



**André Breton**

# **POÉSIE**

**1913-1988**

---

## Table des matières

---

MONT DE PIÉTÉ (1913 – 1919).....	13
FAÇON .....	13
RIEUSE .....	14
D'OR VERT.....	14
L'AN SUAVE.....	15
HYMNE .....	16
ÂGE.....	17
COQS DE BRUYÈRE .....	18
DÉCEMBRE .....	19
ANDRÉ DERRAIN.....	20
FORÊT-NOIRE .....	21
POUR LAFCADIO .....	22
MONSIEUR V .....	23
CLÉ DE SOL .....	24
UNE MAISON PEU SOLIDE .....	24
LE CORSET MYSTÈRE .....	26
POÈMES DIVERS I .....	27
LE RÊVE .....	27
ÉDEN... .....	28
LORSQUE TOUT DORT.....	29
RONDEL .....	30
PORTRAIT ÉTRANGE .....	31
[RIS, POSTE... ].....	32
[DES TERRASSES DU SONGE... ] .....	32
[COMME UNE CHASSE D'OR... ] .....	33

VERS UNE FIN D'ÉTÉ .....	34
COULEUR D'HEURE.....	35
[LE REGRET DES SOLEILS...]	37
[DIRE, À VOIR CETTE MAIN...]	39
LINGÈRES .....	40
CAMAÏEU .....	41
L'EAU DOUCE.....	42
À VOUS SEULE .....	43
COQUITO.....	43
[CHAUMONT...]	44
[IMMEUBLES DÉMOLIS...]	44
SOLDAT .....	44
CLAIR DE TERRE 1923 .....	46
CINQ RÊVES .....	48
I.....	48
II .....	50
III .....	51
IV .....	52
V .....	54
PIÈCE FAUSSE.....	57
PSTT.....	58
LES REPTILES CAMBRIOLEURS .....	60
AMOUR PARCHEMINÉ .....	62
CARTES SUR LES DUNES .....	63
ÉPERVIER INCASSABLE .....	63
[MÉMOIRES D'UN EXTRAIT DES ACTIONS DE CHEMINS]	64
RENDEZ-VOUS .....	65

PRIVÉ .....	65
LE MADRÉPORE.....	66
LE VOLUBILIS ET JE SAIS L'HYPOTÉNUSE .....	67
I.....	67
II .....	68
III.....	68
IV .....	69
V .....	70
VI.....	70
VII.....	71
VIII .....	72
IL N'Y A PAS À SORTIR DE LÀ.....	73
LE BUVARD DE CENDRE.....	75
L'HERBAGE ROUGE.....	75
AU REGARD DES DIVINITÉS .....	76
ANGÉLUS DE L'AMOUR .....	78
TOUT PARADIS N'EST PAS PERDU.....	79
MA MORT PAR ROBERT DESNOS.....	80
PLUTÔT LA VIE .....	81
DU SANG DANS LA PRAIRIE.....	83
FEUX TOURNANTS.....	84
SILHOUETTE DE PAILLE .....	85
ÎLE .....	87
DANS LA VALLÉE DU MONDE .....	88
MILLE ET MILLE FOIS.....	89
L'AIGRETTE.....	91
LÉGION ÉTRANGÈRE .....	92

MÉTÉORE .....	93
LIGNE BRISÉE .....	94
TOURNESOL.....	95
LE SOLEIL EN LAISSE .....	96
À ROSE SÉLAVY.....	97
POÈMES DIVERS II.....	98
BOCAUX DADA .....	98
PARFUMS D'ORSAY.....	99
TITRE .....	99
L'AFFAIRE BARRÈS (Petite chanson DADA).....	100
POUR DENISE.....	102
I.....	102
II .....	103
III .....	103
IV .....	104
TEXTES AUTOMATIQUES.....	105
LE PAGURE DIT : [II].....	105
PAR AVANCE.....	105
SUPRATERRESTRES .....	105
RIDEAUX I .....	106
PERCHES.....	106
LA CHARITÉ, S'IL VOUS PLAÎT .....	106
CINQ.....	107
FORÊT VIERGE.....	107
COSTUME-TAILLEUR.....	107
APRÈS LE BAL .....	108

CONCOURS SUITE DE NOMS DE NOMBRES RÉCRÉATIFS ET DIVINATOIRES DANS LA BONNE ODEUR DE FUMÉE CONVAINCUE D'IMPOSTURE.....	108
DE FIL EN AIGUILLE.....	108
HALTÈRES .....	109
RECTIFICATIONS .....	110
<b>POÈMES DIVERS III.....</b>	<b>112</b>
[À TEMPS NOUVEAUX...].	112
CHANSONS INTERNATIONALES.....	112
MAIRIE AMÉRICAINE.....	113
[AH FINI DE COURIR...]	114
[L'EMBARQUEMENT...].	115
I.....	115
II .....	116
III.....	116
IV .....	118
V .....	119
VI.....	120
[TU ES GRAVE...]	121
[LA PORTE DE LA MAISON DE LISE...]	122
[C'EST TOI CE N'EST PAS NOUS...]	124
[LUMIÈRE AI-JE DIT...]	125
[JE NE SAIS PAS MAIS JE SAIS...]	126
[MES PAS DANS LES TIENS...]	127
[DU TEMPS QUE LES CHOSES PARLAIENT...]	129
[FAIS QUE LE JOUR...]	130
<b>LE REVOLVER À CHEVEUX BLANCS (1932) (poésies)...</b>	<b>133</b>
<b>POSES FATALES.....</b>	<b>133</b>

CONFORT MODERNE.....	135
LA MORT ROSE.....	137
CAMP VOLANT .....	139
NON-LIEU .....	142
SUR LA ROUTE QUI MONTE ET DESCEND.....	143
LES ATTITUDES SPECTRALES .....	145
CARTE D'ÉLECTEUR .....	148
ALLOTROPIE.....	149
HÔTEL DES ÉTINCELLES.....	150
LE VERBE ÊTRE.....	151
LES ÉCRITS S'EN VONT .....	153
LA FORET DANS LA HACHE.....	154
TOUTES LES ÉCOLIÈRES ENSEMBLE.....	156
C'EST MOI OUVREZ .....	156
LE TROTTOIR DE PELURE D'ORANGE.....	157
APRÈS LE GRAND TAMANOIR .....	158
TOUT VA BIEN .....	160
L'UNION LIBRE .....	162
NŒUD DES MIROIRS.....	164
UN HOMME ET UNE FEMME ABSOLUMENT BLANCS .....	166
FACTEUR CHEVAL .....	167
RIDEAU RIDEAU .....	168
LE SPHINX VERTÉBRAL.....	169
VIGILANCE .....	171
SANS CONNAISSANCE .....	172
DERNIÈRE LEVÉE .....	175
UNE BRANCHE D'ORTIE ENTRE PAR LA FENÊTRE.....	176

LE GRAND SECOURS MEURTRIER.....	177
VIOLETTE NOZIÈRES (1933).....	179
L'AIR DE L'EAU (1934) .....	183
POÈMES DIVERS IV ET TEXTES AUTOMATIQUES .....	199
[LE VAISSEAU N'AVANÇAIT PLUS...] .....	199
[LES PLANTES SONT DES COUVERTS...].....	200
POÈME AVEC VOCABULAIRE .....	201
POÈME EXHIBITIONNISTE.....	202
POÈME FIN DU MONDE.....	204
POÈME PROPHÉTIQUE.....	206
POÈME SCATOLOGIQUE .....	207
POÈME GENRE SCOLAIRE .....	208
LES PARIS .....	209
I.....	209
II .....	210
[L'AMOUR SUR LE CHEMIN...].....	210
[L'OISEAU DE FLAMME...].....	211
[C'EST LE STYLE JAPONAIS].....	212
[CONNAIS-TU LE VERBE ÊTRE...].....	217
[LE JOUR OÙ JE NAISSAIS].....	219
[LYONS-LA-FORÊT TERRE DU CRIME...].....	222
[LIT VIEILLE CORNEMUSE...] .....	224
[QUE LES MESURES D'ÉTAIN...] .....	225
[UN TEMPS S'EST ÉCOULÉ...] .....	226
[LE MARAIS DES CINQ-DOIGTS...] .....	228
[JEUNES GENS DÉCOUVREZ...] .....	241
[DU LIT QUI EST FAIT...].....	245



[QUI TEND L'OREILLE...]	247
LA MAISON BLONDE	249
[C'EST LE TEMPS QUI VEUT...]	251
[LA FOUDRE EST TOMBÉE...]	252
[LES COURSES DE HAIES...]	253
[DANS LA BARQUE D'UN RIRE]	254
LA CAGE AUX SENS ET SA PORTE OUVERTE	255
[SUR L'ÉTANG DES PARESSES...]	255
LA PÊCHE AUX ÉCREVISSES	256
JUGEMENT DE L'AUTEUR SUR LUI-MÊME	257
PLEINE MARGE 1940	258
FATA MORGANA 1940	263
POÈMES DIVERS V	277
MONDE	277
LE PUIITS ENCHANTÉ	277
COURS-LES TOUTES	280
LA MAISON D'YVES	283
CARTE POSTALE	285
QUELS APPRÊTS	286
[POÈME POUR HÉLÈNE LAMI]	287
POÈMES PUBLIÉS DANS « VVV » (1943)	289
FRÔLEUSE	289
PASSAGE À NIVEAU	290
PREMIERS TRANSPARENTS	291
PLUS QUE SUSPECT	292
LA LANGUE BIEN PENDUE	292

INTÉRIEUR .....	292
GUERRE .....	293
MOT À MANTE.....	295
I LA COURTE ÉCHELLE.....	295
II LA PORTE BAT .....	295
LES ÉTATS GÉNÉRAUX (1944) .....	297
<i>Il y aura</i> .....	298
<i>toujours</i> .....	299
<i>une pelle</i> .....	300
<i>au vent</i> .....	301
<i>dans les sables</i> .....	303
<i>du rêve</i> .....	306
DES ÉPINGLES TREMBLANTES .....	307
LE BRISE-LAMES.....	307
L'INSCRIPTION BI-AILÉE.....	307
FERRETS DE LA REINE NOIRE .....	308
LA PROVIDENCE TOURNE .....	308
POUR MADAME SUZANNE CÉSAIRE.....	309
LA LANTERNE SOURDE .....	309
PORTEUSE SANS FARDEAU.....	310
LA CARTE DE L'ÎLE.....	311
ANCIENNEMENT RUE DE LA LIBERTÉ .....	311
XÉNOPHILES (extraits) (1948) .....	313
LA MOINDRE RANÇON .....	313
KORWAR.....	315
ULI.....	315

DUKDUK .....	316
TIKI.....	316
RANO RARAKU.....	317
OUBLIÉS (1948).....	318
ÉCOUTE AU COQUILLAGE .....	318
JE REVIENS.....	319
SUR LA ROUTE DE SAN ROMANO .....	321
ODE À CHARLES FOURIER.....	323
CONSTELLATIONS.....	340
LE LEVER DU SOLEIL .....	340
L'ÉCHELLE DE L'ÉVASION .....	340
PERSONNAGES DANS LA NUIT GUIDÉS PAR LES TRACES PHOSPHORESCENTES DES ESCARGOTS .....	341
FEMMES SUR LA PLAGE .....	341
FEMME À LA BLONDE AISSELLE COIFFANT SA CHEVELURE À LA LUEUR DES ÉTOILES.....	342
L'ÉTOILE MATINALE .....	343
PERSONNAGE BLESSÉ.....	343
FEMME ET OISEAU .....	344
FEMME DANS LA NUIT .....	344
DANSEUSES ACROBATES .....	345
LE CHANT DU ROSSIGNOL À MINUIT ET LA PLUIE MATINALE.....	345
LE 13 L'ÉCHELLE A FRÔLÉ LE FIRMAMENT .....	346
LA POÉTESSE .....	346
LE RÉVEIL AU PETIT JOUR .....	347
VERS L'ARC-EN-CIEL.....	347

FEMMES ENCERCLÉES PAR LE VOL D'UN OISEAU.....	348
FEMMES AU BORD D'UN LAC À LA SURFACE IRISÉE PAR LE PASSAGE D'UN CYGNE.....	348
L'OISEAU MIGRATEUR .....	349
CHIFFRES ET CONSTELLATIONS AMOUREUX D'UNE FEMME.....	350
LE BEL OISEAU DÉCHIFFRANT L'INCONNU AU COUPLE D'AMOUREUX .....	350
LE CRÉPUSCULE ROSE CARESSE LES FEMMES ET LES OISEAUX.....	351
LE PASSAGE DE L'OISEAU DIVIN .....	351
À propos de cette édition électronique .....	353

# MONT DE PIÉTÉ (1913 – 1919)

## FAÇON

Chéruit.

*L'attachement vous sème en taffetas  
broché projets,  
sauf où le chatolement d'ors se complut.  
Que juillet, témoin  
fou, ne compte le péché  
d'au moins ce vieux roman de fillettes qu'on lut !*

*De fillettes qu'on  
brigua  
se mouille (Ans, store au point d'oubli), faillant  
téter le doux gave,  
– Autre volupté, quel acte élu t'instaure ? –  
un avenir, éclatante Cour Batave.*

*Étiquetant  
baume vain l'amour, est-on nanti  
de froideur  
un fond, plus que d'heures mais, de mois ? Elles  
font de batiste : À jamais ! – L'odeur anéantit  
tout de même jaloux ce printemps,*

*Mesdemoiselles.*

## **RIEUSE**

Rieuse et si peut-être imprudemment laurée  
De jeunesse qu'un faune accouru l'aurait ceinte  
Une Nymphé au Rocher qui l'âme (Sinon peinte  
L'ai-je du moins surprise au bleu de quelque orée)

Sur la nacelle d'or d'un rêve aventurée  
– De qui tiens-tu l'espoir et ta foi dans la vie ? –  
Des yeux refléterait l'ascension suivie  
Sous l'azur frais, dans la lumière murmurée...

– Non plutôt de l'éden où son geste convie  
Mais d'elle extasiée en blancheur dévêtue  
Que les réalités n'ont encore asservie :

Caresse d'aube, émoi pressenti de statue,  
Éveil, aveu qu'on n'ose et pudeur si peu feinte,  
Chaste ingénuité d'une prière tue.

## **D'OR VERT**

D'or vert les raisins mûrs et mes futiles vœux  
Se gorgent de clarté si douce qu'on s'étonne.  
Au délice ingénu de ceindre tes cheveux  
Plus belle, à n'envier que l'azur monotone,

Je t'évoque, inquiet d'un pouvoir de manteau  
Chimérique de fée à tes pas sur la terre,

Un peu triste peut-être et rebelle plutôt  
Que toute abandonnée au glaciis volontaire.

Étourdiment parjure aux promesses de fleur  
Ton col s'effile, orné de rinceaux par la treille.  
Il semble, à voir tes mains, qu'elles brodent couleur  
De feuillage une soie où te fondre, pareille.

Je sens combien tu m'es lointaine et que tes yeux,  
L'azur, tes bijoux d'ombre et les étoiles d'aube  
Vont s'éteindre, captifs du ramage ennuyeux  
Que tôt figurera ton caprice de robe.

## L'AN SUAVE

*À Mme Marie Laurencin.*

Un châle méchamment qui lèse ta frileuse  
Épaule nous condamne aux redites. Berger,  
Tu me deviens l'à peine accessible fileuse.  
(À l'ordinaire jeu ce délice étranger.)

Qu'aimablement ta main dissipe tout léger  
Nuage vers ce front où la mèche boucleuse  
N'aspire, avec les brins de paille, qu'au danger  
De lune !

Ai-je omis la nymphe miraculeuse  
Icare aux buissons neigeux, tu sais, parmi  
Les douces flèches – l'an suave quel ami ! –  
Et, criblé de chansons par Écho, le silence

Que déjà ton souhait de plumes, n'oscillant  
Pour se moquer de grèbe en paradis, s'élançe  
– Ah ! quel ami c'est l'an suave ! – au toquet blanc ?

## HYMNE

Hymne, à peine d'une eau mourante sur le sable.  
Ô pins, vous imitez l'azur indispensable  
Et le couchant prélude à vos cimes rougies  
Un bras faible se noue en des mythologies  
Scabreuses dont la flûte émeut l'enchanteresse  
Au torse vain du faune avide. La caresse  
Initiale flue avec de l'ombre.

Alcée?

Alcée en pleurs dédaigne une rose glacée  
Où, depuis qu'en certaine émeraude un délire  
Suscita les clartés mystérieuses, lire...  
À la faveur des chants de lyre, aube de soie  
Changeante, une île d'or apparaît.

Qui se noie

– Des plus folles ! – sous les rochers d'aventurine  
À Leucade ? (Frivole alliance marine  
On s'en doute, mais l'art de se feindre ingénue  
L'absout.)

« Tu vois qu'un cerne aimable diminue  
Aux paupières. La peur que fraîchissent les touffes  
Désertes, l'une ou l'autre, en vain, si tu l'étouffes,  
Promit ta chevelure aux fleurs d'écaïlle, bleue...



Trêve d'héliotrope où s'irise une queue  
De sirène, le flot te cajole. »

*Août 1914.*

## ÂGE

Aube, adieu ! Je sors du bois hanté ; j'affronte les routes,  
croix torrides. Un feuillage bénissant me perd. L'août est  
sans brèche comme une meule.

Retiens la vue panoramique, hume l'espace et dévide  
machinalement les fumées.

Je vais m'élire une enceinte précaire : on enjambera s'il  
faut le buis. La province aux bégonias chauffés caquète,  
range. Que gentiment s'ameuvent les griffons au volant frisé  
des jupes !

Où la chercher, depuis les fontaines ? À tort je me fie à  
son collier de bulles...

Yeux devant les pois de senteur.

\*

Chemises caillées sur la chaise. Un chapeau de soie  
inaugure de reflets ma poursuite. Homme... Une glace te  
venge et vaincu me traite en habit ôté. L'instant revient pati-  
ner la chair.

Maisons, je m'affranchis de parois sèches. On secoue !  
Un lit tendre est plaisanté de couronnes.

Atteins la poésie accablante des paliers.

*19 février 1916.*

## COQS DE BRUYÈRE

Coqs de bruyère... et seront-ce coquetteries  
de péril  
ou de casques couleur de quetsche ?  
Oh ! surtout  
qu'elle fripe un gant de Suède chaud  
soutenant quels  
feux de Bengale gâteries !

Au Tyrol, quand les bois se foncent, de tout  
l'être abdiquant un  
destin  
digne, au plus, de chromos savoureux,  
mon  
remords : sa rudesse, des maux,  
je dégage les capucines de sa lettre.

## DÉCEMBRE

Au 25 est l'auberge et son bouchon de gui.  
J'esquive la frayée injuste, ô blanche terre.  
Coucou – l'Europe à feu de l'an prochain languit.  
La chanson des fenouils – et te voilà !

Nous taire

Enfants des contes si le beau missel en fleurs  
À minuit de ton gré s'ouvre au feuillet de cloches  
Pâles qui sont des jacinthes...

Qu'en persifleurs

Les gamins argentent leur paire de galoches !  
Elle chante un préau, sans arbre, éperdument.  
Tes yeux prêchent l'amour impatient des Mages  
Où compliqué t'aima je sais trop quel amant.

Du mensonge qu'un thème ébouriffe en plumages  
(Des perdrix de l'aurore à ces faisans dorés)  
Je te loue attendrie autant, plus que naguère.

Ne jalousais-tu pas de vieux hennins cendrés ?

Ce soir, j'envie aux preux des Bouvines la guerre  
Indulgente à raison de pape.

Fantassin

Là-bas, conscrit du sol et de la hampe, y être !  
– Et mes bras, leur liane chaude qui t'a ceint ?  
– J'aurai mordu la vie à tes seins d'ange piètre.

## ANDRÉ DERRAIN

chante – pinsons – dressoir et pots crus en poète.

Il s'entend de patine à velouter ;

le soir

une fleur des genêts sa corne vous lutine

Allons !

tant qu'un neigeux Olympe déjeunait

en voulut-il

à son éclat ? – Pommiers. –

Songeuse

mystique aux mains

ces langes bleus comme un glaçon,

l'humain frémissé,

et toi : le premier-né c'est l'ange !

– À vol d'oiseau. – Que mousse

entre vos feuilles, toits exquis,

la rose blanche et qui fond, de fumée !

Où, selon que mes doigts

débouchent à l'odeur – Mai ! – ce tube ou

d'almée

un pantalon chiffonnent,

m'épandre aussi verdure à travers ?

Qu'un semblant de cornette bouffonne

(et ta coiffe empesée)

appelle : tout tremblant

le ramage turquin, ma sœur, des noms en *zée*.

Ah ! plus ce brouillard tendre.

## FORÊT-NOIRE<sup>1</sup>

Out

Tendre capsule      etc melon

Madame de Saint-Gobain trouve le temps long seule ne  
côtelette se fane

Relief du sort  
Où      sans volets      ce pignon blanc  
Cascades  
Les schlitteurs sont favorisés

Ça souffle  
*que salubre est le vent*      le vent des crémeries

L'auteur de l'Auberge de l'Ange Gardien  
L'an dernier est tout de même mort  
À propos  
De Tubingue à ma rencontre  
Se portent les jeunes Kepler Hegel  
Et le bon camarade

---

<sup>1</sup> RIMBAUD PARLE.

## POUR LAFCADIO

L'avenue en même temps le Gulf Stream

MAM VIVIER

Ma maîtresse

prend en bonne part

son diminutif Les amis

sont à l'aise

On s'entend

*Greffier*

*parlez MA langue MAternelle*

*Quel ennui l'heure du cher corps*

*corps accort*

*Jamais je ne gagnerai tant de guerres*

Des combattants

qu'importe mes vers le lent train

l'entrain

Mieux vaut laisser dire

qu'André Breton

receveur de Contributions Indirectes

s'adonne au collage

en attendant la retraite

## MONSIEUR V

À la place de l'étoile  
L'Arc de Triomphe  
qui ne ressemble à un aimant que pour la forme  
argenterai-je  
les jardins suspendus

### BERCEUSE

*L'enfant à la capote de rubans  
l'enfant que chatouille la mer*

En grandissant  
il se regarde dans une coquille nacrée  
l'iris de son œil est l'étoile  
dont je parlais

### MARCHE

*Pierre ou Paul*

Il s'apprête à tirer les rois  
aujourd'hui comme ailleurs  
ses égaux  
Rêve de révolutions

On ne saurait décrire en art  
l'engin à prendre le renard bleu

# CLÉ DE SOL

*À Pierre Reverdy.*

On peut suivre sur le rideau  
L'amour s'en va

Toujours est-il

Un piano à queue

Tout se perd

Au secours  
L'arme de précision

Des fleurs

Dans la tête sont pour éclore

Coup de théâtre

La porte cède

La porte c'est de la musique

## UNE MAISON PEU SOLIDE

*Le gardien des travaux  
est victime de son dévouement*

Depuis longtemps le mode de construction d'un immeuble situé rue des Martyrs était jugé déraisonnable par les gens du quartier. Rien n'apparaissait encore de la toiture que déjà les peintres et les tapissiers entreprenaient de décorer



les appartements. De nouveaux échafaudages étayaient tous les jours la façade chancelante, au grand trouble des passants que le gardien des travaux rassurait. Hélas ! celui-ci devait payer son optimisme de la vie puisqu'hier, à midi 30, alors que les ouvriers étaient allés déjeuner, la bâtisse s'effondrait, l'ensevelissant sous ses décombres.

Un enfant, trouvé évanoui sur les lieux du sinistre, ne fut pas long à reprendre connaissance. C'est le jeune Lespoir, 7 ans, que l'on reconduisit bien vite à ses parents. Il avait eu plus de peur que de mal. Il commença par réclamer la *trottinette* sur laquelle il s'était élancé du haut de la rue. Le garçonnet raconte qu'un homme avec un bâton s'étant précipité vers lui en criant : « Gare ! » il avait voulu s'enfuir. C'est tout ce dont il se souvient. On sait le reste. Son sauveur, bien connu de l'entourage sous le nom de Guillaume Apollinaire, pouvait avoir une soixantaine d'années. Il avait gagné la médaille du travail et ses compagnons l'estimaient.

Quand pourrons-nous donner la clé de ce mystère ? On recherche, en vain jusqu'à présent, l'entrepreneur et l'architecte de la maison penchée. L'émotion est considérable.

*À Tristan Tzara.*

# LE CORSET MYSTÈRE



## *Le Corset Mystère*

**Mes belles lectrices,**

**à force d'en voir de toutes les couleurs Cartes splendides, à *effets de lumière*, Venise**

**Autrefois les meubles de ma chambre étaient fixés solidement aux murs et je me faisais attacher pour écrire :**

**J'ai le pied marin**

**nous adhérons à une sorte de **Touring Club** sentimental**

**UN CHÂTEAU À LA PLACE DE LA TÊTE**

*c'est aussi le **Bazar de la Charité***

**Jeux très amusants pour tous âges ;**

**Jeux poétiques, etc.**

**Je tiens Paris comme – pour vous dévoiler l'avenir –  
votre main ouverte**

**la taille bien prise.**

# POÈMES DIVERS I

## LE RÊVE

Quelquefois, à l'éveil, par un matin qui passe,  
On se sent dans le cœur un souvenir gravé ;  
Le fait est loin de nous ; on dirait qu'il s'efface...  
On l'évoque un instant et l'on dit : « J'ai rêvé... »

Un rêve est un regard plongé dans l'infini...  
Quelque chose de bleu, comme un coin de légende...  
Un joyau très brillant, mais que le jour ternit...  
Peut-être le seul fruit que le jour nous défende...

Est-ce toi, triste Nuit, quand tu descends sur terre,  
Qui jettes de ton char ce beau sable doré  
Sur la pensée errante et toujours solitaire,  
En secouant dans l'air ton manteau déchiré ?

Ou n'est-ce pas plutôt la voix d'un chérubin  
Berçant notre sommeil de chansons étouffées...  
Très naïves... qui s'échapperait le matin  
En nous laissant ravis de nos contes de fées ?

*Septembre 1911.*

# ÉDEN...

*À M. Klein.*

Ce serait un jardin d'amour  
Où le jour  
Point, dans l'aube couleur d'opale  
Ou plus pâle...

On verrait l'étoile qui fuit  
Dans la nuit...  
Et le soleil – Oh ! dernier rêve ! –  
Qui se lève...

On verrait éclore les fleurs  
Sous les pleurs  
De la rosée... alors gemmées...  
Parfumées...

Et sur les blés, au vent léger  
Voltiger  
Des formes blanches enlacées  
Et bercées...

Quelque brillant chardonneret  
Chanterait  
Sur l'arbre au bord de la rivière,  
Sa prière...

L'onde renverrait, dépliant  
Son ruban,  
L'image indécise de vierges  
Sur les berges...

Visions qu'un amour ferait fuir,  
S'évanouir...  
Vierges aux grands yeux bleus, limpides,  
Et timides...

Mais l'ange leur lançant ses traits  
De plus près,  
Elles pourraient se laisser prendre...  
Et se rendre.

Ce serait un jardin d'amour  
Où le jour  
Point, dans l'aube couleur d'opale  
Ou plus pâle...

*Avril 1912.*

## **LORSQUE TOUT DORT...**

Lorsque tout dort au salon de ma rêverie  
Le soir, ma lampe y brûle en des silences lourds  
Et verse en ses clartés des pavots de velours  
Mauve, qu'effeuille un abat-jour de broderie.

Un portrait de femme, au mur, s'attriste pourtant  
Seul, dans l'ombre, et ses yeux, ses yeux vagues d'absence  
Sont d'un azur voilé que l'au-delà nuance :  
L'azur des reflets de lune sur un étang.

Monotone, l'oubli rythme la chanson brève  
De l'heure. – Sur la console on voit, penché vers  
L'edelweiss, signet jauni d'un livre de vers,  
L'ange du souvenir, en marbre blanc, qui rêve...

Toujours le souvenir de chagrins pardonnés  
D'un marbre à peine attiédi de veines grises  
Et la même feuille, avec de l'automne, aux frises  
Parmi les ors vieilliss et les roses fanés !

*Février 1913.*

## RONDEL

Mauve procession ce soir  
Au couchant brumeux des époques ;  
Autour du cœur, l'air équivoque,  
Comme au pied d'un ancien manoir,

Vont les courtisanes d'Espoir  
Que tristement toutes j'évoque :  
Mauve procession ce soir  
Au couchant brumeux des époques.

Vont, un peu lasses... Leur regard  
Défie et leur lèvres se moque ;

Blanc cortège spectral plutôt que  
Le long des murs du Doute noir  
Mauve procession ce soir.

*Mars 1913.*

## PORTRAIT ÉTRANGE

Le grand vent calmé de la chute une à une  
De ses illusions, sous les rayons dardés  
Du vieil automne, autour de son front ridé  
Fit tournoyer le vol des regrets nocturnes.

Son regard bleu, qu'éteint l'ennui des jours ternes,  
A fui l'aube fausse et le couchant fardé  
Où, dans le jadis, on le vit s'attarder  
À saper les murs du Réel qui nous cerne.

Son âme, où parfois la pitié blanche passe,  
Est comme un paysage d'hiver qui glace  
La parole émue à sa lèvre ravie.

Tel il marche devant lui sans voir. Pourtant,  
Jeune, il a cru à l'amour et à la vie  
Et des poèmes l'ont fait rêver longtemps...

*Juin 1913.*

## [RIS, POSTE...]

Ris, poste, et jamais ne riposte...  
(C'est déjà plein d'esprit... et quel !)  
Avec ma lettre qu'on se rue  
Dès lors. – La remettre *Onze*, rue  
*Taylor*, chez mon ami *Fraenkel*.

## [DES TERRASSES DU SONGE...]

*Les filles aux yeux bandés  
Cherchent leurs destinées...*  
M. MAETERLINCK.

Des terrasses du Songe aux roses débordantes  
D'où nos voix sans écho voudraient les appeler ;  
On les voit repartir, le cœur inconsolé,  
Princesses de légende en d'anciens parcs errantes.

Ah ! que d'espoirs déçus meurtrissent les attentes !  
... Les belles, pensons-nous, lasses de s'exiler,  
Qui tourneront un soir sur nos portes bouclé...  
Ce sont elles pourtant qui seront nos amantes...

Déjà leur cœur s'en doute et leur regard charmant  
Paraît sonder l'azur comme si, vaguement,  
Elles savaient qu'au ciel sans étoile et sans lune



Leur destin veille, obscur comme un astre ignoré...  
Pleurons... Par les sentiers d'ombre triste, si l'Une  
Allait en la nuit verte à jamais s'égarer !

*31 juillet 1913.*

## [COMME UNE CHASSE D'OR...]

Comme une châsse d'or où de saintes reliques  
Rêvent un sommeil bleu que le luxe fané  
D'un décor d'autrefois ne saurait profaner,  
Dans un long crépuscule, au fond des basiliques ;

Mon cœur, souvent bercé d'intérieures musiques,  
Sur de chers souvenirs voudrait se refermer...  
Douceur ! Voir ce désir vierge encore d'Aimer  
S'éteindre en la pénombre où le veillent, mystiques,

Trois cierges dont le soir isole la blancheur :  
Un regret, qu'engourdit la subite fraîcheur  
De l'autre hiver, grelotte au bord de l'âme vide ;

Un bel espoir s'exalte en rapides éclairs  
Mais, calme en sa ferveur, la prière limpide  
Implore longuement l'aurore des jours clairs.

*Août 1913.*

## VERS UNE FIN D'ÉTÉ

... Pour se repentir de n'avoir pas su cueillir le bel instant où, dans l'abandon d'une attente las-sée, les yeux enfiévrés de désir et l'âme offerte au bord des lèvres mi-closes, les belles semblaient prêtes à défaillir, sous la lumière tamisée qui tombait des feuillages, le long des sentiers emplis déjà de crépuscule, que nous viendrons reconnaître quand la cendre des feuilles mortes, remuée au vent d'automne, y aura effacé jusqu'à la trace de leurs pas...

... Nous leur dirons : « Voici nos âmes, pénitentes. »  
– Il est trop tard –. Demain, toutes auront quitté  
L'ombre tiède des parcs où la mort de l'été  
S'effeuille en vains regrets sur leurs cœurs las d'attentes.

Des terrasses du Songe aux roses débordantes,  
Que ne leur avons-nous, comme une fleur, jeté  
Le tendre Aveu ? Que n'avons-nous plus tôt chanté  
Pour leurs cœurs assoupis de langoureux andantes !

... Leur regard désolé, ce soir presque alarmant,  
Paraît sonder l'azur comme si, vaguement,  
Elles savaient qu'au ciel sans étoile et sans lune,

Leur destin veille, obscur comme un astre ignoré...  
Pleurons ! Par les sentiers déjà sombres si l'Une  
Allait en la nuit verte à jamais s'égarer !

*Août 1913.*

## COULEUR D'HEURE

Avant qu'au seul éclat du rêve qui la dore,  
Galère sans rameurs ou nef sans gouvernail,  
Dans le brumeux oubli cette heure sombre encore,  
Si tu veux, ravisseur de clartés au Vitrail  
Qui pour la figurer un instant se colore,  
Je vais distraitemment te peindre un éventail  
Pour que le souvenir des paradis quittés  
Entretienne en ton cœur une mystique flamme  
Et qu'alors du vitrail tu sentes les clartés  
S'épandre doucement en reflets sur ton âme.

Regarde :

J'ai voulu que demeurent  
Des feuilles, un peu d'or parmi les branches d'arbres  
Telles, avant le crépuscule de l'heure,  
De clairs instants qu'on garde.

D'autres ont jonché les allées,  
Si souvent caressées de beau soleil que, mortes,  
Elles sont comme des minutes en allées  
Qu'un vent poussa devant la porte.  
De cet amas de feuilles mortes,  
Tout contre un arbre,  
J'ai fait le socle mouvant  
D'un marbre  
Et pour que la déesse nue  
Dont, au moindre souffle de vent,  
Peut se briser  
La statuette  
Ne soit par d'Autres reconnue,

J'ai de son nom sur le marbre effacé  
Les lettres.  
Ce n'est ainsi pour Eux qu'une déesse nue  
Dont le regard se désespère  
Vers la lugubre vasque de bronze vert  
D'où ne s'élançe plus  
Le jet d'eau fier  
Qui, las d'avoir tenté l'impossible ascension,  
Retombait comme une désillusion  
Pour rejaillir  
En gerbe claire  
Vers l'azur tendre, aux matins d'hier,  
Blanc comme une âme qui aspire ! –  
... Après,  
En harmonie  
Avec un suprême et vague regret  
Et les ors éteints  
Que l'automne sème,  
Le bronze terni  
Et le marbre blême,  
J'ai fardé les lointains  
D'autres nuances d'agonies...  
Vois comme j'ai, de bleus fanés,  
De pâissants lilas,  
Su farder les lointains du parc abandonné ;  
Puis, encore au-delà,  
Vois se dégrader, au jour finissant,  
Presque irréel,  
Le ciel que j'ai voulu d'un mauve essentiel.

Pardon, chère, de m'être en mon rêve exilé  
Et de t'avoir, sans craindre assez qu'il ne te plaise,

Peint sur cet éventail un vieux parc désolé  
Au lieu d'un Trianon ou d'un jardin Louis Seize.

*(Éventail à Mlle Manon L.G.)  
Septembre 1913.*

## [LE REGRET DES SOLEILS...]

Le regret des soleils promis  
m'attriste, sous le ciel toujours plus gris.  
À ma fenêtre encore ouverte sur la Vie,  
je me sens prêt à défaillir  
sans le secours de mon Espérance, tarie...

Oh ! je souffre tant de sentir  
ma confiance faiblir et mon ardeur s'éteindre ;  
mes bras retomber tristement,  
épuisés de n'avoir pu étreindre  
et mes yeux, ternis au désir de l'extase,  
n'être pourtant qu'indifférents  
« aux vieillesses des fleurs pâlistant dans un vase ;  
aux clignements  
lourds de sommeil de la lampe qui ne vit plus  
qu'à peine ;  
aux crispations vaines  
des doigts, vers l'Idéal impossible tendus  
comme au réveil d'illusions lointaines ! »

Hélas ! en ce décor très vieux,  
mon cœur est un foyer de rêves douloureux.  
Au soir, sa flamme est morte, est morte sans remède :  
mon cœur est un foyer de rêves douloureux  
où dort la cendre bleue  
et tiède...

Quand viendra-t-Elle, l'Attendue,  
en le charme évoqué d'un beau soir  
jeter au loin ces fleurs fanées  
sans remords à les voir  
exhaler leur tristesse en parfums surannés ?

Nous irions ensemble alors les remplacer  
par ces fleurs blanches qui consolent,  
assez heureux  
tous deux  
et calmes pour pouvoir  
nous attacher à leurs discrets symboles...

Elle s'abandonnerait au gris nonchaloir :  
La lampe, se mourant, La rendrait irréaliste  
en répandant un peu de mystère autour d'Elle  
et, les mêmes pourtant par ce soir de vertige,  
tous les objets dont l'âme hanta sans lassitude  
ma solitude  
ajouteraient à notre amour un doux prestige.  
... Elle aurait vaguement dénoué  
sur Ses épaules nues Sa chevelure  
que nuance peut-être un automne attardé  
ou je ne sais quel adorable crépuscule...

Aux épis de soleil glanés,  
aux reflets bleus de nuit contemplés  
sur Ses cheveux qui l'assombrissent ou l'éclairent,  
Elle aurait la pâleur de Son teint assortie  
et Son regard sincère,  
je voudrais qu'un peu de tristesse l'amortît.

Mon cœur, navré d'avoir osé douter,  
je l'offrirais à la belle Indistincte  
en la nommant Son idéal réalisé  
au touchant repentir des mains jointes...  
et puis, pour ne pas l'attrister,  
je lui raconterais le passé  
sans insister...

Puissions-nous alors, sans jamais nous lasser,  
au jardin de la Vie trop longtemps délaissé  
ne cueillir que les roses  
éparses dans les ronces !

Puissions-nous, sans jamais nous lasser,  
trouver en nos plaisirs ce rare oubli des heures  
et garder pieusement notre Foi au Bonheur !

Quand nous devrions éperdus  
à l'horizon d'Espoir des stériles Demains  
poursuivre un mirage incertain ;  
quand viendra-t-Elle, l'Attendue,  
d'un souffle ranimer tous mes rêves éteints ?

## **[DIRE, À VOIR CETTE MAIN...]**

Dire, à voir cette main sur l'éther bleu flottante  
Et pâle, infiniment plus pâle que les cierges :  
« Un lotus a fleuri quelque eau morte en l'attente  
Imprécise où ton âme aspire aux cimes vierges. »

Du vœu de la plus chère offrande à la Madone  
Et miracle ! à ces mots qu'Elle nous apparaisse,  
Oublier qu'une voix trop peu réelle donne  
À pleurer sans nul baume espéré de caresse !

Savoir aussi quelle urne invisible elle penche  
Et la mysticité de la chapelle blanche  
Où le soir exhale faiblement cette plainte

Pour, au gré de la voix qui la module, étrange  
Écho triste selon toute rosace éteinte,  
Ô leurre ! ne rêver que l'appel d'un archange !

## LINGÈRES

Bous, dentelle. « Auriez-  
Vous pris la manchette ? »  
Boudant tes lauriers,  
Soupire, Fanchette.

Leur main blanche vers  
Toi, vitre qui lampes,  
Ou rose au travers  
Du jour faux des lampes

Invariablement  
Se fane. « Ma chère,  
Ouvre à son amant  
La porte cochère !

— Moi qui me piquais !  
(Que d'anacoluthes  
Au feu des parquets !)  
— Mon dé, si vous l'eûtes ! »



Elle, souriant  
Qu'on jalouse Rode,  
Montre l'Orient  
De ses dents, et brode.

*1913.*

## CAMAÏEU

Moins de jour aux vitres qu'un tulle  
En fane aux doigts que j'exilai  
Bénit ma lèvre qui postule  
Un pâle délice écoulé.

Tu n'es sous parasol chinois  
Qu'à ces figurines pareille  
Où je découvre ton minois  
D'estampe et tes boucles d'oreille.

Par avance absous d'une robe  
Onde vigilante à tout œil  
Le pieux mensonge te dérobe  
Aux bras complices du fauteuil.

Le prestige des lys abstraits  
Que tôt pour la nuque il décline  
Aux mains si lentes des portraits  
Fleur à nul bleu pétale encline :

Du vase en cristal de Bohême  
Aux bulles qu'enfant tu soufflais

Pourtant c'est bien tout le poème :  
Aube éphémère de reflets.

## L'EAU DOUCE...

L'eau douce effleurait ta main, fée !  
À poindre aux soupirs de ma lèvre  
En hâte pensais-je étouffée  
Qu'elle interrompît ce jeu mièvre

Sur l'étang qu'abdiquent ses moires  
(Un jaloux émoi, qu'on en rie !)  
À consulter sur les grimoires  
Enlumines de l'eau fleurie.

Ne feins le doute qu'une rame  
Épousant les brumes, ta yole  
À défier l'onde qui trame  
Un complot de joncs s'étiolé :

Un coucher de lime vacille.  
À la faveur de notre absence  
Un moissonneur ailé faucille  
Autour du canot de plaisance

Afin qu'aux arômes de sève  
Humiliante qui s'égoutte  
– Les joncs coupés meurent – ton rêve  
Ainsi qu'aux transparences goûte.

*Octobre 1914.*

## À VOUS SEULE

À vous seule qui ne fûtes l'étrange poupée  
Sœur ai-je dit je pressens que sous vos mains petites  
En précieux chignon ne fuserait la poupée  
Tout ce qu'orne l'audace verte des clématites.

Un seau de femme où gèle en bleuissant l'eau pompée  
Porte à voir au milieu de salons des stalactites  
Un bout de corne pointe ustensile d'épopée  
Au front des pauvres moutards de banlieue à otites.

On rapporte la fumée aux losanges de natte  
Ainsi le rêve du forain mou je l'enviai  
Que ce fût mordre à belles dents la baie incarnate

Ange vous selon mes paradoxes de janvier  
Retîntes ce long talus qui bée au vent moqueur  
Et me pardonnâtes l'équipée à contre-cœur.

## COQUITO

Que l'ombrelle dénie une feuille au platane  
Ou la mante ce nimbe estival aux fonds d'eau  
Madame pour un frais d'avenue à landaus  
Que sur un mode sûr avril indolent tanne !

Insu de la contrée en fleurs, jamais si tôt  
Ne voue à bons raisins l'ivresse automne qu'on damne

**Empêchez-vous que vole un caprice, Madame,  
Effaroucher de nef à bonbons Coquito ?**

## **[CHAUMONT...]**

**Chaumont : ses bâches, – d'une Aulis  
Ayant peu, – sèvent de nos lis.**

## **[IMMEUBLES DÉMOLIS...]**

**Immeubles démolis, pans de fleurettes bleues...  
du mince pont fidélité  
un homme à la mer  
et du Montreur de choses Inoubliables  
s'émeut avec délice  
aux dépens du  
mal même.**

## **SOLDAT**

**Je m'éclaire aux lampes d'Aladin, peu  
d'aurores  
m'alarment : d'où soleil érodant. Les fissures  
d'un roc lèchent son doux pendant d'yeux  
pleureurs.  
Sombre l'époque Rimbaud**

**dans les forêts... Sur le daim feu !  
souvent trahi d'un ventre éclairé,  
le crève-cœur de nos refrains couvre  
un marais.**

# CLAIR DE TERRE

1923

*La terre brille dans le ciel comme un astre énorme au milieu des étoiles.*

*Notre globe projette sur la lune un intense clair de terre.*

« LE CIEL »

*Nouvelle astronomie pour tous.*



**Au grand poète**

# **SAINT-POL-ROUX**

**À ceux qui comme lui  
s'offrent**

**LE MAGNIFIQUE**

**plaisir de se faire oublier**

**CINQ RÊVES**

*À Georges de Chirico.*

## **I**

Je passe le soir dans une rue déserte du quartier des Grands-Augustins quand mon attention est arrêtée par un écriteau au-dessus de la porte d'une maison. Cet écriteau c'est : « ABRI » ou « À LOUER », en tout cas quelque chose qui n'a plus cours. Intrigué j'entre et je m'enfonce dans un couloir extrêmement sombre.



Un personnage, qui fait dans la suite du rêve figure de génie, vient à ma rencontre et me guide à travers un escalier que nous descendons tous deux et qui est très long.

Ce personnage, je l'ai déjà vu. C'est un homme qui s'est occupé autrefois de me trouver une situation.

Aux murs de l'escalier je remarque un certain nombre de reliefs bizarres, que je suis amené à examiner de près, mon guide ne m'adressant pas la parole.

Il s'agit de moulages en plâtre, plus exactement : de moulages de moustaches considérablement grossies.

Voici, entre autres, les moustaches de Baudelaire, de Germain Nouveau et de Barbey d'Aurevilly.

Le génie me quitte sur la dernière marche et je me trouve dans une sorte de vaste hall divisé en trois parties.

Dans la première salle, de beaucoup la plus petite, où pénètre seulement le jour d'un soupirail incompréhensible, un jeune homme est assis à une table et compose des poèmes. Tout autour de lui, sur la table et par terre, sont répandus à profusion des manuscrits extrêmement sales.

Ce jeune homme ne m'est pas inconnu, c'est M. Georges Gabory.

La pièce voisine, elle aussi plus que sommairement meublée, est un peu mieux éclairée, quoique d'une façon tout à fait insuffisante.

Dans la même attitude que le premier personnage, mais m'inspirant, par contre, une sympathie réelle, je distingue M. Pierre Reverdy.

Ni l'un ni l'autre n'a paru me voir, et c'est seulement après m'être arrêté tristement derrière eux que je pénètre dans la troisième pièce.

Celle-ci est de beaucoup la plus grande, et les objets s'y trouvent un peu mieux en valeur : un fauteuil inoccupé devant la table paraît m'être destiné ; je prends place devant le papier immaculé.

J'obéis à la suggestion et me mets en devoir de composer des poèmes. Mais, tout en m'abandonnant à la spontanéité la plus grande, je n'arrive à écrire sur le premier feuillet que ces mots : La lumière...

Celui-ci aussitôt déchiré, sur le second feuillet : La lumière... et sur le troisième feuillet : La lumière...

## II

J'étais assis dans le métropolitain en face d'une femme que je n'avais pas autrement remarquée, lorsqu'à l'arrêt du train elle se leva et dit en me regardant : « Vie végétative ». J'hésitai un instant, on était à la Station Trocadéro, puis je me levai, décidé à la suivre.

Au haut de l'escalier nous étions dans une immense prairie sur laquelle tombait un jour verdâtre, extrêmement dur, de fin d'après-midi.

La femme avançait dans la prairie sans se retourner et bientôt un personnage très inquiétant, d'allure athlétique et coiffé d'une casquette, vint à sa rencontre.

Cet homme se détachait d'une équipe de joueurs de football composée de trois personnages. Ils échangèrent quelques mots sans faire attention à moi, puis la femme dis-

parut, et je demeurai dans la prairie à regarder les joueurs qui avaient repris leur partie. J'essayai bien aussi d'attraper le ballon, mais... je n'y parvins qu'une fois.

### III

Je me baignais avec un petit enfant au bord de la mer. Peu après je me trouvai sur la plage en compagnie d'un certain nombre de gens, dont les uns me sont connus, les autres inconnus, quand brusquement l'un des promeneurs nous signala deux oiseaux qui volaient parallèlement à une certaine distance, et qui pouvaient être des mouettes.

Quelqu'un eut aussitôt l'idée de tirer sur ces oiseaux (car nous portions tous des fusils) et l'on put croire que l'un d'eux avait été blessé.

Ils tombèrent en effet assez loin du rivage, et nous attendîmes quelque temps que la vague les apportât.

À mesure qu'ils approchaient, j'observai que ces animaux n'étaient nullement des oiseaux comme je l'avais cru tout d'abord, mais bien plutôt des sortes de vaches ou de chevaux.

L'animal qui n'était pas blessé soutenait l'autre avec beaucoup d'attendrissement. Quand ils furent à nos pieds, ce dernier expira.

La particularité la plus remarquable que présentait cet animal qui venait de mourir était la différenciation très curieuse de ses yeux.

L'un de ceux-ci, en effet, était complètement terne et assez semblable à une coquille d'oursin, tandis que l'autre était merveilleusement coloré et brillant.

L'animal secourable avait depuis longtemps disparu. C'est alors que M. Roger Lefébure qui, je ne sais pourquoi, se trouvait parmi nous, s'empara de l'œil phosphorescent et le prit pour monocle.

Ce que voyant, une personne de l'assistance jugea bon de rapporter l'anecdote suivante :

Dernièrement, comme à son habitude, M. Paul Poiret dansait devant ses clientes, quand brusquement son monocle tomba par terre et se brisa. M. Paul Éluard, qui se trouvait là, eut l'amabilité de lui offrir le sien, mais celui-ci subit le même sort.

#### IV

Une partie de ma matinée s'était passée à conjuguer un nouveau temps du verbe être – car on venait d'inventer un nouveau temps du verbe être. Au cours de l'après-midi j'avais écrit un article qu'autant que je me rappelle je trouvais peu profond mais assez brillant. Un peu plus tard je m'étais mis à continuer d'écrire un roman. Cette dernière entreprise m'avait conduit à effectuer des recherches dans ma bibliothèque. Elles amenèrent bientôt la découverte d'un ouvrage in-8° que j'ignorais posséder et qui se composait de plusieurs tomes. J'ouvris l'un d'eux au hasard. Le livre se présentait comme un traité de philosophie mais, à la place du titre correspondant à une des divisions générales de l'ouvrage, comme j'aurais lu : Logique, ou : Morale, je lus : *Énigmatique*. Le texte m'échappe entièrement, je n'ai souvenir que des planches figurant invariablement un personnage ecclésiastique ou mythologique au milieu d'une salle cirée immense qui ressemblait à la galerie d'Apollon. Les murs et le parquet réfléchissaient mieux que des glaces

puisque chacun de ces personnages se retrouvait plusieurs fois dans la pièce sous diverses attitudes avec la même intensité et le même relief et qu'Adonis, par exemple, était couché à ses propres pieds. Je me sentais en proie à une grande exaltation ; il me semblait qu'un livre d'observations médicales en ma possession m'apporterait sur la question qui me préoccupait une véritable révélation. J'y trouvai en effet ce que je cherchais : une photographie de femme brune un peu forte, ni très belle ni très jeune, que je connaissais vaguement. J'étais assis chez moi, à la table de l'atelier, le dos tourné à la fenêtre. La femme de la photographie vint alors frôler mon épaule droite et, après m'avoir adressé quelques paroles comminatoires, elle alla poser la main gauche sur la corniche de la petite armoire située près de la porte et je ne la vis plus. Je poursuivis mes investigations ; il s'agissait maintenant de chercher dans le dictionnaire un mot qui était probablement le mot : souris. J'ouvris à Rh et mon attention fut aussitôt attirée par la figure qui accompagnait le mot : rhéostat. On y voyait un petit nombre de parachutes ou de nuages suspendus ensemble à la manière des ballons d'enfants : dans chaque parachute ou dans chaque nuage il y avait, accroupi, un Chinois. Je crus avoir trouvé ensuite ce qui m'était nécessaire à : rongeur. Mais déjà, je n'avais plus grande attention à donner de ce côté. Devant le piano, en face de moi, se tenait en effet M. Charles Baron, jeune homme que dans la réalité je n'arrive jamais à reconnaître, vêtu de noir et avec une certaine recherche. Avant que j'eusse pu lui demander compte de sa présence, Louis Aragon l'avait déjà remplacé. Il venait me persuader de l'obligation de sortir immédiatement avec lui : je le suivais. Au bas de l'escalier, nous étions avenue des Champs-Élysées, montant vers l'Étoile où, d'après Aragon, nous devons à tout prix arriver

avant huit heures. Nous portions chacun un cadre vide. Sous l'Arc de Triomphe je ne songeais qu'à me débarrasser du mien, la pendule marquait sept heures vingt-neuf. Aragon, lui, objectait le risque de pluie, il voulait absolument que les cadres fussent à l'abri. Nous finîmes par les placer sous la protection des moulures supérieures, contre la pierre, légèrement inclinés, à hauteur de chevalet. Il était question, je crois, de venir les reprendre plus tard. Au moment où nous les disposions j'observai que le cadre d'Aragon était doré, le mien blanc avec de très anciennes traces de dorures, de dimensions sensiblement moins grandes.

## V

Paul Éluard, Marcel Noll et moi nous trouvons réunis à la campagne dans une pièce où trois objets sollicitent notre attention : un livre fermé et un livre ouvert, d'assez grandes dimensions, de l'épaisseur d'un atlas et inclinés sur une sorte de pupitre à musique, qui tient aussi d'un autel. Noll tourne les pages du livre ouvert sans parvenir à nous intéresser. En ce qui me concerne, je ne m'occupe que du troisième objet, un appareil métallique de construction très simple, que je vois pour la première fois et dont j'ignore l'usage, mais qui est extrêmement brillant. Je suis tenté de l'emporter mais, l'ayant pris en mains, je m'aperçois qu'il est étiqueté 9,90 francs. Il disparaît d'ailleurs à ce moment et est remplacé par Philippe Soupault, en grand pardessus de voyage blanc, chapeau blanc, souliers blancs, etc. Soupault est pressé de nous quitter, il s'excuse aimablement et j'essaie en vain de le retenir. Nous le regardons par la fenêtre s'éloigner en compagnie de sa femme, que nous ne voyons que de dos et qui est comme lui tout habillée de blanc. Sans chercher à savoir ce que Noll est devenu, nous quittons alors la maison,

Éluard et moi, Éluard me demandant de l'accompagner à la chasse. Il emporte un arc et des flèches. Nous arrivons au bord d'un étang couvert de faisanes. « À la bonne heure », dis-je à Éluard. Mais lui : « Cher ami, ne crois pas que je sois venu ici pour ces faisanes, je cherche tout autre chose, je cherche François. Tu vas voir François. » Alors toutes les faisanes d'appeler : « François, François, François ! » Et je distingue au milieu de l'étang un superbe faisan doré. Éluard décoche dans sa direction plusieurs flèches mais – ici l'idée de la maladresse prend en quelque sorte possession du rêve qu'elle n'abandonnera plus – les flèches portent « trop court ». Pourtant le faisan doré finit par être atteint. À la place de ses ailes se fixent alors deux petites boîtes rectangulaires de papier rose qui flottent un instant sur l'eau après que l'oiseau a disparu. Nous ne bougeons plus jusqu'à ce qu'une femme nue, très belle, s'élève lentement de l'eau, le plus loin possible de nous. Nous la voyons à mi-corps puis à mi-jambes. Elle chante. À ma grande émotion, Éluard lance vers elle plusieurs traits qui ne l'atteignent pas mais voici que la femme, qu'une seconde nous avions perdue de vue, émerge de l'eau tout près de nous. Une nouvelle flèche vient lui transpercer le sein. Elle y porte la main d'un geste adorable et se reprend à chanter. Sa voix s'affaiblit lentement. Je n'ai pas plus tôt cessé de l'entendre qu'Éluard et elle ne sont plus là. Je me trouve en présence de petits hommes mesurant environ 1,10 m et habillés de jersey bleu. Ils arrivent de tous les points de l'étang et, comme je les observe sans défiance, l'un d'eux, ayant l'air d'accomplir un rite, s'apprête à m'enfoncer dans le mollet une très petite flèche à deux pointes. Il me semble qu'on veut m'unir dans la mort au faisan doré et à la belle chanteuse. Je me débats et j'envoie à terre plusieurs des petits hommes bleus. Mais le petit sacrificateur me poursuit et je finis par tomber dans un buisson où,

avec l'aide d'un des autres poursuivants, il cherche à me ligoter. Il me semble facile de terrasser mes deux adversaires et de les ligoter à ma place mais la maladresse ne me permet que de leur prendre la corde et d'en faire autour de leur corps un nœud extrêmement lâche. Je m'enfuis ensuite le long d'une voie de chemin de fer, et, comme on ne me poursuit plus, je modère peu à peu mon allure. Je passe à proximité d'une charmante usine que traverse un fil télégraphique dirigé perpendiculairement à la voie et situé à cinq ou six mètres du sol. Un homme de ma taille tend à deux reprises, très énergiquement, le bras vers le fil sur lequel, sans aucun mouvement de lancement, il réussit à placer en équilibre, à égale distance de l'usine et des rails, deux verres vides du type gobelet. « C'est, dit-il, pour les oiseaux. » Je repars, avec l'idée de gagner la gare encore lointaine d'où je puisse prendre le train pour Paris. J'arrive enfin sur le quai d'une ville qui est un peu Nantes et n'est pas tout à fait Versailles, mais où je ne suis plus du tout dépaysé. Je sais qu'il me faut tourner à droite et longer le fleuve assez longtemps. J'observe, au-dessus du très beau pont qui se trouve à ma gauche, les évolutions inquiétantes d'un avion, d'abord très élevé, qui boucle la boucle avec peine et inélégance. Il perd constamment de sa hauteur et n'est plus guère qu'au niveau des tourelles des maisons. C'est d'ailleurs moins un avion qu'un gros wagon noir. Il faut que le pilote soit fou pour renouveler sa prouesse si bas. Je m'attends à le voir s'écraser sur le pont. Mais l'appareil s'abîme dans le fleuve et il en sort sain et sauf un des petits hommes bleus de tout à l'heure qui gagne la berge à la nage, passe près de moi sans paraître me remarquer et s'éloigne dans le sens opposé au mien.



# PIÈCE FAUSSE

*À Benjamin Péret.*

Du vase en cristal de Bohême  
Du vase en cris  
Du vase en cris  
Du vase en  
En cristal  
Du vase en cristal de Bohême  
Bohême  
Bohême  
En cristal de Bohême  
Bohême  
Bohême  
Bohême  
Hême hême oui Bohême  
Du vase en cristal de Bo Bo  
Du vase en cristal de Bohême  
Aux bulles qu'enfant tu soufflais  
Tu soufflais  
Tu soufflais  
Flais  
Flais  
Tu soufflais  
Qu'enfant tu soufflais  
Du vase en cristal de Bohême  
Aux bulles qu'enfant tu soufflais  
Tu soufflais  
Tu soufflais  
Oui qu'enfant tu soufflais  
C'est là c'est là tout le poème  
Aube éphé

Aube éphé  
Aube éphémère de reflets  
Aube éphé  
Aube éphé  
Aube éphémère de reflets

## PSTT

- Neuilly 1-18...* Breton, vacherie modèle, r. de l'Ouest, 12, Neuilly.
- Nord 13-40...* Breton (E.), mon. funèbr., av. Cimetière Parisien, 23, Pantin.
- Passy 44-15...* Breton (Eug.), vins, restaur., tabacs, r. de la Pompe, 176.
- Roquette 07-90...* Breton (François), vétérinaire, r. Trouseau, 21, /11<sup>e</sup>)
- Central 64-99...* Breton frères, mécaniciens, r. de Belleville, 262, (20<sup>e</sup>).
- Bergère 43-61...* Breton et fils, r. Rougemont, 12, (9<sup>e</sup>).
- Archives 32-58...* Breton (G.), fournit, cycles, autos, r. des Archives, 78, (3<sup>e</sup>).

- Central 30-08...* Breton (Georges), r. du Marché-Saint-Honoré, 4, (1<sup>er</sup>).
- Wagram 60-84...* Breton (M. et M<sup>me</sup> G.), bd Malesherbes, 58, (8<sup>e</sup>).
- Gutenberg 03-78...* Breton (H.), dentelles, r. de Richelieu, 60, (2<sup>e</sup>).
- Passy 80-70...* Breton (Henri), négociant, r. Octave-Feuillet, 22, (16<sup>e</sup>).
- Gobelins 08-09...* Breton (J.), Élix. Combier, ag. gén., butte du Rhône, 21-23.
- Roquette 32-59...* Breton (J.-L.), député, s.-secr. État inv., bd Sault, 81 bis.
- Archives 39-43...* Breton (L.), hôtel-bar, r. François-Miron, 38, (4<sup>e</sup>).
- Marcadet 04-11...* Breton (Noël), hôtel-rest., bd National, 56, Clichy.
- Roquette 02-25...* Breton (Paul), décolleteur, r. Saint-Maur, 21, (11<sup>e</sup>).
- Central 84-08....* Breton (Th.), contentieux, r. du fg Montmartre, 13 (9<sup>e</sup>)

- Saxe 57-86...* Breton (J.), biscuits, r. La Quintinie, 16-18, (15<sup>e</sup>).
- Archives 35-44...* Breton (J.) et C<sup>ie</sup>, papiers en gros, r. Saint-Martin, 243, (3<sup>e</sup>).
- Roquette 09-76...* Breton et C<sup>ie</sup> (Soc. an.), charbons gros, q. La Râpée, 60, (12<sup>e</sup>).

Breton (André).

## LES REPTILES CAMBRIOLEURS

*À Janine.*

Sur la tringle de la cour la petite Marie venait de mettre le linge à sécher. C'était une succession de dates fraîches encore : celle du mariage de sa mère (la belle robe de noce avait été mise en pièces), un baptême, les rideaux du berceau du petit frère riaient au vent comme des mouettes sur les rochers de la côte. L'enfant soufflait les fleurs de la lessive comme des chandelles et se persuadait de la lenteur de la vie. Elle se prenait de temps à autre à regarder ses mains un peu trop roses et se renversait dans l'eau du baquet pour plus tard, quand elle aurait une anémone à la ceinture. Il commençait à faire nuit. Les précisions des cartes de marine ne comptaient plus guère ; sur les ponts traînaient des écharpes de fumée ocre et des adieux. Sur le « sarreau » couvert d'étincelles de lait passent successivement la paresse des distractions, la tempête de l'amour et les nombreuses nuées d'insectes du souci. Marie sait que sa mère ne

jouit plus de toutes ses facultés : des journées entières, coiffée de réflexions plus coulissées qu'en rêve, elle mord le collier de larmes du rire. Se souvient-elle d'avoir été belle ? Les plus anciens habitants de la contrée s'inquiétaient du retour des couvreurs sur la ville, on eût préféré la pluie dans les maisons. Mais ce ciel ! Les ruches d'illusions s'emplissent d'un poison étrange à mesure que la jeune femme élève les bras vers la tête pour dire : laissez-moi. Elle demande à boire du lait de volcan et on lui apporte de l'eau minérale. Elle joint les mains avant de prendre une feuille, plus verte que la lumière des carafes, pour écrire. Par-dessous l'épaule on écoute (les anges ne s'en font pas faute, quand ils arrivent guidés par la trace des plumes qu'elle ne porte plus) : « Ma petite Marie, tu sauras un jour quel sacrifice est à la veille de se consommer, je ne t'en dis pas davantage. Va, ma fille, sois heureuse. Les yeux de mon enfant sont des rideaux plus tendres que ceux des chambres d'hôtel où j'ai demeuré en compagnie des aviateurs et des plantes vertes. » Le trésor enfoui dans la cendre de la cheminée se décompose en petits insectes phosphorescents qui font entendre un chant monotone, mais que pourrait-elle dire aux grillons ? Dieu ne se sentait pas plus aimé qu'à l'ordinaire mais le candélabre des arbres fleuris était là pour quelque chose. Il s'y blottissait de frivoles démons changeants comme l'eau des sources qui court sur le satin des pierres et le velours noir des poissons. À quoi Marie se montre-t-elle soudain si attentive ? On est au mois d'août et les automobiles ont émigré depuis le Grand Prix. Qui va-t-on voir apparaître dans ce quartier solitaire, le poète qui fuit sa demeure en modulant sa plainte par les rails de perle, l'amoureux qui court rejoindre sa belle sur un éclair ou le chasseur tapi dans les herbes coupantes et qui a froid ? L'enfant donne sa langue au chat, elle brûle de connaître ce qu'elle ignore, la signification de ce long vol à ras de terre, le

beau ruisseau coupable qui commence à courir. Mon Dieu, mais voici qu'elle tombe à genoux et les gémissements se font moins sourds à l'étage supérieur, l'œil-de-bœuf reflète tout ce qui se passe et une âme monte au ciel. On ne sait rien ; le trèfle à quatre feuilles s'entrouvre aux rayons de la lune, il n'y a plus qu'à entrer pour les constatations dans la maison vide.

## AMOUR PARCHEMINÉ

Quand les fenêtres comme l'œil du chacal et le désir percent l'aurore, des treuils de soie me hissent sur les passerelles de la banlieue. J'appelle une fille qui rêve dans la maisonnette dorée ; elle me rejoint sur les tas de mousse noire et m'offre ses lèvres qui sont des pierres au fond de la rivière rapide. Des pressentiments voilés descendent les marches des édifices. Le mieux est de fuir les grands cylindres de plume quand les chasseurs boitent dans les terres détrem-pées. Si l'on prend un bain dans la moire des rues, l'enfance revient au pays, levrette grise. L'homme cherche sa proie dans les airs et les fruits sèchent sur des claies de papier rose, à l'ombre des noms démesurés par l'oubli. Les joies et les peines se répandent dans la ville. L'or et l'eucalyptus, de même odeur, attaquent les rêves. Parmi les freins et les edelweiss sombres se reposent des formes souterraines semblables à des bouchons de parfumeurs.

## CARTES SUR LES DUNES

*À Giuseppe Ungaretti.*

L'horaire des fleurs creuses et des pommettes saillantes nous invite à quitter les salières volcaniques pour les baignoires d'oiseaux. Sur une serviette damée rouge sont disposés les jours de l'année. L'air n'est plus si pur, la route n'est plus si large que le célèbre clairon. Dans une valise peinte de gros vers on emporte les soirs périssables qui sont la place des genoux sur un prie-Dieu. De petites bicyclettes côtelées tournent sur le comptoir. L'oreille des poissons, plus fourchue que le chèvrefeuille, écoute descendre les huiles bleues. Parmi les burnous éclatants dont la charge se perd dans les rideaux, je reconnais un homme issu de mon sang.

## ÉPERVIER INCASSABLE

*À Gala Éluard.*

La ronde accomplit dans les dortoirs ses ordinaires tours de passe-passe. La nuit, deux fenêtres multicolores restent entrouvertes. Par la première s'introduisent les vices aux noirs sourcils, à l'autre les jeunes pénitentes vont se pencher. Rien ne troublerait autrement la jolie menuiserie du sommeil. On voit des mains se couvrir de manchons d'eau. Sur les grands lits vides s'enchevêtrent des ronces tandis que les oreillers flottent sur des silences plus apparents que réels. À minuit, la chambre souterraine s'étoile vers les théâtres de genre où les jumelles tiennent le principal rôle. Le jardin est rempli de timbres nickelés. Il y a un message au lieu d'un lézard sous chaque pierre.

**[MÉMOIRES D'UN EXTRAIT  
DES ACTIONS DE CHEMINS]**

**MÉMOIRES D'UN  
EXTRAIT DES  
ACTIONS DE  
CHEMINS.**



# RENDEZ-VOUS

*À T. Fraenkel.*

Après les tempêtes cerclées de verre, l'éclair à l'armure brouillée et cette enjambée silencieuse sous laquelle la montagne ouvre des yeux plus fascinants que le Siam, petite fille, adoratrice du pays calqué sur tes parfums, tu vas surprendre l'éveil des chercheurs dans un air révolutionné par le platine. De loin la statue rose qui porte à bout de bras une sorte de bouteille fumant dans un panier regarde par-dessus son épaule errer les anciens vanniers et acrobates. Un joli bain d'artistes où des zèbres bleus, fouettés par les soupirs qui s'enroulent le soir autour des arbres, exécutent sans fin leur numéro. D'étonnants faisceaux, formés au bord des routes avec les bobines d'azur et le télégraphe, répondent de ta sécurité. Là, dans la lumière profane, les seins éclatant sous un globe de rosée et t'abandonnant à la glissière infinie, à travers les bambous froids tu verras passer le Prince Vandale. L'occasion brûlera aux quatre vents de soufre, de cadmium, de sel et de Bengale. Le bombyx à tête humaine étouffera peu à peu les arlequins maudits et les grandes catastrophes ressusciteront pêle-mêle, pour se résorber dans la bague au chaton vide que je t'ai donnée et qui te tuera.

## PRIVÉ

Coiffé d'une cape beige, il caracole sur l'affiche de satin où deux plumes de paradis lui tiennent lieu d'éperons. Elle,

de ses jointures spéciales en haut des airs part la chanson des espèces rayonnantes. Ce qui reste du moteur sanglant est envahi par l'aubépine : à cette heure les premiers scaphandriers tombent du ciel. La température s'est brusquement adoucie et chaque matin la légèreté secoue sur nos toits ses cheveux d'ange. Contre les maléfices à quoi bon ce petit chien bleuâtre au corps pris dans un solénoïde de verre noir ? Et pour une fois ne se peut-il que l'expression *pour la vie* déclenche une des aurores boréales dont sera fait le tapis de table du Jugement Dernier ?

## LE MADRÉPORE

*Il chante.*

Les paris tenus au compte-gouttes  
Bernent les drapeaux de l'isthme  
Sur le soleil avec les taches des abbés  
L'entonnoir pose ses lèvres

Par une criminelle attention  
Tu soutiens les cartes d'état-major  
On presse la poire de velours  
Et il s'envole des monticules percés

Le battoir masque les neiges  
Promises à l'équateur  
Des boîtes de baptême tournantes

Sans bruit sur les tapis de tapioca  
Les marchés se ternissent poulies  
De caresses pour les vieux vents

## LE VOLUBILIS ET JE SAIS L'HYPOTÉNUSE

*À Simone.*

### I

L'oreille en face du silence  
Comme une pierre de lune et de maraude  
J'espère passer le blé  
Dans un pont tout près s'en va la jarretière qui sent le musc  
des tracés  
Une lisse montée à la corde et le baiser naissant plaque les  
on qui reviennent  
Sur l'ami un doigt  
Pendant que s'apaisent les cils et les s'ils  
D'après l'homme  
Passez bontés humaines parcs de montres et de roses  
Souvent dans les noirs intérêts et les usages  
Puisque le sommeil est une flamme parfumée et descend des  
cuillers de cervelle  
Avec cette muraille de sureau qui chante les heures  
Les formes que nous tirons du puits

## II

Sans une claire courageuse et pauvre étoile au nom  
miraculeux  
Le bois qui tremble s'entrouvre sur le ciel peint à l'intérieur  
des forêts de santé  
Par cette oraison de bluet caractéristique et ces yeux à  
biseaux  
Qui domptent les vagues travers zigzaguant par le monde  
Ô les charmantes passes les beaux masques d'innocence et  
de fureur  
J'ai pris l'enfer par la manche de ses multiples soleils  
détournés des enfants par les plumes  
Je me suis sauvé  
Tant que les métiers morts demandaient sur ma route  
Où va ce manœuvre bleu  
Mais sur les mers on ne s'élanche pas si tard  
Demain caresse mon pas de son sable éclatant  
Et les carnassiers frivoles s'exaltent  
Voilez les montagnes de ce crêpe jaune étrange que vous  
avez si bien su découper suivant le patron des graminées  
des cimes  
Je suis le perruquier des serrures sous-marines le souffle des  
amantes

## III

Lorsque la bouteille est là ouverte à ses chants de coqs  
Le ciel pelure d'oignon  
Les charmes menteurs de la servante à la voix de salade  
blanche  
Te rappellent la boule d'agate élastique de cette nuit  
ancienne  
Elle reposait sur une feuille de laurier

Toi la tête dans cette cage où tes baisers du matin sont des  
oiseaux qui se baignent  
Tu avais pris cette boule pour un des petits compas  
mystérieux qui prennent à la nuit tombante des mesures  
sur les étangs  
Dans le magasin de tailleur de ton père  
Et les journaux de ce pays étranglé  
Te font éprouver dans les testicules une douleur bien connue  
Qui remonte aux jours d'avant ton enfance  
Tandis que la foule se disperse  
Et que de petits chocs musicaux se produisent sans  
interruption dans le papier  
Au bord du comptoir il y a de la mousse orangée qui arrive  
Dans une survie ondoyante tu reconnaîtras les moqueurs

#### IV

Je ne crois pas que le progrès s'opère dans la direction du  
sens  
La confiance manque  
Mais la mémoire influe un peu sur le beau temps  
Page de brume au béret de cendre blanche illuminé de tous  
les sons du tambour d'été  
J'ai comme un pressentiment de l'aile  
Des fuites sans mon éclat personnel  
Qui est un peu déchiqueté  
L'averse boule de neige des jardins nordiques  
Puis la poésie aux phares rouges sur une mer toute brune  
Quand le Texas des piverts monte à l'échelle minuscule  
Adorée Adorée  
On offre à tout venant des calmants des voitures  
Cependant que des douze branches de l'étoile équatoriale  
L'une

Se détache  
Et roule comme un paradis sans tête

## V

Loin des femmes de course et des femmes de trait  
Après les arènes de plomb fondu comme la patrie et les bals  
noirs  
Le geste autochtone  
Cette partie sera la dernière et déjà les yeux de toutes les  
bêtes déménagent à la cloche de bois  
Des miels abondants sertissent les clochers  
Sous l'art passent de grands inquisiteurs dont le sourire est  
une poignée de feuilles sèches  
Et les grands écarts du soleil interrompent les trains jetés de  
la mer à la terre à la façon de ces aréopages antiques  
On a bien raison de couvrir de paille les musiques des  
oiseaux afin qu'elles ne se brisent pas en route  
Seul un ventilateur persan détaché de l'arbre tourbillonnera  
par-dessus les saisons du goût  
Voici que la rosace des ventres s'incline derrière l'horizon  
nous entrons dans l'araignée abstraite au corps de mu-  
queuse transparente

## VI

Pour l'estime des mondes les plus féminisés  
Dans l'aisselle des astres  
Là où le dogue des cieux garde les corps au bois dormant  
L'après-midi comme un seul homme entre dans les cases ou  
parachutes  
Les sonneries mentent à qui mieux mieux  
Au doigt les villes et les pluies enchantées

**Obéissent**

**Il faut essayer la menace**

**D'intérieurs mous s'écoulent de lentes théories de marchands aux paumes tournées en avant pour le besoin architectural**

**Tandis que le premier mendiant en automobile suit de l'œil le bâton levé du premier voleur de la brigade des voitures**

**Car le scandale a la part du lion dans le plus triste jardin zoologique de ma connaissance**

**Les autres ne savent qu'éteindre les vieux sinus verbaux qui s'espacent de moins en moins régulièrement le long de la voie**

**L'amour est un signal qui n'a pas fonctionné**

## **VII**

**Les soigneurs disent aux soignées**

**Là-bas sur les remparts de l'air l'interrogation est sentinelle**

**Paix à nos principes solitaires**

**Nous sommes les rossignols du Qui-vive**

**Ici les trèfles sont des cœurs**

**Et celles qui se sont battues**

**Pour des écailles de tortue**

**Manants des mille et mille seuils**

**Au bras de songe d'outremer**

**Quand ferez-vous palpiter devant nos seins autre chose que ces navires**

**Déjà le jour danse très fort sur les jetées magistrales**

**Où se décide le sort des faibles à la peau nattée jusqu'aux pieds**

**Là nos cuisses s'ouvrent et se ferment belles de nuit**

Tout près des volumes humains que ceignent les algues de  
platine  
À vous mais dans les étendues postiches malgré les bonds  
prédestinés

## VIII

C'est aussi le bain avec ses brèches blondes comme un  
livre sur les genoux d'une jeune fille  
Tantôt il est fermé et crève de peine future sur les remous  
d'une mer à pic  
Un long silence a suivi ces meurtres  
L'argent se dessèche sur les rochers  
Puis sous une apparence de beauté ou de raison contre toute  
apparence aussi  
Et les deux mains dans une seule palme  
On voit le soir  
Tomber collier de perles des monts  
Sur l'esprit de ces peuplades tachetées règne un amour si  
plaintif  
Que les devins se prennent à ricaner bien haut sur les ponts  
de fer  
Les petites statues se donnent la main à travers la ville  
C'est la Nouvelle Quelque Chose travaillée au socle et à  
l'archet de l'arche  
L'air est taillé comme un diamant  
Pour les peignes de l'immense Vierge en proie à des vertiges  
d'essence alcoolique ou florale  
La douce cataracte gronde de parfums sur les travaux



# IL N'Y A PAS À SORTIR DE LÀ

*À Paul Éluard.*

Liberté couleur d'homme  
Quelles bouches voleront en éclats  
Tuiles  
Sous la poussée de cette végétation monstrueuse

Le soleil chien couchant  
Abandonne le perron d'un riche hôtel particulier

Lente poitrine bleue où bat le cœur du temps

Une jeune fille nue aux bras d'un danseur beau et cuirassé  
comme saint Georges  
Mais ceci est beaucoup plus tard  
Faibles Atlantes

\*

Rivière d'étoiles  
Qui entraîne les signes de ponctuation de mon poème et de  
ceux de mes amis  
Il ne faut pas oublier que cette liberté et toi je vous ai tirées à  
la courte paille  
Si c'est elle que j'ai conquise  
Quelle autre que vous arrive en glissant le long d'une corde  
de givre  
Cet explorateur aux prises avec les fourmis rouges de son  
propre sang

C'est jusqu'à la fin le même mois de l'année  
Perspective qui permet de juger si l'on a affaire à des âmes  
ou non  
19.. Un lieutenant d'artillerie s'attend dans une traînée de  
poudre

\*

Aussi bien le premier venu  
Penché sur l'ovale du désir intérieur  
Dénombrer ces buissons d'après le ver luisant  
Selon que vous étendrez la main pour faire l'arbre ou avant  
de faire l'amour

Comme chacun sait

Dans l'autre monde qui n'existera pas  
Je te vois blanc et élégant  
Les cheveux des femmes ont l'odeur de la feuille d'acanthé  
Ô vitres superposées de la pensée  
Dans la terre de verre s'agitent les squelettes de verre

\*

Tout le monde a entendu parler du Radeau de la Méduse  
Et peut à la rigueur concevoir un équivalent de ce radeau  
dans le ciel

## LE BUVARD DE CENDRE

*À Robert Desnos.*

Les oiseaux s'ennuieront

Si j'avais oublié quelque chose

Sonnez la cloche de ces sorties d'école dans la mer  
Ce que nous appellerons la bourrache pensive

On commence par donner la solution du concours  
À savoir combien de larmes peuvent tenir dans une main de  
femme

1° aussi petite que possible

2° dans une main moyenne

Tandis que je froisse ce journal étoilé  
Et que les chairs éternelles entrées une fois pour toutes en  
possession du sommet des montagnes  
J'habite sauvagement une petite maison du Vaucluse

Cœur lettre de cachet

## L'HERBAGE ROUGE

*À Denise.*

L'herbage rouge, l'or des grands chapeaux marins  
Composent pour ton front la musique et les plumes

D'enfer. Sur ton chemin blanchissent les enclumes.  
S'il fait beau dans ton cœur il tonne sur tes reins.

Jamais le val d'amour ! Dans les feuilles ces trains  
Qui disparaissent, pris au lasso par les brumes...  
Tourne éternellement tes seins dans les écumes  
Des chutes : la lumière est tout ce que j'étreins.

Va, comète du rire où le néant t'appelle,  
Ouvre tes jambes sur l'éventail ou l'ombelle ;  
Toi seule sais me rendre un printemps sang et eau.

Balances de la vie, avec toi pour fléau.

## **AU REGARD DES DIVINITÉS**

*À Louis Aragon.*

« Un peu avant minuit près du débarcadère.  
Si une femme échevelée te suit n'y prends pas garde.  
C'est l'azur. Tu n'as rien à craindre de l'azur.  
Il y aura un grand vase blond dans un arbre.

Le clocher du village des couleurs fondue  
Te servira de point de repère. Prends ton temps,  
Souviens-toi. Le geyser brun qui lance au ciel les pousses de  
fougère  
Te salue. »

La lettre cachetée aux trois coins d'un poisson  
Passait maintenant dans la lumière des faubourgs  
Comme une enseigne de dompteur.

### **Au demeurant**

**La belle, la victime, celle qu'on appelait  
Dans le quartier la petite pyramide de réséda  
Décousait pour elle seule un nuage pareil  
À un sachet de pitié.**

**Plus tard l'armure blanche  
Qui vaquait aux soins domestiques et autres  
En prenant plus fort à son aise que jamais,  
L'enfant à la coquille, celui qui devait être...  
Mais silence.**

**Un brasier déjà donnait prise  
En son sein à un ravissant roman de cape  
Et d'épée.**

**Sur le pont, à la même heure,  
Ainsi la rosée à tête de chatte se berçait.  
La nuit, – et les illusions seraient perdues.**

**Voici les Pères blancs qui reviennent de vêpres  
Avec l'immense clé pendue au-dessus d'eux.  
Voici les hérauts gris ; enfin voici sa lettre  
Ou sa lèvre : mon cœur est un coucou pour Dieu.**

**Mais le temps qu'elle parle, il ne reste qu'un mur  
Battant dans un tombeau comme une voile bise.  
L'éternité recherche une montre-bracelet  
Un peu avant minuit près du débarcadère.**

# ANGÉLUS DE L'AMOUR

*À Roger Vitrac.*

Bientôt les jardins seront sur nous comme des phares  
D'énormes bulles crèveront à la surface des étangs  
Seules quelques cristallisations emblématiques parmi  
    lesquelles le pendule de sang et les cinq charbons blancs  
Témoigneront que le ciel est encore sensible  
Il y aura aussi un ruban magnifique  
Enroulé mille fois autour des beautés abstraites naturelles  
Ô mes amis fermons les yeux  
Jusqu'à ce que nous n'entendions plus siffler les serpents  
    transparents des directions  
Aussi vrai que nous vivons en pleine antiquité  
Dans chaque rayon de soleil il y a une lucarne et à chaque  
    lucarne peut apparaître la Gorgone  
Déjà nous avons assisté aux migrations de nos mains  
Immobiles au bord d'un fleuve nous regardions passer le  
    travail à tire d'aile  
Comme d'autres apprennent à vider sans bruit les poches de  
    leurs vêtements suspendus et garnis de clochettes  
Quand nous levons la tête le ciel nous bande les yeux  
Fermons les yeux pour qu'il fasse clair où nous ne sommes  
    pas  
Là trompant l'impossible étoile à une branche  
Nous danserons comme le feu parmi les paillettes de nous-  
    mêmes  
Et ce sera toujours  
Nous passerons des ponts surprenants  
Nous verserons dans des vallées de larmes  
À la longue les cygnes ne répondront plus de nous  
De nous qui retournons aux formes idéales

Avec qui les saisons iront au plus pressé  
Et qui les premiers forcerons le danger  
Magique sur sa corde inexistante  
Pour nous servir à prendre des chemins de traverse

## **TOUT PARADIS N'EST PAS PERDU**

*À Man Kay.*

Les coqs de roche passent dans le cristal  
Ils défendent la rosée à coups de crête  
Alors la devise charmante de l'éclair  
Descend sur la bannière des ruines  
Le sable n'est plus qu'une horloge phosphorescente  
Qui dit minuit  
Par les bras d'une femme oubliée  
Point de refuge tournant dans la campagne  
Dressée aux approches et aux reculs célestes  
C'est ici  
Les tempes bleues et dures de la villa baignent dans la nuit  
    qui décalque mes images  
Chevelures chevelures  
Le mal prend des forces tout près  
Seulement voudra-t-il de nous

# MA MORT PAR ROBERT DESNOS

Le jeudi suivant les académiciens occupés au dictionnaire  
L'œil vitreux des hirondelles de bas étage  
Un jardin aux parterres d'explosions

C'était à la veille de \*\*\*  
Sur l'écorce des marronniers les mots À suivre  
On parait on se contentait de parer

Jamais la religion au secours de l'opinion  
Ne s'était à ce point commise  
Dans une cabine de bains  
J'entrais avec la Vierge en personne

Sachez que le baril de poudre Le Penseur  
Durant la nuit avait été hissé  
Au sommet de la Trinité

Je reviens au même

Les individus sont des crics  
Et je me balance sans cesse en arrière de moi-même  
Pareil à la suspension de la peur

Ma course est celle de cinq jockeys  
Le premier bute sur ma tête  
Loin des tribunes  
Là où les haies sont remplacées par des avalanches  
Le second part seul



Le quatrième pousse à la consommation des noix de coco en  
guise de cierges  
Mais le sixième virtuel  
Dans la glace de mes jours impossibles  
Ressemble à une patte de renard  
Je m'arrache difficilement à la contemplation des sourcils

Au vert des sangs et des mines  
À l'apparence humaine qui dissémine

Plus j'aime plus je suis aimé des bois où le cerf dans le  
serpolet  
Se signe à connaître que veux-tu

Descendre estimer mourir

Puis l'élément femelle croix des inquisiteurs

## **PLUTÔT LA VIE**

Plutôt la vie que ces prismes sans épaisseur même si les cou-  
leurs sont plus pures  
Plutôt que cette heure toujours couverte que ces terribles  
voitures de flammes froides  
Que ces pierres blettes  
Plutôt ce cœur à cran d'arrêt  
Que cette mare aux murmures  
Et que cette étoffe blanche qui chante à la fois dans l'air et  
dans la terre  
Que cette bénédiction nuptiale qui joint mon front à celui de  
la vanité totale

## Plutôt la vie

Plutôt la vie avec ses draps conjuratoires  
Ses cicatrices d'évasions  
Plutôt la vie plutôt cette rosace sur ma tombe  
La vie de la présence rien que de la présence  
Où une voix dit Es-tu là où une autre répond Es-tu là  
Je n'y suis guère hélas  
Et pourtant quand nous ferions le jeu de ce que nous faisons  
mourir

## Plutôt la vie

Plutôt la vie plutôt la vie Enfance vénérable  
Le ruban qui part d'un fakir  
Ressemble à la glissière du monde  
Le soleil a beau n'être qu'une épave  
Pour peu que le corps de la femme lui ressemble  
Tu songes en contemplant la trajectoire tout du long  
Ou seulement en fermant les yeux sur l'orage adorable qui a  
nom ta main

## Plutôt la vie

Plutôt la vie avec ses salons d'attente  
Lorsqu'on sait qu'on ne sera jamais introduit  
Plutôt la vie que ces établissements thermaux  
Où le service est fait par des colliers  
Plutôt la vie défavorable et longue  
Quand les livres se refermeraient ici sur des rayons moins  
doux  
Et quand là-bas il ferait mieux que meilleur il ferait libre oui

## Plutôt la vie

Plutôt la vie comme fond de dédain

À cette tête suffisamment belle  
Comme l'antidote de cette perfection qu'elle appelle et  
qu'elle craint  
La vie le fard de Dieu  
La vie comme un passeport vierge  
Une petite ville comme Pont-à-Mousson  
Et comme tout s'est déjà dit

Plutôt la vie

## DU SANG DANS LA PRAIRIE

*À Georges Limbour.*

Ciel de verre cassé et de reines-marguerites  
À toi mon amour s'il y a une escarpolette assez légère pour  
les mots  
Les mots que j'ai trouvés sur le rivage  
Mes mains s'ensanglantent au passage des étoiles  
Ne dis rien  
D'après l'ombre des gants tu n'as pas à avoir peur  
Pour moi et pour tout ce qui ressemble  
Au survivant  
Lorsque je passe entre la nuit et le jour avec les menottes  
Je vois à une fenêtre mon enfant  
Mon enfant fait glisser à la surface de l'air des pierres claires  
ou bleues  
L'arête de poisson luit  
Et c'est l'œil  
Rien que l'œil de la soubrette un peu au-dessus du toit  
Il faut tuer à la marée montante  
Tuez-moi si vous voulez voir le Déluge

Il y a encore d'autres barques que les étoiles sur mon sang  
Mon amour est une marelle  
Un palet de glace sur le mot Jamais

## FEUX TOURNANTS

*À Max Morise.*

La toge rousse qui recouvre les autres à carreaux  
Fait peine à toucher mais l'enterrement divin  
Que suivent les oiseaux à peine a-t-il lieu  
Que je vais de dégradation en dégradation

C'est d'abord le vainqueur de la rue du chant des roseaux  
Qui remet son épée à l'ensablement des cœurs  
Puis la bougie à la flamme haute sur la portée  
De ma chambre qui baise la hache de lecteur

Il y a des péchés qui de même sont remis  
Aux jeunes femmes l'aspic regarde le sein  
Que seul il a dégrafé vraiment au monde  
Lui épine arrachée à la rose de l'air

Puis le socle désert d'une statue de jongleur  
En proie maintenant aux papillons et à leurs satellites  
Les grandes fusées de sève au-dessus des jardins publics  
Et la mousse qui vient recouvrir ma table quand je dors

Dans un bureau le coup de poing américain fait merveille  
Est-ce que nous ne nous baignons pas chaque jour dans  
notre sang

L'oreille compte les jours les jolies marques de fabrique  
Mouette sur le dos des moutons de mer

Ce sont des charges de cavalerie contre la nuit  
Éternellement rebelle Des frissons de lances  
Est fait l'ange qui veille sur la virginité terrible  
Pareil à la lumière électrique dans les arbres

Tambour tambour à tout jamais voilé  
Une fée balaye les diamants de sa robe de genêts  
Histoire de moudre un grain plus doux que le café  
Qu'on te sert en grand mystère sur les fortifications

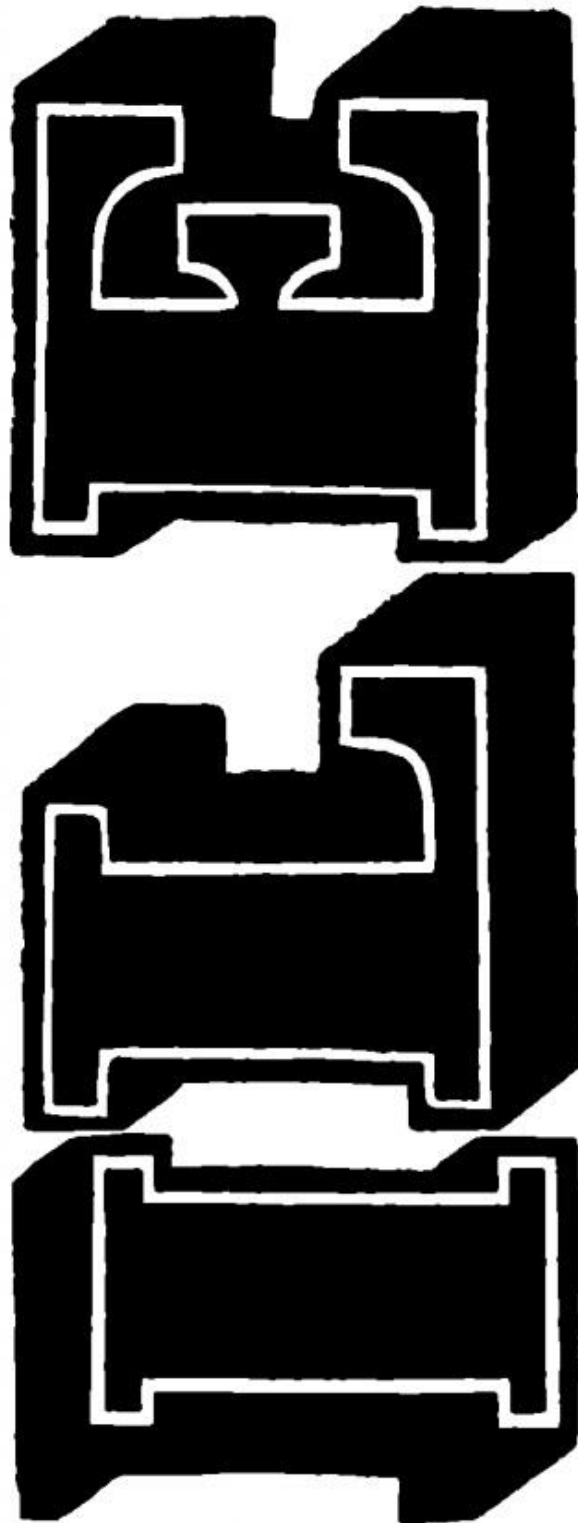
## **SILHOUETTE DE PAILLE**

*À Max Ernst.*

Donnez-moi des bijoux de noyées  
Deux crèches  
Une prêle et une marotte de modiste  
Ensuite pardonnez-moi  
Je n'ai pas le temps de respirer  
Je suis un sort  
La construction solaire m'a retenu jusqu'ici  
Maintenant je n'ai plus qu'à laisser mourir  
Demandez le barème  
Au trot le poing fermé au-dessus de ma tête qui sonne  
Un verre dans lequel s'ouvre un œil jaune  
Le sentiment s'ouvre aussi  
Mais les princesses s'accrochent à l'air pur  
J'ai besoin d'orgueil

Et de quelques gouttes plates  
Pour réchauffer la marmite de fleurs moisies  
Au pied de l'escalier  
Pensée divine au carreau étoilé de ciel bleu  
L'expression des baigneuses c'est la mort du loup  
Prenez-moi pour amie  
L'amie des feux et des furets  
Vous regarde à deux fois  
Lissez vos peines  
Ma rame de palissandre fait chanter vos cheveux  
Un son palpable dessert la plage  
Noire de la colère des seiches  
Et rouge du côté du panonceau

# ÎLE



# DANS LA VALLÉE DU MONDE

*À Joseph Delteil.*

Des animaux disjoints font le tour de la terre  
Et demandent leur chemin à ma fantaisie  
Qui elle-même fait le tour de la terre  
Mais en sens inverse  
Il en résulte de grands quiproquos  
La Chine est frappée d'interdit  
La péninsule Balkanique est doublée par une partie du  
cortège  
Au levant seize reptiles étoilés à partir d'un feu  
Souterrain sont hissés au sommet d'un mât  
Agitateur du ciel  
L'approche des crinières blanches est saluée  
Par les feuilles lancéolées  
Dont le murmure accompagne ce poème  
Au dire d'un chanteur  
L'ombre des ailes des pattes des nageoires  
Suffit à la renommée  
L'azur condense les vapeurs précieuses  
Les singes marins  
Suspendus aux arbres de corail  
Et le rossignol qui vit dans les épaves  
Montrent le bois injecté de roses et de cocaïne  
Les marches d'ambre  
Qui mènent au trône des pensées  
Laissent couler le sang prismatique  
Les oreilles des éléphants qu'on prenait pour des pierres  
tombales  
Dans la vallée du monde  
Battent la mesure des siècles



Plus près les femmes par-dessus les villes de chasubles et de  
cerises  
Les femmes poudrées par les fleurs  
Les femmes dont le troupeau est conduit par les animaux fa-  
buleux  
Accusent de rigueur le principe  
Qui assimile les plantes spectrales  
L'amour à cinq branches l'hystérie flocon des appartements  
À la mort la petite mort l'héliotropisme

## MILLE ET MILLE FOIS

*À Francis Picabia.*

Sous le couvert des pas qui regagnent le soir une tour  
habitée par des signes mystérieux au nombre de onze  
La neige que je prends dans la main et qui fond  
Cette neige que j'adore fait des rêves et je suis un de ces  
rêves  
Moi qui n'accorde au jour et à la nuit que la stricte jeunesse  
nécessaire  
Ce sont deux jardins dans lesquels se promènent mes mains  
qui n'ont rien à faire  
Et pendant que les onze signes se reposent  
Je prends part à l'amour qui est une mécanique de cuivre et  
d'argent dans la haie  
Je suis un des rouages les plus délicats de l'amour terrestre  
Et l'amour terrestre cache les autres amours  
À la façon des signes qui me cachent l'esprit  
Un coup de couteau perdu siffle à l'oreille du promeneur  
J'ai défait le ciel comme un lit merveilleux

Mon bras pend du ciel avec un chapelet d'étoiles  
Qui descend de jour en jour  
Et dont le premier grain va disparaître dans la mer  
À la place de mes couleurs vivantes  
Il n'y aura bientôt plus que de la neige sur la mer  
Les signes apparaissent à la porte  
Ils sont de onze couleurs différentes et leurs dimensions  
respectives vous feraient mourir de pitié  
L'un d'eux est obligé de se baisser et de se croiser les bras  
pour entrer dans la tour  
J'entends l'autre qui brûle dans une région prospère  
Et celui-ci à cheval sur l'industrie la rare industrie  
montagneuse  
Pareille à l'onagre qui se nourrit de truites  
Les cheveux les longs cheveux pommelés  
Caractérisent le signe qui porte le bouclier doublement  
ogival  
Il faut se méfier de l'idée que roulent les torrents  
Ma construction ma belle construction page à page  
Maison insensément vitrée à ciel ouvert à sol ouvert  
C'est une faille dans le roc suspendu par des anneaux à la  
tringle du monde  
C'est un rideau métallique qui se baisse sur des inscriptions  
divines  
Que vous ne savez pas lire  
Les signes n'ont jamais affecté que moi  
Je prends naissance dans le désordre infini des prières  
Je vis et je meurs d'un bout à l'autre de cette ligne  
Cette ligne étrangement mesurée qui relie mon cœur à  
l'appui de votre fenêtre  
Je corresponds par elle avec tous les prisonniers du monde

# L'AIGRETTE

*À Marcel Noll.*

Si seulement il faisait du soleil cette nuit  
Si dans le fond de l'Opéra deux seins miroitants et clairs  
Composaient pour le mot amour la plus merveilleuse lettrine  
vivante  
Si le pavé de bois s'entrouvrait sur la cime des montagnes  
Si l'hermine regardait d'un air suppliant  
Le prêtre à bandeaux rouges  
Qui revient du baigne en comptant les voitures fermées  
Si l'écho luxueux des rivières que je tourmente  
Ne jetait que mon corps aux herbes de Paris  
Que ne grêle-t-il à l'intérieur des magasins de bijouterie  
Au moins le printemps ne me ferait plus peur  
Si seulement j'étais une racine de l'arbre du ciel  
Enfin le bien dans la canne à sucre de l'air  
Si l'on faisait la courte échelle aux femmes  
Que vois-tu belle silencieuse  
Sous l'arc de triomphe du Carrousel  
Si le plaisir dirigeait sous l'aspect d'une passante éternelle  
Les Chambres n'étant plus sillonnées que par l'oeillade  
violette des promenoirs  
Que ne donnerais-je pour qu'un bras de la Seine se glissât  
sous le matin  
Qui est de toute façon perdu  
Je ne suis pas résigné non plus aux salles caressantes  
Où sonne le téléphone des amendes du soir  
En partant j'ai mis le feu à une mèche de cheveux qui est  
celle d'une bombe  
Et la mèche de cheveux creuse un tunnel sous Paris  
Si seulement mon train entrait dans ce tunnel

## LÉGION ÉTRANGÈRE

Non je ne ferai pas l'éther dans la revue future  
Où les décors plantés dans la mer  
En pleine aurore boréale  
Comme toujours  
Le pommier reprendra son bien  
Je n'ai garde de confondre le baguier de la mer  
Et l'arcade sourcilière de Dieu  
Je ne suis pas seul en moi-même  
Pas plus seul que le gui sur l'arbre de moi-même  
Je respire les nids et je touche aux petits des étoiles  
En tant que personnage de la revue éternelle  
Mes sabots de feu ne font pas grand bruit  
Sur le parquet céleste  
Du ciel blanc qui fait la roue aux pieds de Junon  
Tombent les ramoneurs de l'orage  
Je pique les coursiers de mes sens  
Les uns sont montés par de belles amazones  
Les autres se cabrent au bord de précipices vermeils  
Il y a une loge en dehors des coulisses  
Une loge où la psyché redresse les branches qui plient  
Sous trop de fruits de bouches encore vertes  
L'immense tremblement des cils est dans le lustre  
On tire le canon tout près  
On emporte la statue du soleil sur un camion  
Ma jeunesse prend part à une retraite aux flambeaux  
Dans une île du Pacifique  
Elle monte entre les fusées de ce dauphin  
Immortelles de ma vie  
Fiancées du jour qui n'hésite plus

# MÉTÉORE

*À Louis de Gonzague Frick.*

C'est l'harmonie qui est à l'appareil  
Le cyclone reste en suspens sur le fleuve  
Comme deux paupières de vautour  
Voyez l'étamine de mes mains dans laquelle il y a une ville  
de l'extrême-orient  
Les myosotis géants les pousse-pousse d'amour  
Le carnaval des tempêtes part d'ici  
Je me tiens debout sur l'avant-dernier char  
J'espère que vous le baiser  
Vous paraîtrez  
Même en camisole de force  
La lueur qui pêche les cœurs dans ses filets  
Me demande l'heure  
Je réponds le temps de pêcher pour toi  
Pour moi celui d'agiter les mouchoirs et de tordre les  
poignets  
L'usine aux cheveux de trèfle  
L'usine où se plaignent les grandes rames à vif  
Redouble de foi quand je passe  
Les mains dans mes poches de grisou blanc et rose  
Je promets et ne suis pas capable de tenir  
L'atmosphère me demande conseil inutilement  
Le long des fils télégraphiques je fais mon apparition en robe  
fendue  
Sur ma tête se posent des pieds d'oiseaux si fins  
Que je ne bouge que pour les faire lever  
Je vis parquée dans les forêts  
D'où les nuages galants me font rarement sortir  
Misérable je fuis sur un quai parmi les caisses

# LIGNE BRISÉE

*À Raymond Roussel.*

Nous le pain sec et l'eau dans les prisons du ciel  
Nous les pavés de l'amour tous les signaux interrompus  
Qui personnifions les grâces de ce poème  
Rien ne nous exprime au-delà de la mort  
À cette heure où la nuit pour sortir met ses bottines vernies  
Nous prenons le temps comme il vient  
Comme un mur mitoyen à celui de nos prisons  
Les araignées font entrer le bateau dans la rade  
Il n'y a qu'à toucher il n'y a rien à voir  
Plus tard vous apprendrez qui nous sommes  
Nos travaux sont encore bien défendus  
Mais c'est l'aube de la dernière côte le temps se gâte  
Bientôt nous porterons ailleurs notre luxe embarrassant  
Nous porterons ailleurs le luxe de la peste  
Nous un peu de gelée blanche sur les fagots humains  
Et c'est tout  
L'eau-de-vie panse les blessures dans un caveau par le  
    souponail duquel on aperçoit une route bordée de  
    grandes patiences vides  
Ne demandez pas où vous êtes  
Nous le pain sec et l'eau dans les prisons du ciel  
Le jeu de cartes à la belle étoile  
Nous soulevons à peine un coin du voile  
Le raccommodeur de faïence travaille sur une échelle  
Il paraît jeune en dépit de la concession  
Nous portons son deuil en jaune  
Le pacte n'est pas encore signé  
Les sœurs de charité provoquent  
À l'horizon des fuites

Peut-être pallions-nous à la fois le mal et le bien  
C'est ainsi que la volonté des rêves se fait  
Gens qui pourriez  
Nos rigueurs se perdent dans le regret des émiettements  
Nous sommes les vedettes de la séduction plus terrible  
Le croc du chiffonnier Matin sur les hardes fleuries  
Nous jette à la fureur des trésors aux dents longues  
N'ajoutez rien à la honte de votre propre pardon  
C'est assez que d'armer pour une fin sans fond  
Vos yeux de ces larmes ridicules qui nous soulagent  
Le ventre des mots est doré ce soir et rien n'est plus en vain

## TOURNESOL

*À Pierre Reverdy.*

La voyageuse qui traversa les Halles à la tombée de l'été  
Marchait sur la pointe des pieds  
Le désespoir roulait au ciel ses grands arums si beaux  
Et dans le sac à main il y avait mon rêve ce flacon de sels  
Que seule a respiré la marraine de Dieu  
Les torpeurs se déployaient comme la buée  
Au Chien qui fume  
Où venaient d'entrer le pour et le contre  
La jeune femme ne pouvait être vue d'eux que mal et de biais  
Avais-je affaire à l'ambassadrice du salpêtre  
Ou de la courbe blanche sur fond noir que nous appelons  
pensée  
Le bal des innocents battait son plein  
Les lampions prenaient feu lentement dans les marronniers  
La dame sans ombre s'agenouilla sur le Pont-au-Change

Rue Gît-le-Cœur les timbres n'étaient plus les mêmes  
Les promesses des nuits étaient enfin tenues  
Les pigeons voyageurs les baisers de secours  
Se joignaient aux seins de la belle inconnue  
Dardés sous le crêpe des significations parfaites  
Une ferme prospérait en plein Paris  
Et ses fenêtres donnaient sur la voie lactée  
Mais personne ne l'habitait encore à cause des survenants  
Des survenants qu'on sait plus dévoués que les revenants  
Les uns comme cette femme ont l'air de nager  
Et dans l'amour il entre un peu de leur substance  
Elle les intériorise  
Je ne suis le jouet d'aucune puissance sensorielle  
Et pourtant le grillon qui chantait dans les cheveux de cendre  
Un soir près de la statue d'Étienne Marcel  
M'a jeté un coup d'œil d'intelligence  
André Breton a-t-il dit passe

## LE SOLEIL EN LAISSE

*À Pablo Picasso.*

Le grand frigorifique blanc dans la nuit des temps  
Qui distribue les frissons à la ville  
Chante pour lui seul  
Et le fond de sa chanson ressemble à la nuit  
Qui fait bien ce qu'elle fait et pleure de le savoir  
Une nuit où j'étais de quart sur un volcan  
J'ouvris sans bruit la porte d'une cabine et me jetai aux pieds  
de la lenteur  
Tant je la trouvai belle et prête à m'obéir



Ce n'était qu'un rayon de la roue voilée  
Au passage des morts elle s'appuyait sur moi  
Jamais les vins braisés ne nous éclairèrent  
Mon amie était trop loin des aurores qui font cercle autour  
d'une lampe arctique  
Au temps de ma millième jeunesse  
J'ai charmé cette torpille qui brille  
Nous regardons l'incroyable et nous y croyons malgré nous  
Comme je pris un jour la femme que j'aimais  
Nous rendons les lumières heureuses  
Elles se piquent à la cuisse devant moi  
Posséder est un trèfle auquel j'ai ajouté artificiellement la  
quatrième feuille  
Les canicules me frôlent  
Comme les oiseaux qui tombent  
Sous l'ombre il y a une lumière et sous cette lumière il y a  
deux ombres  
Le fumeur met la dernière main à son travail  
Il cherche l'unité de lui-même avec le paysage  
Il est un des frissons du grand frigorifique

## À RROSE SÉLAVY

*André Breton n'écrira plus.*  
(Journal du Peuple – Avril 1923.)

J'ai quitté mes effets,  
mes beaux effets de neige !

## POÈMES DIVERS II

### BOCAUX DADA

Comment t'appelles-tu ? (*Il hausse les épaules.*)

Où es-tu ? – Au Grand Palais des Champs-Élysées.

Quel jour sommes-nous ? – Jeudi... février 1920.

Quel est ton métier ? – Je labourais, je taillais les vignes.

Et tes parents ? – Le père, c'est un innocent, un homme sans intelligence ; aussi bien l'un comme l'autre, la mère aussi ; c'est moi qui faisais tout.

La douzaine d'œufs coûte six francs ; quel est le prix d'un œuf ? – Six francs.

Pourquoi ris-tu ? – C'est les autres qui me font rire.

Crois-tu en Dieu, à la Sainte Vierge ? – Ils font toujours leur travail.

Comment le sais-tu ? – Je le sais.

As-tu bien dormi ? – Je rêve après les taubes, après les sangliers, que je tombe dans les puits, qu'on me court après pour me battre.

Comment te trouves-tu ? – Vous êtes beaucoup trop bon pour moi. Je languis partout ; je voudrais passer aux rayons X. J'étais bien intelligent jusqu'au mois dernier.

Que désires-tu ? – Je ne sais pas.

# PARFUMS D'ORSAY

C'est écrit en face ! Le nouvel arrivant regardait sans le voir le vaporisateur de sexe féminin qui se tenait immobile sur la table d'hôte. Il paraissait plutôt gai, de son état. Un papillon qui volait autour de sa jambe vint se poser sur son œil. Le vent était tombé depuis plusieurs années. En apercevant Germaine il ne poussa aucun cri mais il laissa tomber une larme plus longue que la Seine (à Paris, quand elle suit le Louvre en pensant à Louis XIV). Il y avait des roses et du lierre sur le mur : un extérieur charmant. Tout à la pensée de la reconquérir, il allait lui présenter le temps perdu comme une orange avant d'en faire une chapellerie où l'on pût venir se reposer dans la contemplation du soleil.

## TITRE

*À Philippe Soupault.*

Le ballon bleu de la pendule  
Et les petits nids des manchons  
C'est là-dessus que nous couchons  
Notre matin est incrédule

À l'écureuil fou qui recule  
La hampe offre ses cabochons  
De faux rubis et nous trichons  
Pour passer l'eau quand elle ondule

Les comédiens du bosquet  
Sautent le puits où l'on vaquait  
À ses conquêtes en musique

Un évêque éteint nommé Jean  
Ramène sa chape de brique  
Sur le grand espace changeant.

## **L'AFFAIRE BARRÈS (Petite chanson DADA)**

... Je finis par une petite chanson dada.

*La chanson d'un ascenseur  
Qui avait dada au cœur  
Fatiguait trop son moteur  
Qui avait dada au cœur*

*L'ascenseur portait un roi  
Lourd fragile autonome*

*Il coupa son grand bras droit  
L'envoya au pape à Rome*

*C'est pourquoi  
L'ascenseur  
N'avait plus dada au cœur*

*Mangez du chocolat*

*Lavez votre cerveau*

*Dada*

*Dada*

*Buvez de l'eau*

*La chanson d'un dadaïste*

*Qui n'était ni gai ni triste*

*Et aimait une bicycliste*

*Qui n'était ni gaie ni triste*

*Mais l'époux le jour de l'an*

*Savait tout et dans une crise*

*Envoya au Vatican*

*Leurs deux corps en trois valises*

*Ni amant*

*Ni cycliste*

*N'étaient plus ni gais ni tristes*

*Mangez de bons cerveaux*

*Lavez votre soldat*

*Dada*

*Dada*

*Buvez de l'eau*

*La chanson d'un bicycliste*

*Qui était dada de cœur*

*Qui était donc dadaïste*

*Comme tous les dadas de cœur*

*Un serpent portait des gants  
Il ferma vite la soupape  
Mit des gants en peau d'serpent  
Et vint embrasser le pape*

*C'est touchant  
Ventre en fleur  
N'avait plus dada au cœur  
Buvez du lait d'oiseaux  
Lavez vos chocolats  
Dada  
Dada  
Mangez du veau*

## **POUR DENISE**

### **I**

La parure des voix silencieuses dort  
À l'angle du lit triste où l'araignée en flamme  
Qui fuit le mur éteint délivre l'oriflamme  
Éblouissant du jeu des couvertures d'or.

Par la fenêtre ouverte un cavalier mort  
S'espace. Le jardin qui découvre la femme  
Danse aux rayons du sel amer qui les affame  
Et le même frisson qui cambre l'eau les mord.

Mais sous la poussière individuelle l'art  
Semble un détour qu'aurait désiré l'assassine  
Ou le premier vautour appuyé sur Rosine.

Vas-tu soumettre un blanc à ces lois de couleur ?  
Les cavales sont près de fendre le foulard.  
Milieu du vent calme, étoile de malheur.

## II

Parce que le bougeoir pâlit dans le grenier  
Parce que le bonheur est venu le dernier

Si la conjugaison du verbe d'épouvante  
Suppose après Je meurs l'impersonnel Il vente

Lorsque le naturel épouse le précieux  
Qui donc attire l'astre en les filets des cieux

Dans la perle qui use les charpentes  
C'est toi qui fais l'amour et les algues charmantes

Le chagrin venimeux quitte l'ongle des doigts  
Sans prendre de couleur et délaye les toits

Les toits de ma raison qui se passent de tuiles  
De vers luisants d'accords et des orbes des huiles

## III

Mieux vaut recommencer toujours. La cavalcade  
Passe et le beau désert inquiétant, décade  
Par décade, s'enchanté aux lèvres des mourants.  
Nous avons traversé les mondes différents  
De nous, nous souriions, bercés par l'aveuglette.  
C'était de part et d'autre affaire d'amulette.

Plus tard l'onglée d'amour jeta ses serpentins  
Sur le manège bleu de nos fleuves lointains.  
Passez, colliers, semblants, visages préférables :  
Je viens de m'interrompre et j'arrive des fables.  
Le calmant est l'avidité et l'usage se perd  
De l'instrument à voile et du sommeil expert.

#### IV

Sur le tranchant éveil bel oiseau de malice  
Un rideau soulevé qui fait que l'amour glisse

Va, crève l'adorable, oiseau qui revenais  
Du pâle instinct et qui sonnais dans les genêts.

Je suis contre le ciel pour la raison démente  
Que mes os sont à jour et qu'en l'ombre s'aimante

Le corail aux tronçons blancs et roses, pareil  
À mon amie en train de sourire au soleil,

Diamant trismégiste à l'arête violente  
Qui partage son corps en eau froide et brûlante

*12 juillet 1923.*



# TEXTES AUTOMATIQUES

## LE PAGURE DIT : [II]

### PAR AVANCE

*j'incorpore aux céramiques de petits grains que  
viennent becqueter les oiseaux, les ciseaux  
certainement cela finira par une palme  
auréole des quilles  
plat tranches de citron nid du mulet  
tressaillement opératoire du bateau-mouche  
arrivée de souverains dans les temps reculés  
à toi veux-tu me donner la réplique  
familiale de ces écarts  
bonneterie argentifère où j'achète une casquette à*

### SUPRATERRESTRES

*Supériorité des architectures de castors  
république modèle où les édifices sont troués  
barre chauffée au rouge patience  
d'où s'envolent les notes périlleuses  
encadrement des demeures lacustres  
sonnette brillante qui se décompose en papillons noirâtres  
centre des noyaux amers et empoisonnés  
souvenir-réclame  
indiscipline des projets enchantés  
j'accorde une grâce étoilée de nacre au marchand de vin*

## RIDEAUX I

*Danse à l'intérieur de ton corps et fleur de soufre  
arrive bientôt  
tempête oblige les dames déshabillées  
serrement de mains sur le pont  
traversée de l'infini à la nage  
on creuse assez profondément pour trouver de l'eau  
Bourse à deux heures de l'après-midi on se fraye  
un passage à coups de nombres  
Soleil toi seule étamine*

## PERCHES

*Saint de la mare oui je le ferai  
Rassemblement des chefs de troupes  
Certitudes sereines soleil de minuit  
j'embouche une petite trompe écarlate et on me  
donne la permission d'éclater  
Il y a des bouteilles d'une contenance notable et  
des chats  
sans compter le grand désert du vide-poche  
le porte-bouquet*

## LA CHARITÉ, S'IL VOUS PLAÎT

*Je ne suis pas souvent à mon poste sur les décombres  
une dame devant l'alphabet morse  
martyre indispensable du marchand de quatre-saisons  
série de guet-apens sous des lueurs opaques  
timbre d'anges et voiture découverte  
impossibilité de mourir en regardant un poussin*

## CINQ

*Ardeur retouchée au pinceau « Failuir »  
rideau des chevelures Saint Graal  
forme rayonnante aviron Nord  
barrière énigmatique de la cinquième page  
Ulysse entre dans la pâtisserie*

## FORÊT VIERGE

*Inoubliable atteinte des passions quel âge avez-vous donc  
il y a des éloges si funèbres  
qu'on monte en ballon  
les frémissements se donnent la peine de venir  
Le respect des autres est une petite maladie de peau  
n'appuyez pas si vous voulez naître  
facilité de paiement*

## COSTUME-TAILLEUR

*Retour en arrière excessif et frisure des plantes grimpantes  
sans cesse renaissant du baromètre mal disposé  
formule délicate de nos rêves  
il y a de si beaux patrons  
suite de jours sans espoirs malgré ces adorables petits carreaux  
vertu de la plus jeune de la maudite  
je me trouble en pensant aux prisonniers sans vergogne  
martyrs de la plus éblouissante roue du paon  
avec des monticules s'offrant au vent dans les cheveux  
La plupart trouvent le jeu dangereux et s'exposent à des  
intimités de surface malheur  
la femme de chambre la femme du monde se consolent  
tout en prenant le frais sur une terrasse  
à l'intérieur du ciel*

## APRÈS LE BAL

*Étang tapissé d'automne  
un permis de pêche donne droit  
toute la société sur le tamis  
le voyage dure longtemps  
pareil à la toilette d'une ville  
La bouche de chaleur et le plafond vitré quel visage  
les domestiques sont des brosses à dents  
on confie la fabrication de ces objets aux aveugles  
il va faire noir*

## CONCOURS

**SUITE DE NOMS DE NOMBRES RÉCRÉATIFS ET  
DIVINATOIRES DANS LA BONNE ODEUR DE FUMÉE  
CONVAINCUE D'IMPOSTURE**

*De qui est le morceau suivant  
« Tracé du jour ô fleuve  
approbation du mètre  
Le soleil père noble  
étend l'herbe partout  
Trêve de compliments  
pour la rentrée en scène  
en robe de limon  
la Seine s'aguerrit etc. »*

## DE FIL EN AIGUILLE

*Espace incendié par l'amour  
on a peine à s'y reconnaître  
boulevards saignants plaques tournantes dans les gares  
cela donne une telle confiance en soi  
les bulles des trains dans le soleil avant qu'elles crèvent*

*tapissier des arrière-boutiques ombre que je déteste  
À commencer par les métiers sereins  
j'ai tout fait pour vivre dans un cadran  
les bateaux ne fument que le Nil  
après-midi dans les glaces du château de Versailles  
sort troué de bleus précipices  
les bornes kilométriques se sauvent*

## **HALTÈRES**

*la condition nécessaire et suffisante  
humble mortel à genoux sur une surface  
galeuse  
héritage maritime une devineresse à  
trois pointes c'est une perforuse  
instant l'instant d'après  
suffisamment au courant  
traditionnelle odeur qu'on appelle pressentiment  
tu vois à travers une combinaison de  
lignes sans grand écart  
double génuflexion de midi  
il y a des animaux surpris qui s'approchent  
et demandent à boire  
toute la prairie se rend  
le bonheur fait dix sous  
ses tours sont infiniment variés pour  
si peu  
il se recommande des héros balzaciens  
suivant une comparaison hardie  
on l'a confondu longtemps avec la  
canne à pêche  
la jeune fille donne toute satisfaction  
à celui qui l'emploie*

*elle frappe dans ses mains pour se  
sauver chercher une raison aux blessures  
on l'aime amour propre  
écrit sur du sable blanchi auparavant  
tout en reliant sur ses gardes  
on s'étourdit tous les dimanches  
manchon de castor régularité pendulaire  
et bon plaisir on en redemande  
l'enfant qui gardait le silence trouve le  
temps long*

## **RECTIFICATIONS**

*Couronnes des plantes sérieuses et qui  
gouvernent seules  
beau lézard verni qui embrasse le  
brochet  
toute la pâleur des magasins réunis  
sens du trouble aigu comme un hanneton  
je me fais un plaisir de vous être agréable  
mon zèle j'ai faim des  
jolis mots écartés  
sous prétexte qu'il va pleuvoir  
Rotondité des cours suivies de vols  
à l'américaine  
le chef de la bande de l'arc-en-ciel  
lance un coup de sifflet  
trous du mirliton nacrés veilleuses  
vous encourez une peine disciplinaire  
Il faut avoir du cœur  
une poupée incendiaire  
on n'a que le temps d'épouser la  
jolie femme à la mode*

*on se perd en conjectures sur la place  
de l'Opéra béryl ailé sort du pain de  
Savoie et voyage  
l'illusion y est cela suffit*

## POÈMES DIVERS III

### [À TEMPS NOUVEAUX...]

À temps nouveaux nouvelles méthodes. Armez-vous contre la concurrence, détruisez vos installations et votre matériel, obtenez le rendement minimum tout en augmentant vos frais généraux, démontez vos machines et roulez vos usines sur les fameux espaliers et éboulements à rotule Dada.

le blanc indifférence  
n'a pas été créé par  
*Dada*  
pour des prunes

Qu'est-ce que Dada ?  
DADA  
c'est la plante de l'art  
qui a monté

## CHANSONS INTERNATIONALES

Les œillets de cuir fauve des éléphants  
Qui suivent la piste en neige éternelle,  
Marée de mi-septembre, on rapporte des oursins  
égarés : la récompense est en bas



**Le spectacle des ricins qui se fanent en blanc et noir  
Comme les alliances humaines  
Et les départs de trains omnibus  
Sur le marche-pied il y a tous les rois  
du monde  
Le roi des idées  
Le roi des échecs  
Le roi des splendeurs solaires  
Trois jeunes déménageurs**

## **MAIRIE AMÉRICAINE**

**Pour la répartition des spécimens gratuits  
Le Bec Bunsen  
Endimanché descend des Capétiens  
L'attaque à main armée des vinaigres où la jeune fille  
toujours la même se soigne et se parfume  
Par la grâce de Dieu  
Le grand amour occidental aux biens des communautés  
Ce verger de poiriers noirs  
Mars, 22 mars  
Coqs en pâte des villes de bois  
Sur les signaux maritimes rouges et creux  
le sel sonne dans les timbres**

## [AH FINI DE COURIR...]

Ah fini de courir et des chiens hors d'haleine  
Ayant défait le nœud de la laisse *exister*,  
Par-delà les signaux grinçants de la clarté,  
Au premier edelweis apparu dans la plaine,

Des chiens qu'on siffle sur des pattes d'araignée  
Près des étangs parmi des cerfs toujours sans pleurs,  
À l'heure où les bijoux dans la main des voleurs  
Saignent, où le bras nu prend l'astre pour cognée,

À la lune, à la grande ourse de l'Uniforme,  
Aux dauphins soulevant pour un soir les ruisseaux,  
Au feu qui gronde seul à travers les cerceaux,  
À l'amour, à l'attente éternelle sous l'orme,

Hurleront de plaisir en renversant la tête,  
Déchireront le jour aux adieux de mouchoir.  
La prière de vivre et l'ordre de déchoir  
Ne seront plus qu'une heure encore de la fête.

Aussi bien, par-delà les cages que l'air bleute,  
Se poursuivent, semant des fleurs sur des glaçons,  
Les guenilleux vendeurs du journal *Nous passons*  
Brillant comme l'éclair fait des dents de la meute.

# [L'EMBARQUEMENT...]

## I

L'embarquement mais pour moins que les îles  
Les prairies détruites par la lutte de deux poissons  
Dont succombe éternellement le plus clair  
Tu verras c'est le jour de ma naissance  
Les barreaux des cages sont blancs et le froid paradis nous  
accueille  
La patience étend du linge et du linge au soleil  
Toujours ces flots de paille par-dessus les voitures  
Et les chevaux qui ont peur  
Comme des plantes grimpantes à cause de la descente  
Vers le moulin d'où s'écoulent en silence les pièces d'argent  
Le massif se détache de la brume  
Et dans ce massif plus profond il y a des cœurs qui se posent  
comme des abeilles  
Alors c'est l'heure  
L'heure de revenir parmi les lianes étonnamment brisées  
Parmi les cloches d'eau qui tintent les étoiles  
Qui éclosent trop vite aux yeux des serpents  
L'action se défait de mille couronnes de mille berceaux  
Et repart plus loin que d'où elle est venue  
Avec les médailles de la folie  
Les trop beaux ornements des cases où l'on s'aime  
Pendant que le verre tremble aux fenêtres les mieux  
éclairées  
Le verre aux lueurs d'arbre sans écureuil  
Dans la paresse des airs

## II

Les criminels célèbres suivaient une piste où leurs pas  
étaient remplacés par des comètes  
Dont les cheveux défaits incendiaient les forêts  
Au passage des trains  
Un peu avant la station comme toujours  
Toujours est un peu avant la station  
Qu'on appelle en langage  
Mais la vie douce comme un pas de vis  
Aux serruriers  
Enfin la pince dont le nom est plus seigneurial que celui  
d'aucune rose  
Chante elle aussi sur le pas d'une porte  
Et le maritime c'est l'air ou l'eau  
C'est le solitaire plutôt  
Ma blquette comme la chanson vous savez  
Ma blquette aura les mains bleues  
Ma blquette aura les mains nettes  
La terre de feu jaunissait  
La Terre de Feu était une sorte de main  
Regarde ta main à travers la lampe  
Tu es seul avec les grands criminels  
Pas tout seul

## III

Les valeurs qui se cotent en Bourse  
Ne font pas plus le moine que l'habit  
Mais lorsqu'on a derrière soi une pancarte vieille de mille  
ans  
Comme moi  
On n'a plus qu'à se laisser couler sur les tableaux noirs  
Voici qu'on inscrit les nombres infinitésimaux

Qu'on entrelace des lettres que je connais trop bien à des caractères différents  
Il y a bien un homme qui s'est jeté hier en parachute du pont des Buttes-Chaumont  
Faut-il vous éclairer davantage  
Voici la rue Vivienne  
Voici la rue Mortienne  
Je suis le frac et le lys qui s'éteint à la boutonnière de ce frac  
Un ver luisant n'a pas d'existence  
Sans quoi il ne serait pas luisant  
Mais le matin tous les vers luisent  
Même les vérités  
Ô Paris les sous tombent comme dans une cour  
Quand le soleil chante  
Et que l'appui des fenêtres se couvre de bas de soie  
Pour qu'il pleuve  
J'ai passé des nuits aux Tuileries  
Bien après les royautés  
Les phares tournaient du haut en bas de la mer  
Les sœurs de charité étaient les moins vêtues  
Et la rumeur effrayante des papillons ceignait d'une écorce plus claire les réverbères  
Souvent par la poussière  
Une racine plaintive glissait devant moi  
L'heure avait sonné les portes étaient closes  
Et les grilles faites de grands chiens  
Livraient passage à de folles guirlandes  
Les fuseaux gelés c'étaient encore des nombres  
Mais jamais le satin des miens  
Qui ne sont inscrits nulle part  
Qui sèchent sur les buvards et dont on n'acquiert que par transparence la preuve qu'ils étaient frauduleux

## IV

Le moins qu'on puisse dire de moi-même  
Est que je ressemblais à une poignée de mains  
Au-dessus d'un grand feu  
L'une des mains était prise dans un gantelet couleur de nuit  
Et l'autre avait ses bagues brisées  
À la lueur de l'iris détestable qui s'approchait d'elles  
Ces mains se serraient toujours  
Toujours plus fort  
J'étais aussi caché dans le sachet d'une étoffe du treizième  
siècle  
Au-dessous de la couronne royale  
Bien caché  
Les bêtes sous-marines montraient patte blanche à la porte  
du palais  
Les longues rosaces protégeaient au centre une scène  
redoutée  
Les pages tournaient dans un livre toujours plus petites  
toujours plus grandes  
À l'approche des mains qui s'étaient desserrées  
Beaucoup plus tard quand il n'y avait plus risque de surprise  
Et que des cavaliers désarçonnés passaient sous la fenêtre  
Les arçons étaient bleus la terre était maudite  
Un mouchoir agité de proche en proche sur la route  
Ne détournait plus personne  
J'étais à certaines heures ce mouchoir  
Et je montais à hauteur d'une main invisible l'escalier d'une  
tour  
Jusque là où vous n'étiez pas  
J'étais les vraies couleurs du jour quand il lui plaît de finir  
Ou bien les fausses douleurs du jour quand il lui plaît de  
nous commander

Mais je n'étais jamais tout à fait l'intérieur du regard que je  
jetais autour de moi  
Je n'étais jamais l'œil en forme de faucille  
Jamais l'éveil en larmes jamais le paon des forêts de la nuit

## V

Un oiseau celui qui tourne dans les grains de café  
Une plante celle qui se brise à la lumière des vœux  
Une pierre celle qu'on jette dans la direction de ce qu'on a  
perdu  
Ô règnes et vous interrègnes  
Durant lesquels j'aurai été celui que les moteurs condamnent  
Un accident n'est pas si vite arrivé  
Les usines lancent un appel grisant sous le ciel mort  
Les marches au haut desquelles il y a une statue  
La statue est dans la maison  
La maison est dans la rue  
Et la rue est dans la saison  
La saison est dans la raison  
Et dans la raison au parfum d'amandes amères  
Il y a bien des hommes et des femmes  
Des femmes qui couchent sous les ponts  
Ma foi quand la distance est trop grande  
Si l'on frappait les pavés ils se casseraient comme des œufs  
Sous les pavés il y a des flèches empoisonnées  
Qui se dirigent  
Il y a des nappes d'or et des draps si fins  
Que les cygnes en meurent de honte  
L'arrêt des horloges est un phénomène notable  
Chaque fois qu'un loup marche sur la neige  
Et là où il y a des loups  
Il y a des cuirasses de plumage

## VI

Aux flots des rayonnantes mers si bien dénommées  
Par des bouches longues comme les rosiers des mers  
Aux écoles dont les fenêtres sont obscurcies par les tourterelles  
Et au volant des robes des favorites  
Aux falots mal abrités des chercheurs d'or  
À la rafale  
À l'exil de ceux qui ont trahi et non à l'oubli de ce qu'ils  
n'ont pas voulu trahir  
Aux perles aux chansons  
À l'arrière des navires qui sombrent  
À l'idée hautement exprimée qu'il faut et qu'il ne faut pas  
À l'ombre dans laquelle couvent les sectes  
À la pente herbue des montagnes que détermine le lit du  
chamois  
Aux épines de l'air  
Et dans les mornes champs où se poursuit la débâcle des  
grands chats sauvages et de mille animaux  
Partout où le pli n'est pas donné par le voleur dans sa fuite  
Par l'étranger dans son indécision  
Par le prêtre dans son diocèse  
Par la vierge dans son désespoir  
Là là tu es ô grand mur fait de tous les nuages  
Tu penches dans l'effroi de tes incompréhensibles lézardes  
Et comme une glaneuse qui voit à terre un épi trop lourd  
pour ses mains transparentes  
Le ciel ne nous soulève pas nous tenons à lui par un fil  
Et ce fil s'enroule autour de nous quand nous croyons veiller  
Veiller veiller à quoi  
Veiller à ne veiller jamais



## [TU ES GRAVE...]

Tu es grave dans la grâce absolue d'être plus légère  
Que ma tempête  
Où les arbres sont peints dans mes yeux  
Des arbres plus grands que les bouquets de violettes  
Et où s'appuie le temps d'un éclair la vie de tous les hommes  
Toi ce n'est pas la clairière où tout se pense si bien  
Que tu veux dire à mi-voix levant la main au-dessous bien  
au-dessous du serment  
Mais les mousses encerclant les doux miroirs de l'eau  
Quand es-tu déchirée à travers eux  
Comme les étoiles  
Un bras se creuse dans le sable là où fut peut-être l'éternité  
L'éternité se lance à la poursuite de mon amour  
Elle va l'arrêter au bord de l'abîme  
Mais non les pluies toutes les pluies me séparent de toi  
Je vais ramasser le gant  
Le gant que me jette le ciel et m'enfermer à tout jamais  
Dans la prison de mes lèvres prison du soleil  
prison de la calme étreinte des habitants de  
ce pays anormal qui finit par exister  
Va mon étrangère ma perte de paradis  
Si tu es la couleur définitive que je donne à mes jours  
Tout ce qui restera sur le tableau noir  
Jamais tu n'apprendras ce qu'il en est  
De la beauté que les larmes maintiennent pareilles à des  
faisceaux de jeunes herbes coupantes  
Et le barrage de minuit romances êtes-vous de ce monde  
M'empêchera de conduire mon ombre par la main

## [LA PORTE DE LA MAISON DE LISE...]

La porte de la maison de Lise  
Est défendue par un oiseau de mer  
Qu'il faut poignarder en plein vol  
Il s'agit aussi de briser entre sept vases de vermeil  
Celui qui contient un peu de cendre  
Et n'est jamais le même  
Alors d'une procession toute blanche  
S'abat un capuchon découvrant une chevelure qui est la  
sienne  
Et dont je ne sais rien  
Sinon qu'elle est traversée d'une ligne bleue  
Au-dessus de laquelle je ne vois plus  
Cette ligne fait la lumière et l'ombre  
comme de très bonne heure à Grasse  
un rang de cueilleuses dans les champs de jasmin  
Les astres font le tour de la tête de Lise  
Avec la lenteur des panthères qu'elle aime  
Et qui l'aiment et qui font si belle la robe du ciel  
Comment mais comment croire au retour des lueurs  
Qui caractérisent la cinquième saison  
Celle qui arrive tous les cent ans  
Les pommes d'or luisent sur les arbres noirs  
Du jardin mais elle fait semblant de ne pas les voir  
Pour éviter qu'on lui demande pardon de sa tristesse  
Qui est un éventail invisible ou tout au moins follement  
transparent  
Lise la neige tombe sur votre miroir  
Lise habillée de cristaux de neige  
De neige comme votre nom fermé sur des étamines de sang

\*

Lise les poèmes se font et se défont comme des passes  
Mystérieuses devant vos yeux mais ce ne sont jamais  
    que les mains de celui qui veut vous  
    endormir ou vous éveiller qui rêvent  
La baraque foraine où se combinent les jeux si peu  
    variés et pourtant innombrables  
De l'amour et de la mort  
N'a jamais été si pauvre d'accessoires  
On essaie bien encore un peu de vous éblouir  
    au moyen de cette pièce d'artifice  
    qu'on appelle je crois soleil  
Mais l'illusion est insuffisante et vous qui ne cherchez que  
    l'illusion  
L'illusion d'un mal inguérissable dans les contrées de  
    l'absence  
Derrière les manèges de fleurs géantes  
    là où l'avenir se trompe de zone  
Et maintient debout sur son cheval emballé  
Une femme qui n'est plus Lise et qui lui ressemble  
    étrangement  
Les aventuriers du val qui la regardent passer  
    ne peuvent supporter l'éclat de ses yeux trop ouverts  
On raconte qu'au temps de sa vie un seul battement de  
    ses cils entraînait ce déplacement brusque et  
    oblique des insectes noirs dont les longues pattes  
    se détendent à la surface des ruisseaux  
Moi qui entends cela du fond de mon tombeau  
Je me garde d'y contredire  
Et mon cœur à travers quoi son cœur a passé  
Ou passera qu'elle le veuille ou non

répond encore très loin dans les heures impossibles  
De cet écho qui n'existe que dans les grottes  
Les soirs d'arc-en-ciel  
Mais les nuits je jure que les nuits sont de trop  
Nuits où se font et se défont les poèmes  
Nuits où il peut lui paraître trop doux  
de lâcher la proie pour l'ombre  
Nuits que je serre secrètement sur mon  
cœur avec l'image des arbres creux  
où se repaît l'adorable cruauté  
Nuits merveilleuses des pierres qu'on ne soulève pas et de  
Lise  
Nuit des nuits que j'appelle sans Lise

## **[C'EST TOI CE N'EST PAS NOUS...]**

C'est toi ce n'est pas nous c'est le feu qui ne craint pas le  
vent  
Celui qui court plus vite que le vent dans les campagnes  
Une jeune fille secoue en dormant ses cheveux noirs  
Et nous regarde passer  
Et te regarde passer c'est toi ce n'est pas nous  
Le génie des puits incline sur ton passage son magique  
cerceau bleu  
Ce n'est plus toi est-ce toi ce n'est pas nous  
Il y a des portes à tous les précipices  
Même à ceux dans lesquels on tombe et il y a aussi des  
oiseaux tout le long de la chute  
Des oiseaux qui ne vivent que là  
Et dont les ailes forment un X autrement brillant que tous les  
autres

Où vas-tu c'est l'adresse qui te guide je vois ses jambes nues  
et fines

Il n'y a pas de précipices pour toi

Pas de serments éphémères qui glissent sur l'eau  
resplendissante

C'est toi cette lumière tournante au cou des arbres

Cette lumière qui n'échappe à personne et qui fait le tour de  
la meule qu'on ne voit pas

Voici la mer voici les races et les rosaces que tu aimes

Les cuirasses éternelles des neiges de la mer

Les coupés mouillés fouettés par les algues rouges des  
longues avenues

Voici les uniformes aux belles aiguillettes

Est-ce là veux-tu voir la croix qui ne se lève pas sur la mer

Veux-tu des bois de glaces sillonnés d'éclairs noirs

Qui se cachent derrière les aurores du nord

Te rends-tu au sacre intime des reines sans sujets

Ou bien procèdes-tu de la sereine pâleur des choses  
mortelles

Comme moi qui t'interroge et qui cherche tes bras comme la  
flamme à travers la grille

Quelle grille celle du temps

Quel temps celui des larmes

Où sont les formes des feuillages des voiles des immenses  
papillons dont tremble le vent

Où va le feu qui ne craint pas le vent

## **[LUMIÈRE AI-JE DIT...]**

Lumière ai-je dit vrai l'ombre est trop vraisemblable

Elle a même n'est-ce pas les yeux bleus

Et les chemins tous mènent à la Rome *ancienne*  
Les paroles s'en vont aussi quand je reste ai-je dit vrai  
À ma place il y a des hommes qui vont à la chasse  
Et qui regardent derrière eux comme si les oiseaux qu'ils ont  
déjà tués les attendaient  
La mousse qui roule comme elle est jalouse de la poussière  
des pierres  
Il paraît que les enfants croient naître des miroirs  
Et que c'est plus tard seulement qu'ils ont l'illusion contraire  
Il n'y a pas d'image dans la glace ni ailleurs  
Il n'y a que des *longueurs* selon le vocabulaire hippique  
C'est pourquoi les obstacles sont parfois mortels  
Mais que dire du cavalier qui mettrait cent ans à sortir du  
nombre  
Là où le pied de son cheval a passé l'ombre de ce pied fait  
que l'herbe repousse  
Comme si cette ombre seule était vraie  
Mais le sourire n'a pas de patrie

## [JE NE SAIS PAS MAIS JE SAIS...]

Je ne sais pas mais je SAIS  
Voilà ma saison qui anticipe sur l'automne dans les pays où  
il ne fait jamais nuit  
Où les jours ne diminuent pas de la respiration d'un oiseau  
qui vole  
S'il vole c'est que je SAIS  
Je sais qu'il ne se posera jamais  
L'hirondelle a la forme de mes mains  
C'est pourquoi elle rase le sol quand il va pleuvoir  
Mais il fait beau si beau que ce n'est plus ici ni ailleurs

C'est plus tard dans une clairière  
Dans une clairière tout au fond d'une mine  
Où plonge un ascenseur empli de pierres  
Qui sait  
Chute du ballon  
Savoir est très court et ceci de par tous les alphabets du  
monde  
On dit savoir comme on dit Je t'aime  
Mais les lèvres n'ont pas toujours pour elles le rayon de  
soleil qui fait que dans certains pays il ne fait jamais nuit  
Les lèvres ne sont pas toujours ces échelles de soie  
Les lèvres ne s'entrouvrent pas toujours sur ce qu'on SAIT  
Quand on croit à la divination à son long cortège d'astres et  
de corolles  
Corolles ai-je prononcé le mot Corolles  
Corolles je SAIS Dans cette corolle il y a un haut-le-corps.

## **[MES PAS DANS LES TIENS...]**

Mes pas dans les tiens l'ombre dans les feuilles  
Une pensée au creux du chemin  
Mes doigts sur la clé la rivière pâle  
Et tout ce qui rappelle le temps  
Ah l'aiguille du chemin de fer sous l'averse  
Pendant que le faon rit dans la clairière  
Un jour d'été si long qu'il fait tout le tour  
Je te vois dans l'ombre mes pas dans les tiens  
Tu es folle et presque aussi belle que l'approche de la vie

\*

Parle-moi de cette reine c'était si tremblant  
Que l'horloge paraissait mouillée  
Les balbutiements des herbes tout près de l'eau  
C'était sa couronne et tu descendais de voiture  
Près du palais qui ressemblait à des agrès pour Madame des  
Ricochets

\*

L'aigle a pris deux moutons dans ses serres  
Le mouton noir ferme les yeux  
Pauvre gouffre il y a une étoile qui s'accroche à son reflet  
Et l'aigle laisse tomber les boîtes qui contenaient les bagues  
Les anneaux sonnent les pierres saignent  
Et dans le glacier violet se confondent les lacs pleins  
d'ombre  
Au bas de la cataracte le Riesling jongle avec son poignard  
On vient dans l'auberge ce n'est pas trop tôt  
L'agonie est portée dans un carrosse à quatre cheminées  
Combien de temps verrons-nous le passé

\*

Va je te rejoins  
Va dans les bois  
Rentre dans l'eau  
Couche-toi dans les iris du mur nu qui n'a pas de plumes



## **[DU TEMPS QUE LES CHOSES PARLAIENT...]**

Du temps que les choses parlaient  
Chose Oui je suis là  
Moins qu'être chose après nous paille os métal en fusion  
Osier  
D'où êtes-vous venue disait au commencement de l'ombrelle  
La bague qui ne devait jamais être ronde  
Et la bague à son tour interrogée  
L'apparence fuyait toujours  
Tout ce qui s'attendait à prendre le dessus  
Le dessus sur la pierre comme fait la mousse noire  
Quand le soir succède au matin des paupières fermées  
Et que les lanternes poissonneuses poussent devant elles les  
bancs de jardin orangés et branlants  
Il y avait des châteaux d'eau aux fenêtres de feu  
Et à ces fenêtres des filets s'envolaient pour capter les  
oiseaux de l'air de la terre  
Et la vivacité éternelle montait sur les trapèzes polis  
Des cirques neigeux comme des conques ruisselantes de  
notes  
Qu'une oreille abritée du vent n'entendra pas  
Le verre dormait encore comme un peu de sable plaqué  
contre un mur  
Avec finesse  
Et le tremblement des feuilles n'avait encore gagné aucune  
cage prête à s'emplir de ces rumeurs disciplinaires et  
vagues que l'on compare à des glissements d'alouettes  
sur des cerceaux enfilés les uns dans les autres en  
spirale  
Le mica l'amiante le gypse plantaient dans le sable leurs  
petits drapeaux sanglants

Et les masques éternels modelés dans le marbre aux veines  
éclatantes  
Défilaient comme sur une ligne de frondaison passe l'armée  
en déroute des peuples dont les noms seront à peine  
retenus  
La chaise curule lente comme un corbillard de perles  
Les boucliers d'azur les étoiles de givre  
Toute la patience des inventeurs courbés sur leurs appareils  
hors d'usage  
Toute l'ambition des prophètes avec leurs chapeaux en  
éteignoirs  
Toute la nostalgie des conquérants qui montent vers le soleil  
comme une vrille d'or  
Nuançaient la durée aux copeaux de cuivre électriques et  
chargés

## [FAIS QUE LE JOUR...]

Fais que le jour n'entre pas encore  
Qui est là ?  
Avec ses cages pleines de roues rouges  
Qu'il finisse de poser dehors ses aigrettes  
Une rosace d'herbe de la couleur du ciel sur lequel tu  
marches  
Entre les pavés  
Je vois des roulettes silencieuses pareilles à un accordéon  
sur une table  
Je vois les fleurs d'eau rangées suivant leur espèce le long  
d'une berge que tu suis  
Je vois la nuit comme font les oiseaux aux grands yeux  
carrés

Qui ont avec les lucioles des rapports de miroirs  
La nuit ne frappe pas à la porte de verre elle passe son temps  
dans l'armoire  
Parmi le linge bleu et vert elle chante elle fait des zigzags  
dans la maison  
Au nom de la forêt et de la mer  
Laquelle est la plus sombre laquelle oses-tu le plus souvent  
nommer  
De tes lèvres qui me font voir la forêt et la mer  
L'une dans l'autre quand le vent disperse les grands papiers  
écrits  
Et que l'herbe monte dans les lampes qui baissent  
On a jeté depuis peu dans la campagne de grandes  
constructions en fer  
Qui sont belles et hautes et pareilles à mon amour  
Des armures qui ne conviennent qu'à l'amour et à l'air  
On n'en connaît pas toujours l'utilité  
Les génies qui veillent sur tes mains pour qu'elles ne  
s'allument pas sans cesse  
Je vois dans le rayon d'un phare des navires blancs qui sont  
les uns sur les autres en détresse  
Les génies qui veillent sur tes mains sur tes yeux pour qu'ils  
soient de la nature des soies qui tournent  
Dans les moulins d'oiseaux  
Et aussi des gracieux quadrilatères de quartz sous la pioche  
usée des hommes battus par les sentiments  
Font le tour du monde pendant que tu dors  
En croyant que le temps part comme une flèche  
Au devant au devant de tout ce qui t'est compté  
De merveilleux dans l'apparence comme le gyroscope au  
bord d'un verre  
Ou encore comme l'écran blanc dont la patience est faite de  
tant de hâte, de désir, de drames et de poursuites

Alors que tu es caressée de la palme de larmes  
Et du loisir éternel qui fait la joie  
Presque aussi malheureuse qu'heureuse  
Comme ces papillons qui ressemblent trop à des feuilles des  
soldats qui courent sur des glaciers  
Je vois des portraits immenses  
À cause d'une tresse de cheveux dix fois trop longue  
Je vois la glace se rompre sous les soldats  
Tout est silencieux comme au plus beau temps de l'arche  
L'imagination est un parterre de lances brisées  
Dans l'imagination je ne découvre que la grâce du cœur  
Je vois dans leur bure immémoriale les Templiers  
Ils sont épars et loin dans mon rêve  
Ce que j'adore ce que rien ne saurait me faire brûler  
Suzanne toi la forme même du feu

# LE REVOLVER À CHEVEUX BLANCS (1932)

(poésies)<sup>2</sup>

*À Paul Éluard.*

## POSES FATALES

Le monde qui écrit 365 en caractères arabes a appris à le multiplier par un nombre de deux chiffres

Les petites filles s'habillent traîtreusement aux lucarnes mais plus d'une disparaîtra au coin d'un bois dans sa robe écossaise : *c'est bien ainsi.*

Entre les multiples splendeurs de la colère, je regarde une porte claquer comme le corset d'une fleur ou la gomme des écoliers.



---

<sup>2</sup> Non publiés dans le Mont de piété, et Clair de terre. (ELG.)

**L'OPÉRATEUR, POUR PHOTOGRAPHER CERTAINES PLANTES, EST OBLIGÉ DE TENIR UN ÉVENTAIL ET DOIT FAIRE SEMBLANT DE DANSER.**

Va-t-on retrouver l'usage des larmes, des plus petites jumelles de théâtre ?



C'est à mourir de rire quand la jeunesse reproche à la jeunesse une faute commise ou non.

J'ai sur le bras, du côté interne, une marque sinistre, un M bleu qui me menace.

Tout remonte à la plus haute antiquité : les graffitti qui enchantent les petits garçons ne sont jamais que des cœurs et des triangles entourés de feu.

Rien ne laisse à désirer dans cette crèche blanchie à la chaux où se promène l'hermine des sacres les plus lointains de commun accord avec la loutre au mimosa, la gentille épouse du soin maternel.

**CONFORT MODERNE**

# **La vie pratique Des Esquimaux**

**Réfléchissez**

**VOTRE  
SALLE A MANGER  
INFERNALE**

**MAIS CALME  
COUI ! COUI!...**

**ronge**

**Votre bien-être**

**TOUS CES VÉHICULES DIFFÉRENTS**

**Pour quel usage**

***de carreaux cassés***

remplacent  
**LE TRAIN  
FANTOME**

DES VALEURS  
du monde entier

On ne connaît pas  
**Le transparent**

Tir aux Pigeons

**L'envers  
pitoyable**

Du danger

*Les inquiétudes*  
**Du côté de  
Toujours**

Apparence?... Réalité?...



**C'est en même temps  
L'étonnante  
VIE**

Fleurs et sourires...

JEN'AI JAMAIS

**gagné**

**LA MORT ROSE**

Les pieuvres ailées guideront une dernière fois la barque  
dont les voiles sont faites de ce seul jour heure par heure  
C'est la veillée unique après quoi tu sentiras monter dans tes  
cheveux le soleil blanc et noir  
Des cachots suintera une liqueur plus forte que la mort  
Quand on la contemple du haut d'un précipice  
Les comètes s'appuieront tendrement aux forêts avant de les  
foudroyer  
Et tout passera dans l'amour indivisible  
Si jamais le motif des fleuves disparaît  
Avant qu'il fasse complètement nuit tu observeras  
La grande pause de l'argent  
Sur un pêcher en fleurs apparaîtront les mains  
Qui écrivirent ces vers et qui seront des fuseaux d'argent  
Elles aussi et aussi des hirondelles d'argent sur le métier de  
la pluie

Tu verras l'horizon s'entrouvrir et c'en sera fini tout à coup  
du baiser de l'espace  
Mais la peur n'existera déjà plus et les carreaux du ciel et de  
la mer  
Voleront au vent plus fort que nous  
Que ferai-je du tremblement de ta voix  
Souris valseuse autour du seul lustre qui ne tombera pas  
Treuil du temps  
Je monterai les cœurs des hommes  
Pour une suprême lapidation  
Ma faim tournoiera comme un diamant trop taillé  
Elle nattera les cheveux de son enfant le feu  
Silence et vie  
Mais les noms des amants seront oubliés  
Comme l'adonide goutte de sang  
Dans la lumière folle  
Demain tu mentiras à ta propre jeunesse  
À ta grande jeunesse luciole  
Les échos mouleront seuls tous ces lieux qui furent  
Et dans l'infinie végétation transparente  
Tu te promèneras avec la vitesse  
Qui commande aux bêtes des bois  
Mon épave peut-être tu t'y égratigneras  
Sans la voir comme on se jette sur une arme flottante  
C'est que j'appartiendrai au vide semblable aux marches  
D'un escalier dont le mouvement s'appelle *bien en peine*  
À toi les parfums dès lors les parfums défendus  
L'angélique  
Sous la mousse creuse et sous tes pas qui n'en sont pas  
Mes rêves seront formels et vains comme le bruit de  
paupières de l'eau dans l'ombre  
Je m'introduirai dans les tiens pour y sonder la profondeur  
de tes larmes

Mes appels te laisseront doucement incertaine  
Et dans le train fait de tortues de glace  
Tu n'auras pas à tirer le signal d'alarme  
Tu arriveras seule sur cette plage perdue  
Où une étoile descendra sur tes bagages de sable

## CAMP VOLANT

Le Jugement dernier avait été suivi d'un premier classement  
Puis d'un second auquel prenaient part les vents et les  
marées

Les vaux et les monts

Et ceux qui avaient vécu par monts et par vaux

Contre vents et marées

Formaient en avant de la troupe un arbre à demi déraciné

Qui prenait le ciel comme un bateau qui sombre

Il était environ quatre heures de l'après-midi

L'appareil du temps continuait à fonctionner tant bien que  
mal

Il inquiétait fort les plongeuses

Ces femmes mortes d'amour

Qui hantent la piscine du ciel

Elles portent les maillots de l'ombre de l'herbe de l'astre et  
du jour d'été

Quatre heures il n'était encore que quatre heures

Et j'étais condamné depuis longtemps

J'étais condamné à gravir un escalier détruit

Comment m'y prendre

Le bord du ciel était gardé par des chats-huants

Sur la première marche un mendiant était assis à côté d'un  
paon

La fièvre avait établi ses éventails mécaniques au-dessus de  
tout ce que je pensais  
Il ne m'arrivait que des bribes du discours de distribution  
Traitant victorieusement de l'Oubli  
Oubli j'arrive à peine  
Oubli rappelez-moi au souvenir de l'Oubli  
Des enfants traînaient des ballons et des plumes  
Ils étaient reçus par un grand explorateur entouré de chiens  
blancs  
Par ici criait-on c'est derrière le champ de riz  
C'est sur l'esplanade des étoiles  
J'assistais aussi à une bagarre et le théâtre de cette bagarre  
était une roseraie  
Mais les fleurs étaient immenses  
Comme l'offense  
Le carrier surtout m'intriguait  
Ses lunettes étincelantes où j'avais-je déjà vu  
Comme les pierres filaient à l'approche de sa main  
Comme les heures avaient passé  
Les corniches livraient passage à des éclats de givre  
Mais d'un givre qui durerait au soleil  
Les premiers s'en étaient allés et les derniers étaient ailés  
La musique grandissait  
Sur les barricades et dans les haies  
Oiseaux-mouches oiseaux-fleurs  
Les vierges seules étaient nues  
Leur chair brillait comme devrait briller le diamant  
Leur repentir faisait peine à voir encore  
Dans leurs cheveux un croissant pâle et leur cœur  
transparent était un croissant aussi  
Les juges dont le manteau était fait de toutes les hermines  
Ne parvenaient pas à détourner les yeux du Buste étrange  
qui changeait toujours

Ce Buste avait été tout le monde et moi-même  
Il était maintenant un croisement de branches dans une forêt  
Sur l'une il y avait un nid  
Mais dans le nid hélas il n'était à jamais que quatre heures  
J'ai déjà dit que j'étais condamné

Mais quoi il fut dix heures du matin  
Il fut à nouveau temps de ramasser les guides  
Les chevaux avaient faim  
On vit passer une voiture sans frein pour les descentes  
On vit les oiseaux s'échapper par la portière  
Et l'on dit qu'une femme était endormie sur le marchepied  
Je suis celui qui ne sait qui vit ni qui meurt  
Celui qui brûle de ne pas savoir  
Celui qui sait trop bien qu'il brûle et qu'il sait  
Abîmes rassemblement des lueurs que je n'ai pas  
Énormes perles  
Abîmes sans détail qui seuls m'attirez  
On me passe les menottes quand je pense à vous  
Et pourtant je suis libre de me perdre en vous  
D'entretenir avec ce qui monte de vous le moins fructueux  
des commerces  
Le Jugement est un pont jeté mais il n'est pas si beau que  
mon vertige  
Cette théorie de jeunes filles aux gorges bleues  
Laissez-moi passer  
Laissez-moi passer

## NON-LIEU

Art des jours art des nuits

La balance des blessures qui s'appelle Pardonne

Balance rouge et sensible au poids d'un vol d'oiseau

Quand les écuyères au col de neige les mains vides

Poussent leurs chars de vapeur sur les prés

Cette balance sans cesse affolée je la vois

Je vois l'ibis aux belles manières

Qui revient de l'étang lacé dans mon cœur

Les roues du rêve charment les splendides ornières

Qui se lèvent très haut sur les coquilles de leurs robes

Et l'étonnement bondit de-ci de-là sur la mer

Partez ma chère aurore n'oubliez rien de ma vie

Prenez ces roses qui grimpent au puits des miroirs

Prenez les battements de tous les cils

Prenez jusqu'aux fils qui soutiennent les pas des danseurs de  
corde et des gouttes d'eau

Art des jours art des nuits

Je suis à la fenêtre très loin dans une cité pleine d'épouvante

Dehors des hommes à chapeau claqué se suivent à intervalle  
régulier

Pareils aux pluies que j'aimais

Alors qu'il faisait si beau

« À la rage de Dieu » est le nom d'un cabaret où je suis entré  
hier

Il est écrit sur la devanture blanche en lettres plus pâles

Mais les femmes-marins qui glissent derrière les vitres

Sont trop heureuses pour être peureuses

Ici jamais de corps toujours l'assassinat sans preuves

Jamais le ciel toujours le silence

Jamais la liberté que pour la liberté

## **SUR LA ROUTE QUI MONTE ET DESCEND**

Dites-moi où s'arrêtera la flamme  
Existe-t-il un signallement des flammes  
Celle-ci corne à peine le papier  
Elle se cache dans les fleurs et rien ne l'alimente  
Mais on voit dans les yeux et l'on ne sait pas non plus ce  
qu'on voit dans les yeux  
Puisqu'ils vous voient  
Une statue est agenouillée sur la mer mais  
Ce n'est plus la mer  
Les phares se dressent maintenant dans la ville  
Ils barrent la route aux blocs merveilleux de glace et de chair  
Qui précipitaient dans l'arène leurs innombrables chars  
La poussière endort les femmes en habits de reines  
Et la flamme court toujours  
C'est une fraise de dentelle au cou d'un jeune seigneur  
C'est l'imperceptible sonnerie d'une cloche de paille dans la  
maison d'un poète ou de quelque autre vaurien  
C'est l'hémisphère boréal tout entier  
Avec ses lampes suspendues ses pendules qui se posent  
C'est ce qui monte du précipice à l'heure du rendez-vous  
Les cœurs sont les rames légères de cet océan perdu  
Lorsque les signaux tournent au bord des voies avec un bruit  
sec  
Qui ressemble à ce craquement spécial sous les pas des  
prêtres  
Il n'y a plus d'actrice en tournée dans les wagons blancs et  
or  
Qui la tête à la portière justement des pensées d'eau très  
grandes couvrent les mares

Ne s'attende à ce que la flamme lui confère l'oubli définitif de  
son rôle  
Les étiquettes effacées des bouteilles vertes parlent encore  
de châteaux  
Mais ces châteaux sont déserts à l'exception d'une chevelure  
vivante  
Château-Ausone  
Et cette chevelure qui ne s'attarde point à se défaire  
Flotte sur l'air méduse C'est la flamme  
Elle tourne maintenant autour d'une croix  
Méfiez-vous elle profanerait votre tombe  
Sous terre la méduse est encore chez elle  
Et la flamme aux ailes de colombe n'escorte que les  
voyageurs en danger  
Elle fausse compagnie aux amants dès qu'ils sont deux à être  
seuls  
Où va-t-elle je vois se briser les glaces de Venise aux  
approches de Venise  
Je vois s'ouvrir des fenêtres détachées de toute espèce de  
mur sur un chantier  
Là des ouvriers nus font le bronze plus clair  
Ce sont des tyrans trop doux pour que contre eux se  
soulèvent les pierres  
Ils ont des bracelets aux pieds qui sont faits de ces pierres  
Les parfums gravitent autour d'eux étoile de la myrrhe terre  
du foin  
Ils connaissent les pays pluvieux dévoilés par les perles  
Un collier de perles fait un moment paraître grise la flamme  
Mais aussitôt une couronne de flammes s'incorpore les  
perles immortelles  
À la naissance d'un bois qui doit sauver de la destruction les  
seules essences des plantes



Prennent part un homme et tout en haut d'une rampe  
d'escalier de fougère  
Plusieurs femmes groupées sur les dernières marches  
Elles ouvrent et ferment les yeux comme les poupées  
L'homme que je ne suis plus cravache alors la dernière bête  
blanche  
Qui s'évanouit dans la brume du matin  
Sa volonté sera-t-elle faite  
Dans le premier berceau de feuillage la flamme tombe  
comme un hochet  
Sous ses yeux on jette le filet des racines  
Un couvert d'argent sur une toile d'araignée  
Mais la flamme elle ne saurait reprendre haleine  
Malheur à une flamme qui reprendrait haleine  
Je pense à une flamme barbare  
Comme celle qui passant dans ce restaurant de nuit brûle  
aux doigts des femmes les éventails  
Comme celle qui marche à toute heure sur ma trace  
Et luit à la tombée des feuilles dans chaque feuille qui tombe  
Flamme d'eau guide-moi jusqu'à la mer de feu

## **LES ATTITUDES SPECTRALES**

Je n'attache aucune importance à la vie  
Je n'épingle pas le moindre papillon de vie à l'importance  
Je n'importe pas à la vie  
Mais les rameaux du sel les rameaux blancs  
Toutes les bulles d'ombre  
Et les anémones de mer  
Descendent et respirent à l'intérieur de ma pensée  
Ils viennent des pleurs que je ne verse pas

Des pas que je ne fais pas qui sont deux fois des pas  
Et dont le sable se souvient à la marée montante  
Les barreaux sont à l'intérieur de la cage  
Et les oiseaux viennent de très haut chanter devant ces  
barreaux

Un passage souterrain unit tous les parfums  
Un jour une femme s'y engagea  
Cette femme devint si brillante que je ne pus la voir  
De ces yeux qui m'ont vu moi-même brûler  
J'avais déjà cet âge que j'ai  
Et je veillais sur moi sur ma pensée comme un gardien de  
nuit dans une immense fabrique

Seul gardien

Le rond-point enchantait toujours les mêmes tramways  
Les figures de plâtre n'avaient rien perdu de leur expression  
Elles mordaient la figue du sourire

Je connais une draperie dans une ville disparue  
S'il me plaisait de vous apparaître vêtu de cette draperie  
Vous croiriez à l'approche de votre fin  
Comme à la mienne

Enfin les fontaines comprendraient qu'il ne faut pas dire  
Fontaine

On attire les loups avec les miroirs de neige  
Je possède une barque détachée de tous les climats  
Je suis entraîné par une banquise aux dents de flamme  
Je coupe et je fends le bois de cet arbre qui sera toujours  
vert

Un musicien se prend dans les cordes de son instrument  
Le Pavillon Noir du temps d'aucune histoire d'enfance  
Aborde un vaisseau qui n'est encore que le fantôme du sien  
Il y a peut-être une garde à cette épée  
Mais dans cette garde il y a déjà un duel  
Au cours duquel les deux adversaires se désarment

Le mort est le moins offensé  
L'avenir n'est jamais

Les rideaux qui n'ont jamais été levés  
Flottent aux fenêtres des maisons qu'on construira  
Les lits faits de tous les lys  
Glissent sous les lampes de rosée  
Un soir viendra  
Les pépites de lumière s'immobilisent sous la mousse bleue  
Les mains qui font et défont les nœuds de l'amour et de l'air  
Gardent toute leur transparence pour ceux qui voient  
Ils voient les palmes sur les mains  
Les couronnes dans les yeux  
Mais le brasier des couronnes et des palmes  
S'allume ne fait à peine que s'allumer au plus profond de la  
forêt  
Là où les cerfs mirent en penchant la tête les années  
On n'entend encore qu'un faible battement  
D'où procèdent mille bruits plus légers ou plus sourds  
Et ce battement se perpétue  
Il y a des robes qui vibrent  
Et leur vibration est à l'unisson de ce battement  
Mais quand je veux voir le visage de celles qui les portent  
Un grand brouillard se lève de terre  
Au bas des clochers derrière les plus élégants réservoirs de  
vie et de richesse  
Dans les gorges qui s'obscurcissent entre deux montagnes  
Sur la mer à l'heure où le soleil fraîchit  
Les êtres qui me font signe sont séparés par des étoiles  
Et pourtant la voiture lancée au grand galop  
Emporte jusqu'à ma dernière hésitation

Qui m'attend là-bas dans la ville où les statues de bronze et  
de pierre ont changé de place avec les statues de cire  
Banians banians

## CARTE D'ÉLECTEUR

J'aimerais n'avoir jamais commencé  
Et m'enquérir de la vie  
Comme un roi jadis rendait la justice sous un chêne  
Le monde serait un crible  
L'avoine folle du temps se courberait au loin  
Comme des cheveux dont je n'aurais pas à connaître le bruit  
Bien qu'ils soient pleins de petits morceaux de verre  
Le drapeau de l'invisibilité flotterait au-dessus des maisons  
que j'ai habitées  
Il flotterait sur ma vie comme sur une maison dont  
l'extérieur seul est achevé  
Drapeau de toutes les couleurs et qui battrait si vite  
J'aurais l'air de quelqu'un qui ne se souvient pas  
D'être déjà descendu dans la mine  
Et je regarderais autour de moi sans rien voir  
Comme un chasseur adroit dans un pays de décombres  
J'attendrais aussi je vous attendrais  
Moi qui aurais fait à l'attente un tapis de mes regards  
N'ayant pas encore commencé  
Je goûterais le long des marais salants la paix inconnue des  
métamorphoses  
L'outre là où l'on voudrait voir passer la loutre  
Le sextant du sexe tant vanté  
Adorable temps du futur toujours antérieur  
La vérité tomberait du ciel sous la forme d'un harfang

Aux yeux agrandis de toutes les rixes possibles  
Celles auxquelles j'ai pris part  
Celles auxquelles j'aurais pu prendre part  
J'interrogerais la vie comme mille sages insoupçonnables  
    sous des habits de mendiants  
Dans les gorges du Thibet  
Comme mille morts sous la verdure brisée de fleurs

## ALLOTROPIE

La sonnerie électrique retentit de nouveau  
Qui entre  
C'est moi remets-toi si tu veux que je te remette  
L'armoire est pleine de linge  
Il y a même des rayons de lune que je peux déplier  
Tu as changé  
Voici la preuve que tu as changé  
Les dons qu'on fait aux morts dans leur cercueil  
Les dons qu'on fait aux nouveau-nés dans leur berceau  
Sont presque les mêmes la flèche indique la direction d'où tu  
    viens  
Où tu vas  
Ton cœur est sur le chemin de cette flèche  
Tes yeux qui vont être à nouveau si clairs s'emplissent du  
    brouillard des choses  
Tes mains le long d'une voie cherchent à tâtons l'aiguille  
    sombre pour parer à la catastrophe  
Tu vois les femmes que tu as aimées  
Sans qu'elles te voient tu les vois sans qu'elles te voient  
Comme tu les as aimées sans qu'elles te voient  
Les loups noirs passent à leur tour derrière toi

Qui es-tu  
Ombre de malfaiteur sur les grands murs  
Ombre de signalisation qui va plus loin que le signal  
Je suis le principal coupable  
En même temps que le principal innocent  
Ma tête roule de là-haut où jamais ne se porteront mes pas  
Quel maquillage  
Nul ne me reconnaîtra  
Plus tard entre les pierres de l'éboulement  
La fenêtre est grande ouverte  
Sur cet éboulement magnifique  
Penche-toi  
Penche-toi pour changer encore  
C'est bien toi qui te penches et qui changes  
Cette photographie que tu as oublié de faire vire  
Comme c'est toi

## **HÔTEL DES ÉTINCELLES**

Le papillon philosophique  
Se pose sur l'étoile rose  
Et cela fait une fenêtre de l'enfer  
L'homme masqué est toujours debout devant la femme nue  
Dont les cheveux glissent comme au matin la lumière sur un  
réverbère qu'on a oublié d'éteindre  
Les meubles savants entraînent la pièce qui jongle  
Avec ses rosaces  
Ses rayons de soleil circulaires  
Ses moulages de verre  
À l'intérieur desquels bleuit un ciel au compas  
En souvenir de la poitrine inimitable

Maintenant le nuage d'un jardin passe par-dessus la tête de  
l'homme qui vient de s'asseoir  
Il coupe en deux la femme au buste de magie aux yeux de  
Parme  
C'est l'heure où l'ours boréal au grand air d'intelligence  
S'étire et compte un jour  
De l'autre côté la pluie se cabre sur les boulevards d'une  
grande ville  
La pluie dans le brouillard avec des traînées de soleil sur des  
fleurs rouges  
La pluie et le diablo des temps anciens  
Les jambes sous le nuage fruitier font le tour de la serre  
On n'aperçoit plus qu'une main très blanche le pouls est fi-  
guré par deux minuscules ailes  
Le balancier de l'absence oscille entre les quatre murs  
Fendant les têtes  
D'où s'échappent des bandes de rois qui se font aussitôt la  
guerre  
Jusqu'à ce que l'éclipse orientale  
Turquoise au fond des tasses  
Découvre le lit équilatéral aux draps couleur de ces fleurs  
dites boules de neige  
Les guéridons charmants les rideaux lacérés  
À portée d'un petit livre griffé de ces mots *Pas de lendemain*  
Dont l'auteur porte un nom bizarre  
Dans l'obscur signalisation terrestre

## **LE VERBE ÊTRE**

Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. Le désespoir n'a pas d'ailes, il ne se tient pas nécessairement à

une table desservie sur une terrasse, le soir, au bord de la mer. C'est le désespoir et ce n'est pas le retour d'une quantité de petits faits comme des graines qui quittent à la nuit tombante un sillon pour un autre. Ce n'est pas la mousse sur une pierre ou le verre à boire. C'est un bateau criblé de neige, si vous voulez, comme les oiseaux qui tombent et leur sang n'a pas la moindre épaisseur. Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. Une forme très petite, délimitée par des bijoux de cheveux. C'est le désespoir. Un collier de perles pour lequel on ne saurait trouver de fermoir et dont l'existence ne tient pas même à un fil, voilà le désespoir. Le reste nous n'en parlons pas. Nous n'avons pas fini de désespérer si nous commençons. Moi je désespère de l'abat-jour vers quatre heures, je désespère de l'éventail vers minuit, je désespère de la cigarette des condamnés. Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. Le désespoir n'a pas de cœur, la main reste toujours au désespoir hors d'haleine, au désespoir dont les glaces ne nous disent jamais s'il est mort. Je vis de ce désespoir qui m'enchante. J'aime cette mouche bleue qui vole dans le ciel à l'heure où les étoiles chantonnent. Je connais dans ses grandes lignes le désespoir aux longs étonnements grêles, le désespoir de la fierté, le désespoir de la colère. Je me lève chaque jour comme tout le monde, et je détends les bras sur un papier à fleurs, je ne me souviens de rien et c'est toujours avec désespoir que je découvre les beaux arbres déracinés de la nuit. L'air de la chambre est beau comme des baguettes de tambour. Il fait un temps de temps. Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. C'est comme le vent du rideau qui me tend la perche. A-t-on idée d'un désespoir pareil ! Au feu ! Ah ils vont encore venir... Au secours ! Les voici qui tombent dans l'escalier... Et les annonces de journal, et les réclames lumineuses le long du canal. Tas de sable, va, espèce de tas de sable ! Dans



ses grandes lignes le désespoir n'a pas d'importance. C'est une corvée d'arbres qui va encore faire une forêt, c'est une corvée d'étoiles qui va encore faire un jour de moins, c'est une corvée de jours de moins qui va encore faire ma vie.

## LES ÉCRITS S'EN VONT

Le satin des pages qu'on tourne dans les livres moule une  
femme si belle  
Que lorsqu'on ne lit pas on contemple cette femme avec  
tristesse  
Sans oser lui parler sans oser lui dire qu'elle est si belle  
Que ce qu'on va savoir n'a pas de prix  
Cette femme passe imperceptiblement dans un bruit de  
fleurs  
Parfois elle se retourne dans les saisons imprimées  
Et demande l'heure ou bien encore elle fait mine de regarder  
des bijoux bien en face  
Comme les créatures réelles ne font pas  
Et le monde se meurt une rupture se produit dans les  
anneaux d'air  
Un accroc à l'endroit du cœur  
Les journaux du matin apportent des chanteuses dont la voix  
a la couleur du sable sur des rivages tendres et  
dangereux  
Et parfois ceux du soir livrent passage à de toutes jeunes  
filles qui mènent des bêtes enchaînées  
Mais le plus beau c'est dans l'intervalle de certaines lettres  
Où des mains plus blanches que la corne des étoiles à midi  
Ravagent un nid d'hirondelles blanches  
Pour qu'il pleuve toujours

Si bas si bas que les ailes ne s'en peuvent plus mêler  
Des mains d'où l'on remonte à des bras si légers que la  
vapeur des prés dans ses gracieux entrelacs au-dessus  
des étangs est leur imparfait miroir  
Des bras qui ne s'articulent à rien d'autre qu'au danger  
exceptionnel d'un corps fait pour l'amour  
Dont le ventre appelle les soupirs détachés des buissons  
pleins de voiles  
Et qui n'a de terrestre que l'immense vérité glacée des  
traîneaux de regards sur l'étendue toute blanche De ce  
que je ne reverrai plus  
À cause d'un bandeau merveilleux  
Qui est le mien dans le colin-maillard des blessures

## LA FORET DANS LA HACHE

On vient de mourir mais je suis vivant et cependant je n'ai plus d'âme. Je n'ai plus qu'un corps transparent à l'intérieur duquel des colombes transparentes se jettent sur un poignard transparent tenu par une main transparente. Je vois l'effort dans toute sa beauté, l'effort réel qui ne se chiffre par rien, peu avant l'apparition de la dernière étoile. Le corps que j'habite comme une hutte et à forfait déteste l'âme que j'avais et qui surnage au loin. C'est l'heure d'en finir avec cette fameuse dualité qu'on m'a tant reprochée. Fini le temps où des yeux sans lumière et sans bagues puisaient le trouble dans les mares de la couleur. Il n'y a plus ni rouge ni bleu. Le rouge-bleu unanime s'efface à son tour comme un rouge-gorge dans les haies de l'inattention. On vient de mourir, – ni

toi ni moi ni eux exactement mais nous tous, sauf moi qui survis de plusieurs façons : j'ai encore froid, par exemple. En voilà assez. Du feu ! Du feu ! Ou bien des pierres pour que je les fende, ou bien des oiseaux pour que je les suive, ou bien des corsets pour que je les serre autour de la taille des femmes mortes, et qu'elles ressuscitent, et qu'elles m'aiment, avec leurs cheveux fatigants, leurs regards défaits ! Du feu, pour qu'on ne soit pas mort pour des prunes à l'eau-de-vie, du feu pour que le chapeau de paille d'Italie ne soit pas seulement une pièce de théâtre ! Allô, le gazon ! Allô, la pluie ! C'est moi l'irréel souffle de ce jardin. La couronne noire posée sur ma tête est un cri de corbeaux migrants car il n'y avait jusqu'ici que des enterrés vivants, d'ailleurs en petit nombre, et voici que je suis le premier *aéré mort*. Mais j'ai un corps pour ne plus m'en défaire, pour forcer les reptiles à m'admirer. Des mains sanglantes, des yeux de gui, une bouche de feuille morte et de verre (les feuilles mortes bougent sous le verre ; elles ne sont pas aussi rouges qu'on le pense, quand l'indifférence expose ses méthodes voraces), des mains pour te cueillir, thym minuscule de mes rêves, romarin de mon extrême pâleur. Je n'ai plus d'ombre non plus. Ah mon ombre, ma chère ombre. Il faut que j'écrive une longue lettre à cette ombre que j'ai perdue. Je commencerai par Ma chère ombre. Ombre, ma chérie. Tu vois. Il n'y a plus de soleil. Il n'y a plus qu'un tropique sur deux. Il n'y a plus qu'un homme sur mille. Il n'y a plus qu'une femme sur l'absence de pensée qui caractérise en noir pur cette époque maudite. Cette femme tient un bouquet d'immortelles de la forme de mon sang.

## TOUTES LES ÉCOLIÈRES ENSEMBLE

Souvent tu dis marquant la terre du talon comme éclot dans  
un buisson l'églantine  
Sauvage qui n'a l'air faite que de rosée  
Tu dis Toute la mer et tout le ciel pour une seule  
Victoire d'enfance dans le pays de la danse ou mieux pour  
une seule  
Étreinte dans le couloir d'un train  
Qui va au diable avec les coups de fusil sur un pont ou mieux  
Encore pour une seule farouche parole  
Telle qu'en doit dire en vous regardant  
Un homme sanglant dont le nom va très loin d'arbre en arbre  
Qui ne fait qu'entrer et sortir parmi cent oiseaux de neige  
Où donc est-ce bien  
Et quand tu dis cela toute la mer et tout le ciel  
S'éparpillent comme une nuée de petites filles dans la cour  
d'un pensionnat sévère  
Après une dictée où *Le cœur m'en dit*  
S'écrivait peut-être *Le cœur mendie*

## C'EST MOI OUVREZ

Les carreaux d'air se brisent à leur tour  
Il n'y a plus de miroirs depuis longtemps  
Et les femmes se défendent jour et nuit d'être si belles  
À l'approche des oiseaux qui vont se poser sur leur épaule  
Elles renversent doucement la tête sans fermer les yeux  
Le parquet et les meubles saignent  
Une araignée lance sa toile bleue sur un cadre vide

Des enfants une lampe à la main s'avancent dans les bois  
Ils demandent l'ombre des lacs aux feuilles  
Mais les lacs silencieux sont trop attirants  
On ne voit bientôt plus à la surface qu'une petite lampe qui  
    baisse  
Sur les trois portes de la maison sont cloués trois hiboux  
    blancs  
En souvenir des amours de l'heure  
L'extrémité de leurs ailes est dorée comme les couronnes de  
    papier qui tombent en tournoyant des arbres morts  
La voix de ces études met des chardons aux lèvres  
Sous la neige le paratonnerre charme les étoiles épervières

## **LE TROTTOIR DE PELURE D'ORANGE**

C'est à peine croyable  
Les femmes portent maintenant leurs petits sur la tête  
Et les hommes qui voient cela ont beau payer de leur  
    personne  
Ils n'arrivent pas à se faire rendre la monnaie de l'identité  
L'avenir est trop haut il repasse jour et nuit l'idée de meurtre  
    sur le soleil  
Ce n'est presque plus utile  
J'étais seul dans la maison depuis tant d'années et voici  
    qu'on vient  
C'est peut-être le temps avec son grand plateau de petits  
    verres  
C'est peut-être la mort avec son unique cymbale  
Nous en reparlerons n'est-ce pas quand le vent aura mis sa  
    main dans les cheveux de la boutique  
Et que les atolls seront venus confondre les baisers

Tout cela n'a d'ailleurs qu'une importance discutabile entre  
haut et bas à un carrefour  
Tout cela ne regarde que l'œil soi-disant ouvert ou fermé  
Attention vous avez la vie sauve  
Le passage à niveau est gardé par mille chauves-souris  
Soyez heureux l'espace patriarcal n'ôtera pour rien au  
monde son cache-nez en poil de chameau  
La photographie vous habille de barreaux de prison  
Dont quelques-uns il est vrai sont tordus mais tels que je  
vous connais  
Vous attireriez la limaille de fer  
Pour peu qu'un acteur pousse devant lui la fausse porte à  
odeur de biscuit  
Vous voilà à patiner sur la glace de votre cœur  
Avec cette manie d'écrire des noms de pleurer de rire  
Je ne vous parle plus  
L'espoir témoigne de tous ses yeux qui sont ceux d'une  
poupée russe éventrée  
Que la lumière fut où devra être l'ombre  
La rose de la chair vous l'arrachez de l'inexistence  
pleinement nocturne en vous piquant  
Et en saignant d'un sang inexistant et noir  
Dont sont écrits les mots À suivre  
Obsédants et trompeurs comme un air de la Veuve joyeuse

## **APRÈS LE GRAND TAMANOIR**

Des bas de femmes tamisent la lumière de Londres  
Les quais sont des gares noires de monde mais blanches de  
générations disparues  
Et quand je dis Londres c'est pour la forme du poème

Mais les bas de femme sont les vraies aiguilles de l'horloge  
Sous la nacre noire des jarretières  
Ils appartiennent à ce que je ne puis nommer  
Faute d'une créature qui se distinguerait assez de la création  
Et de la destruction pour faire à elle seule la nuit sur ma pen-  
sée qui virevolte  
Ils ont été portés dans le temps par l'espace  
Par l'espace féminin très distinct de l'autre et c'est tout  
Au-dessus des bas la chair et de part et d'autre de cette chair  
les bouledogues  
Le blanc et le noir comme j'ai dit  
Et plus haut encore le jeu languissant qui se joue avec un  
mouchoir  
Tout le monde en rond  
Et ni plus haut ni plus bas les fils télégraphiques enchantés  
Les parfums enfermés dans des coupelles vagues  
Il y a aussi le frôlement d'une prison contre l'air de la liberté  
De ce frôlement naît la fleur sombre de la passion  
Qui brise tout sur son passage avec ses doigts de verre  
Qui absorbe l'air environnant l'air respirable bulle par bulle  
Et à cette hauteur il y a la fraise des quatre saisons  
Qui se cueille le matin et le soir dans les tisons  
Qui s'ouvre sur le plaisir dans une étoile d'agate  
L'armure ici présente un défaut si charmant  
Une si vieille terre à l'écorce de rose se fait désirable  
Que les mots sautent les précipices luisants de toutes leurs  
racines  
Et cherchent le plus tendre de l'oreille  
L'herbe électrique s'est momentanément couchée  
La lumière détourne jusqu'à la cendre de l'œil  
Qui reste ouvert comme devant l'impossible  
Cette fleur qui serait la belle-de-jour-et-de-nuit  
La force et la faiblesse jettent tout près leurs agrès

Et déjà commencent les tours qui nous émerveillent  
Les drames couleur de poignard les comédies en forme de  
foulard  
Montent alors d'une note  
Et très loin dans les bois l'avenir entre deux branches  
Se prend à tressaillir comme l'absence inapaisable d'une  
feuille  
Ici les deux plateaux de la balance les deux côtés de la sole  
S'imposent tour à tour la privation d'évaluer et de voir  
Je pense à la Grande Ourse mais ce n'est pas elle  
Je voudrais que les mineurs me comprennent  
Et que le lierre se sente intéressé à ce que je dis  
La ligne brusque l'écart traître du feu qui découvre le visage  
Ne sera dans la ville abstraite qu'un appel de démon  
Vers l'inassermentable règne de la crépitante  
Femme sans nom  
Qui brise en mille éclats le bijou du jour

## **TOUT VA BIEN**

L'ameublement tourne avec un sens historique très louable  
Autour d'une peuplade qui se couronne d'étoiles de mer  
La table  
Un peu plus bas dans le temps le vaisselier groupe quelques  
plats décorés de têtes de fauvelles  
Une fontaine rit dans la cour je reconnais le bon vouloir des  
conteurs cyniques pour enfants  
Les chats en s'enroulant sur eux-mêmes  
Ont formé les cheminées sur les toits  
Le sol est pavé de morues salées  
Le ciel de morues fraîches



Les médecins dans la buanderie font tirer la langue aux  
avocats  
Un arbre pousse un gémissement et meurt tout debout  
Voilà pour la douleur qui se passe de consolations la douleur  
de première qualité  
Vient ensuite la grande boutique de fruits gelés  
À la prunelle de mes yeux  
Les réverbères sont d'ailleurs d'ordre tout familial  
Le père l'oncle le frère avec leurs grandes têtes vitrées  
Vertes du côté des femmes  
Celles-ci coquettes dans leur misère  
Cinq par cinq la dernière tenant le petit bol de vitriol  
Nous rappellent les amusantes combinaisons du dimanche à  
la campagne  
Quand Paul de Kock  
Roi d'un siècle et demi acceptait de se mesurer avec le  
bégayant Lacordaire  
Le sport est pratiqué avec un zèle de plus en plus méritoire  
Et ces tournois qui eurent leur charme  
Ne rassembleraient plus aujourd'hui que les petits oiseaux  
Parlez-nous des branle-bas du boulevard  
À l'apparition des religieuses à accroche-cœur  
Porteuses du supplément moral des Petites-Annonces  
Une cuisine une chambre une salle à manger  
La loi le droit le devoir mais à condition de voter pour les  
anarchistes  
Il fait si doux que l'abbé Moreux se promène nu dans son  
observatoire  
Par train spécial les architectes se rendent au cirque de  
Gavarnie  
Avec leurs femmes habillées en débardeurs  
La civilisation moyenne dont nous jouissons

Promet plus qu'elle ne tient mais les distractions ne  
manquent pas  
J'arrache une feuille du calendrier nous sommes mercredi  
C'est l'anniversaire de la découverte du persil  
Une autre feuille dimanche  
Toutes les femmes reviennent aux manches à gigot  
Encore une semaine de passée  
L'école laïque oblige les petites filles à jouer à la poupée  
Le service militaire fait les officiers qui sortent du rang  
Le suffrage universel nous donne toujours des regrets  
Le placement de l'argent décide de notre carrière  
L'instinct de reproduction n'est pas étranger aux animaux  
Le sentiment du devoir accompli est satisfaisant  
La paix armée est un gant de velours sur un chapeau haut de  
forme en fer

## **L'UNION LIBRE**

Ma femme à la chevelure de feu de bois  
Aux pensées d'éclairs de chaleur  
À la taille de sablier  
Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre  
Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de  
dernière grandeur  
Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre  
blanche  
À la langue d'ambre et de verre frottés  
Ma femme à la langue d'hostie poignardée  
À la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux  
À la langue de pierre incroyable  
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant

Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle  
Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre  
Et de buée aux vitres  
Ma femme aux épaules de champagne  
Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace  
Ma femme aux poignets d'allumettes  
Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur  
Aux doigts de foin coupé  
Ma femme aux aisselles de marbre et de fênes  
De nuit de la Saint-Jean  
De troène et de nid de scalares  
Aux bras d'écume de mer et d'écluse  
Et de mélange du blé et du moulin  
Ma femme aux jambes de fusée  
Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir  
Ma femme aux mollets de moelle de sureau  
Ma femme aux pieds d'initiales  
Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui  
boivent  
Ma femme au cou d'orge imperlé  
Ma femme à la gorge de Val d'or  
De rendez-vous dans le lit même du torrent  
Aux seins de nuit  
Ma femme aux seins de taupinière marine  
Ma femme aux seins de creuset du rubis  
Aux seins de spectre de la rose sous la rosée  
Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours  
Au ventre de griffe géante  
Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical  
Au dos de vif-argent  
Au dos de lumière  
À la nuque de pierre roulée et de craie mouillée  
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire

Ma femme aux hanches de nacelle  
Aux hanches de lustre et de pennes de flèche  
Et de tiges de plumes de paon blanc  
De balance insensible  
Ma femme aux fesses de grès et d'amiante  
Ma femme aux fesses de dos de cygne  
Ma femme aux fesses de printemps  
Au sexe de glaïeul  
Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque  
Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens  
Ma femme au sexe de miroir  
Ma femme aux yeux pleins de larmes  
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée  
Ma femme aux yeux de savane  
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison  
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache  
Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu

## **NŒUD DES MIROIRS**

Les belles fenêtres ouvertes et fermées  
Suspendues aux lèvres du jour  
Les belles fenêtres en chemise  
Les belles fenêtres aux cheveux de feu dans la nuit noire  
Les belles fenêtres de cris d'alarme et de baisers  
Au-dessus de moi au-dessous de moi derrière moi il y en a  
moins qu'en moi  
Où elles ne font qu'un seul cristal bleu comme les blés  
Un diamant divisible en autant de diamants qu'il en faudrait  
pour se baigner à tous les bengalis

Et les saisons qui ne sont pas quatre mais quinze ou seize  
 En moi parmi lesquelles celle où le métal fleurit  
 Celle dont le sourire est moins qu'une dentelle  
 Celle où la rosée du soir unit les femmes et les pierres  
 Les saisons lumineuses comme l'intérieur d'une pomme dont  
 on a détaché un quartier  
 Ou encore comme un quartier excentrique habité par des  
 êtres qui sont de mèche avec le vent  
 Ou encore comme le vent de l'esprit qui la nuit ferre  
 d'oiseaux sans bornes les chevaux à naseaux d'algèbre  
 Ou encore comme la formule

Teinture de passiflore	ãã 50 cent. cubes
Teinture d'aubépine	
Teinture de gui	5 cent. cubes
Teinture de scille	3 cent. cubes

qui combat le  
 bruit de galop

Les saisons remontent maille par maille leur filet brillant de  
 l'eau vive de mes yeux  
 Et dans ce filet il y a ce que j'ai vu c'est la spire d'un  
 fabuleux coquillage  
 Qui me rappelle l'exécution en vase clos de l'empereur  
 Maximilien  
 Il y a ce que j'ai aimé c'est le plus haut rameau de l'arbre de  
 corail qui sera foudroyé  
 C'est le *style* du cadran solaire à minuit vrai  
 Il y a ce que je connais bien ce que je connais si peu que  
 prête-moi tes serres vieux délire  
 Pour m'élever avec mon cœur le long de la cataracte  
 Les aéronautes parlent de l'efflorescence de l'air en hiver

## **UN HOMME ET UNE FEMME ABSOLUMENT BLANCS**

Tout au fond de l'ombrelle je vois les prostituées  
merveilleuses  
Leur robe un peu passée du côté du réverbère couleur des  
bois  
Elles promènent avec elles un grand morceau de papier  
mural  
Comme on ne peut en contempler sans serrement de cœur  
aux anciens étages d'une maison en démolition  
Ou encore une coquille de marbre blanc tombée d'une  
cheminée  
Ou encore un filet de ces chaînes qui derrière elles se  
brouillent dans les miroirs  
Le grand instinct de la combustion s'empare des rues où  
elles se tiennent  
Comme des fleurs grillées  
Les yeux au loin soulevant un vent de pierre  
Tandis qu'elles s'abîment immobiles au centre du tourbillon  
Rien n'égale pour moi le sens de leur pensée inappliquée  
La fraîcheur du ruisseau dans lequel leurs bottines trempent  
l'ombre de leur bec  
La réalité de ces poignées de foin coupé dans lesquelles elles  
disparaissent  
Je vois leurs seins qui mettent une pointe de soleil dans la  
nuit profonde  
Et dont le temps de s'abaisser et de s'élever est la seule  
mesure exacte de la vie  
Je vois leurs seins qui sont des étoiles sur des vagues  
Leurs seins dans lesquels pleure à jamais l'invisible lait bleu

## FACTEUR CHEVAL

Nous les oiseaux que tu charmes toujours du haut de ces  
belvédères  
Et qui chaque nuit ne faisons qu'une branche fleurie de tes  
épaules aux bras de ta brouette bien-aimée  
Qui nous arrachons plus vifs que des étincelles à ton poignet  
Nous sommes les soupirs de la statue de verre qui se soulève  
sur le coude quand l'homme dort  
Et que des brèches brillantes s'ouvrent dans son lit  
Brèches par lesquelles on peut apercevoir des cerfs aux bois  
de corail dans une clairière  
Et des femmes nues tout au fond d'une mine  
Tu t'en souviens tu te levais alors tu descendais du train  
Sans un regard pour la locomotive en proie aux immenses  
racines barométriques  
Qui se plaint dans la forêt vierge de toutes ses chaudières  
meurtries  
Ses cheminées fumant de jacinthes et mue par des serpents  
bleus  
Nous te précédions alors nous les plantes sujettes à  
métamorphoses  
Qui chaque nuit nous faisons des signes que l'homme peut  
surprendre  
Tandis que sa maison s'écroule et qu'il s'étonne devant les  
emboîtements singuliers  
Que recherche son lit avec le corridor et l'escalier  
L'escalier se ramifie indéfiniment  
Il mène à une porte de meule il s'élargit tout à coup sur une  
place publique  
Il est fait de dos de cygnes une aile ouverte pour la rampe  
Il tourne sur lui-même comme s'il allait se mordre

Mais non il se contente sur nos pas d'ouvrir toutes ses  
marches comme des tiroirs  
Tiroirs de pain tiroirs de vin tiroirs de savon tiroirs de glaces  
tiroirs d'escaliers  
Tiroirs de chair à la poignée de cheveux  
À cette heure où des milliers de canards de Vaucanson se  
lissent les plumes  
Sans te retourner tu saisissais la truëlle dont on fait les seins  
Nous te sourions tu nous tenais par la taille  
Et nous prenions les attitudes de ton plaisir  
Immobiles sous nos paupières pour toujours comme la  
femme aime voir l'homme  
Après avoir fait l'amour

## **RIDEAU RIDEAU**

Les théâtres vagabonds des saisons qui auront joué ma vie  
Sous mes sifflets  
L'avant-scène avait été aménagée en cachot d'où je pouvais  
siffler  
Les mains aux barreaux je voyais sur fond de verdure noire  
L'héroïne nue jusqu'à la ceinture  
Qui se suicidait au début du premier acte  
La pièce se poursuivait inexplicablement dans le lustre  
La scène se couvrant peu à peu de brouillard  
Et je criais parfois  
Je brisais la cruche qu'on m'avait donnée et de laquelle  
s'échappaient des papillons  
Qui montaient follement vers le lustre  
Sous prétexte d'intermède encore de ballet qu'on tenait à me  
donner de mes pensées



J'essayais alors de m'ouvrir le poignet avec les morceaux de  
terre brune  
Mais c'étaient des pays dans lesquels je m'étais perdu  
Impossible de retrouver le fil de ces voyages  
J'étais séparé de tout par le pain du soleil  
Un personnage circulait dans la salle seul personnage agile  
Qui s'était fait un masque de mes traits  
Il prenait odieusement parti pour l'ingénue et pour le traître  
Le bruit courait que c'était arrangé comme mai juin juillet  
août  
Soudain la caverne se faisait plus profonde  
Dans les couloirs interminables des bouquets tenus à hauteur  
de main  
Erraient seuls c'est à peine si j'osais entrouvrir ma porte  
Trop de liberté m'était accordée à la fois  
Liberté de m'enfuir en traîneau de mon lit  
Liberté de faire revivre les êtres qui me manquent  
Les chaises d'aluminium se resserraient autour d'un kiosque  
de glaces  
Sur lequel se levait un rideau de rosée frangé de sang devenu  
vert  
Liberté de chasser devant moi les apparences réelles  
Le sous-sol était merveilleux sur un mur blanc apparaissait  
en pointillé de feu ma silhouette percée au cœur d'une  
balle

## **LE SPHINX VERTÉBRAL**

La belle ombre patiente et courbe fait le tour des pavés  
Les fenêtres vénitiennes s'ouvrent et se ferment sur la place  
Où vont en liberté des bêtes suivies de feux

Les réverbères mouillés bruissent encadrés d'une nuée  
d'yeux bleus  
Qui couvrent le paysage en amont de la ville  
Ce matin proue du soleil comme tu t'engloutis dans les  
superbes chants exhalés à l'ancienne derrière les rideaux  
par les guetteuses nues  
Tandis que les arums géants tournent autour de leur taille  
Et que le mannequin sanglant saute sur ses trois pieds dans  
le grenier  
Il vient disent-elles en cambrant leur cou sur lequel le  
bondissement des nattes libère des glaciers à peine roses  
Qui se fendent sous le poids d'un rai de lumière tombant des  
persiennes arrachées  
Il vient c'est le loup aux dents de verre  
Celui qui mange l'heure dans les petites boîtes rondes  
Celui qui souffle les parfums trop pénétrants des herbes  
Celui qui fume les petits feux de passage le soir dans les  
navets  
Les colonnes des grands appartements de marbre et de  
vétiver crient  
Elles crient elles sont prises de ces mouvements de va-et-  
vient qui n'animaient jusque-là que certaines pièces  
colossales des usines  
Les femmes immobiles sur les plaques tournantes vont voir  
Il fait jour à gauche mais nuit complètement nuit à droite  
Il y a des branchages encore pleins d'oiseaux qui passent à  
toute allure obscurcissant le trou de la croisée  
Des oiseaux blancs qui pondent des œufs noirs  
Où sont ces oiseaux que remplacent maintenant des étoiles  
bordées de deux rangs de perles  
Une tête de poisson très très longue ce n'est pas encore lui  
De la tête de poisson naissent des jeunes filles secouant un  
tamis

Et du tamis des cœurs faits de larmes bataviques  
Il vient c'est le loup aux dents de verre  
Celui qui volait très haut sur les terrains vagues reparus au-  
dessus des maisons  
Avec des plantes aiguisées toutes tournées vers ses yeux  
D'un vert à défier une bouteille de mousse renversée sur la  
neige  
Ses griffes de jade dans lesquelles il se mire en volant  
Son poil de la couleur des étincelles  
C'est lui qui gronde dans les forges au crépuscule et dans les  
lingeries abandonnées  
Il est visible on le touche il avance avec son balancier sur le  
fil tendu d'hirondelles  
Les guetteuses se penchent se penchent aux fenêtres  
De tout leur côté d'ombre de tout leur côté de lumière  
La bobine du jour est tirée par petits coups du côté du  
paradis de sable  
Les pédales de la nuit bougent sans interruption

## VIGILANCE

À Paris la tour Saint-Jacques chancelante  
Pareille à un tournesol  
Du front vient quelquefois heurter la Seine et son ombre  
glisse imperceptiblement parmi les remorqueurs  
À ce moment sur la pointe des pieds dans mon sommeil  
Je me dirige vers la chambre où je suis étendu  
Et j'y mets le feu  
Pour que rien ne subsiste de ce consentement qu'on m'a  
arraché

Les meubles font alors place à des animaux de même taille  
qui me regardent fraternellement  
Lions dans les crinières desquels achèvent de se consumer  
les chaises  
Squales dont le ventre blanc s'incorpore le dernier frisson  
des draps  
À l'heure de l'amour et des paupières bleues  
Je me vois brûler à mon tour je vois cette cachette solennelle  
de riens  
Qui fut mon corps  
Fouillée par les becs patients des ibis du feu  
Lorsque tout est fini j'entre invisible dans l'arche  
Sans prendre garde aux passants de la vie qui font sonner  
très loin leurs pas traînants  
Je vois les arêtes du soleil  
À travers l'aubépine de la pluie  
J'entends se déchirer le linge humain comme une grande  
feuille  
Sous l'ongle de l'absence et de la présence qui sont de  
connivence  
Tous les métiers se fanent il ne reste d'eux qu'une dentelle  
parfumée  
Une coquille de dentelle qui a la forme parfaite d'un sein  
Je ne touche plus que le cœur des choses je tiens le fil

## **SANS CONNAISSANCE**

On n'a pas oublié  
La singulière tentative d'enlèvement  
Tiens une étoile pourtant il fait encore grand jour

De cette jeune fille de quatorze ans  
Quatre de plus que de doigts  
Qui regagnait en ascenseur  
Je vois ses seins comme si elle était nue  
On dirait des mouchoirs séchant sur un rosier  
L'appartement de ses parents  
Le père un piquet solidement enfoncé dans l'ombre la mère  
jolie pyramide d'abat-jour  
Appartement situé au quatrième étage d'un immeuble de la  
rue Saint-Martin  
Non loin de la Porte gardée par deux salamandres géantes  
Sous laquelle je me tiens moi-même plusieurs heures par  
jour  
Que je sois à Paris ou non  
La belle Euphorbe appelons la jeune fille Euphorbe  
S'inquiète de l'arrêt de l'ascenseur entre le deuxième et le  
troisième étage  
À six heures du soir quand le quartier Saint-Martin  
commence à broyer de la craie du plantain du vitrail  
Rester ainsi suspendue comme une aiguillette à une veste  
mexicaine  
N'a rien de particulièrement réjouissant  
Le palier du second à quelques pieds au-dessous d'Euphorbe  
charrie des planches claires l'anguille d'une rampe et  
quelques jolies herbes noires très longues  
Qui ressemblent à un vêtement d'homme  
La jeune fille surprise en pleine ascension se compare à un  
diabolo de plumes  
Elle a les yeux plus verts que d'ordinaire n'est verte  
l'angélique  
Et ces yeux plongent se brûlent à d'autres yeux sur lesquels  
glisse une flamme de bore

D'en bas les mollets d'Euphorbe luisent un peu de biais ce  
sont deux oiseaux sombres qui doivent être plus tièdes  
et plus doux que tous les autres  
Les yeux de bore s'y fixent un instant puis le regard  
étincelant s'évase dans la robe  
Très fine qui est de Paris  
C'en est assez pour que ces deux êtres se soient compris  
Ainsi dans une hutte par temps de pluie sous les tropiques  
l'énervement fait merveille  
Les insectes à taille minuscule déployant de véritables  
drapeaux qui traînent partout dans les coins  
Une porte qui glisse sur elle-même avec le bruit d'une  
ombrelle qu'on ferme  
L'enfant est dans les bras de l'homme il sent frémir la chair  
au-dessus des jarrets sous la robe qui remonte un peu  
comme un fuchsia  
L'escalier mal éclairé des ombres grandissent sur le mur de  
faux marbre chair  
Ombres de chevaux lancés à toutes guides dans la tempête  
Ombres de buissons qui courent à leur tour largement  
dépassés  
Et surtout ombres de danseurs toujours le même couple sur  
une plaque tournante bordée de draps  
Cet instant fait dérailler le train rond des pendules  
La rue jette des éclairs Euphorbe sourit surnoisement entre  
la crainte et le plaisir  
Je vois son cœur à cette minute il est distrait coupant il est le  
premier bourgeon qui saute d'un marronnier rose  
Un mot et tout est sauvé  
Un mot et tout est perdu  
L'inconnu là la tentation comme nulle part ailleurs sous ce  
ciel à la paille de fer

Mais aussi la peur sous cette voûte affolante de pas qui vont  
et qui viennent  
À faire un amas de plâtre de cette maison qui est bien loin  
Un amas de plâtre dans un abri duquel on commencerait à  
s'aimer  
La peur à oublier ses doigts dans un livre pour ne plus  
toucher  
À fermer ses yeux dans le sillage du premier venu pour  
éperdument le fuir  
Quelle seconde  
On sait le reste  
Pfuût houch le coup de revolver le sang qui saute lestement  
les marches vertes  
Pas assez vite pour que l'homme  
Son signalement un mètre soixante-cinq la concierge n'a pas  
osé arrêter ce visiteur inhabituel mais poli  
Il était d'autre part très bien de sa personne  
Ne s'éloigne en allumant une cigarette  
Plus douce que la douleur d'aimer et d'être aimé

## **DERNIÈRE LEVÉE**

La lettre que j'attends voyage incognito dans une enveloppe  
Que son timbre recouvre et au-delà  
Ce timbre est oblitéré par le zodiaque  
On a beaucoup de peine à déchiffrer mon nom dans sa  
dentelure  
Quand elle me parviendra le soleil sera froid  
Il y aura des épaves sur la place Blanche  
Parmi lesquelles se distinguera mon courage  
Pareil à un treuil d'écureuils

Je l'ouvrirai d'un coup de rame  
Et je me mettrai à lire  
Cela ne pourra manquer de provoquer un rassemblement  
Mais je ne m'arrêterai pas  
Les mots jamais entendus prendront le large  
Ils seront de paille enflammée et luiront dans une cage  
d'amiante  
Suspendue à l'arbre à devinettes  
La lettre que j'attends sera de la couleur des voiliers éteints  
Mais les nouvelles qu'elle m'apportera leurs formes de rosée  
Je retrouverai dans ces formes tout ce que j'ai perdu  
Ces lumières qui bercent les choses irréelles  
Ces animaux dont les métamorphoses m'ont fait une raison  
Ces pierres que je croyais lancées pour me dépister moi-  
même  
Qu'elle est de petites dimensions cette lettre que j'attends  
Pourvu qu'elle ne s'égaré pas parmi les grains de poison

## **UNE BRANCHE D'ORTIE ENTRE PAR LA FENÊTRE**

La femme au corps de papier peint  
La tanche rouge des cheminées  
Dont la mémoire est faite d'une multitude de petits  
abreuvoirs  
Pour les navires au loin  
Et qui rit comme un peu de braise qu'on aurait enchâssée  
dans la neige  
Et qui se voit grandir et diminuer la nuit sur des pas  
d'accordéon  
La cuirasse des herbes la poignée de la porte des poignards



Celle qui descend des paillettes du sphinx  
Celle qui met des roulettes au fauteuil du Danube  
Celle pour qui l'espace et le temps se déchirent le soir quand  
le veilleur de son œil vacille comme un elfe  
N'est pas l'enjeu du combat que se livrent mes rêves  
Oiseau cassant  
Que la nature tend sur les fils télégraphiques des transes  
Et qui chavire sur le grand lac de nombres de son chant  
Elle est le double cœur de la muraille perdue  
À laquelle s'agrippent les sauterelles du sang  
Qui traînent mon apparence de miroir mes mains de faille  
Mes yeux de chenilles mes cheveux de longues baleines  
noires  
De baleines cachetées d'une cire étincelante et noire

## **LE GRAND SECOURS MEURTRIER**

La statue de Lautréamont  
Au socle de cachets de quinine  
En rase campagne  
L'auteur des Poésies est couché à plat ventre  
Et près de lui veille l'héloderme suspect  
Son oreille gauche appliquée au sol est une boîte vitrée  
Occupée par un éclair l'artiste n'a pas oublié de faire figurer  
au-dessus de lui  
Le ballon bleu ciel en forme de tête de Turc  
Le cygne de Montevideo dont les ailes sont déployées et  
toujours prêtes à battre  
Lorsqu'il s'agit d'attirer de l'horizon les autres cygnes  
Ouvre sur le faux univers deux yeux de couleurs différentes

L'un de sulfate de fer sur la treille des cils l'autre de boue  
diamantée  
Il voit le grand hexagone à entonnoir dans lequel se  
crisperont bientôt les machines  
Que l'homme s'acharne à couvrir de pansements  
Il ravive de sa bougie de radium les fonds du creuset humain  
Le sexe de plumes le cerveau de papier huilé  
Il préside aux cérémonies deux fois nocturnes qui ont pour  
but soustraction faite du feu d'intervertir les cœurs de  
l'homme et de l'oiseau  
J'ai accès près de lui en qualité de convulsionnaire  
Les femmes ravissantes qui m'introduisent dans le wagon  
capitoné de roses  
Où un hamac qu'elles ont pris soin de me faire de leurs  
chevelures m'est réservé  
De toute éternité  
Me recommandent avant de partir de ne pas prendre froid  
dans la lecture du journal  
Il paraît que la statue près de laquelle le chiendent de mes  
terminaisons nerveuses  
Arrive à destination est accordée chaque nuit comme un  
piano

# VIOLETTE NOZIÈRES

(1933)

Tous les rideaux du monde tirés sur tes yeux  
Ils auront beau  
Devant leur glace à perdre haleine  
Tendre l'arc maudit de l'ascendance et de la descendance  
Tu ne ressembles plus à personne de vivant ni de mort  
Mythologique jusqu'au bout des ongles  
Ta prison est la bouée à laquelle ils s'efforcent d'atteindre  
dans leur sommeil  
Tous y reviennent elle les brûle

Comme on remonte à la source d'un parfum dans la rue  
Ils dévident en cachette ton itinéraire  
La belle écolière du lycée Fénelon qui élevait des chauves-  
souris dans son pupitre

Le perce-neige du tableau noir  
Regagne le logis familial où s'ouvre  
Une fenêtre morale dans la nuit  
Les parents une fois de plus se saignent pour leur enfant  
On a mis le couvert sur la table d'opération  
Le brave homme est noir pour plus de vraisemblance  
Mécanicien dit-on de trains présidentiels  
Dans un pays de pannes où le chef suprême de l'État  
Lorsqu'il ne voyage pas à pied de peur des bicyclettes

N'a rien de plus pressé que de tirer le signal d'alarme pour  
aller s'ébattre en chemise sur le talus  
L'excellente femme a lu Corneille dans le livre de classe de  
sa fille  
Femme française et l'a compris  
Comme son appartement comprend un singulier cabinet de  
débaras  
Où brille mystérieusement un linge  
Elle n'est pas de celles qui glissent en riant vingt francs dans  
leur bas  
Le billet de mille cousu dans l'ourlet de sa jupe  
Lui assure une rigidité pré-cadavérique  
Les voisins sont contents  
Tout autour de la terre  
Contents d'être les voisins

L'histoire dira  
Que M. Nozières était un homme prévoyant Non seulement  
parce qu'il avait économisé cent soixante cinq mille  
francs  
Mais surtout parce qu'il avait choisi pour sa fille un prénom  
dans la première partie duquel on peut démêler psychana-  
lytiquement son programme  
La bibliothèque de chevet je veux dire la table de nuit  
N'a plus après cela qu'une valeur d'illustration

*Mon père oublie quelquefois que je suis sa fille*

L'éperdu

Ce qui tout à la fois craint et rêve de se trahir  
Mots couverts comme une agonie sur la mousse  
Celui qui dit les avoir entendus de ta bouche brave tout ce  
qui vaut la peine d'être bravé  
Cette sorte de courage est aujourd'hui le seul

Il nous dédommage à lui seul de cette ruée vers une tonnelle  
de capucines  
Qui n'existe plus  
Tonnelle belle comme un cratère

Mais quel secours  
Un autre homme à qui tu faisais part de ta détresse  
Dans un lit un homme qui t'avait demandé le plaisir  
Le don toujours incomparable de la jeunesse  
Il a reçu ta confiance parmi tes caresses  
Fallait-il que ce passant fût obscur  
Vers toi n'a su faire voler qu'une gifle dans la nuit blanche  
Ce que tu fuyais  
Tu ne pouvais le perdre que dans les bras du hasard  
Qui rend si flottantes les fins d'après-midi de Paris autour  
des femmes aux yeux de cristal fou  
Livrées au grand désir anonyme  
Auquel fait merveilleusement uniquement  
Silencieusement écho  
Pour nous le nom que ton père t'a donné et ravi

On glisse où s'est posé ton haut talon de sucre

Tout est égal qu'ils fassent ou non semblant de ne pas en  
convenir  
Devant ton sexe ailé comme une fleur des Catacombes  
Étudiants vieillards journalistes pourris faux révolutionnaires  
prêtres juges  
Avocats branlants  
Ils savent bien que toute hiérarchie finit là

Pourtant un jeune homme t'attendait énigmatique à une terrasse de café

Ce jeune homme qui au quartier Latin vendait paraît-il entre-temps *L'Action française*

Cesse d'être mon ennemi puisque tu l'aimais

Vous auriez pu vivre ensemble bien qu'il soit si difficile de vivre avec son amour

Il t'écrivait en partant *Vilaine chérie*

C'est encore joli

Jusqu'à plus ample informé l'argent enfantin n'est que l'écume de la vague

Longtemps après la cavalerie et la chevalerie des chiens

Violette

La rencontre ne sera plus poétiquement qu'une femme seule dans les bosquets introuvables du Champ-de-Mars

Assise les jambes en X sur une chaise jaune

# L'AIR DE L'EAU

## (1934)

Monde dans un baiser  
Le joueur à baguettes de coudrier cousues sur les manches  
Apaise un essaim de jeunes singes-lions  
Descendus à grand fracas de la corniche  
Tout devient opaque je vois passer le carrosse de la nuit  
Traîné par les axolotls à souliers bleus  
Entrée scintillante de la voie de fait qui mène au tombeau  
Pavé de paupières avec leurs cils  
La loi du talion use un peuple d'étoiles  
Et tu te diapres pour moi d'une rosée noire  
Tandis que les effrayantes bornes mentales  
À cheveux de vigne  
Se fendent dans le sens de la longueur  
Livrant passage à des aigrettes  
Qui regagnent le lac voisin  
Les barreaux du spectacle sont merveilleusement tordus  
Un long fuseau d'air atteste seul la fuite de l'homme  
Au petit matin dans les luzernes illustres  
L'heure  
N'est plus que ce que sonnent les pièces d'or de la  
bohémienne  
Aux volants de coréopsis  
Une écuyère debout sur un cheval au galop pommelé de  
boules d'orage  
De loin les bras sont toujours en extension latérale  
Le losange poudreux du dessous me rappelle

La tente décorée de bisons bleus  
Par les Indiens de l'oreiller  
Dehors l'air essaye les gants de gui  
Sur un comptoir d'eau pure  
Monde dans un baiser monde  
À moi les écailles  
Les écailles de la grande tortue céleste à ventre d'hydrophile  
Qui se bat chaque nuit dans l'amour  
Avec la grande tortue noire le gigantesque scolopendre de  
racines

\*

Le poisson-télescope casse des pierres au fond des livres  
Et le plaisir roule ces pierres  
Comme vont à dos d'âne de très jeunes filles d'autrefois  
En robes d'acacia  
Le temps est si clair que je tremble qu'il ne finisse  
Un coup de vent sur tes yeux et je ne te verrais plus  
Déjà tous les récifs ont pris le large  
Les derniers réverbères de paille reculent devant les  
éteigneurs  
Auxquels des papillons blancs font un casque de  
scaphandriers  
Ils ne se risqueront pas dans la ville aux grands chardons  
Où souffle un vent blond à décorner les lucanes  
J'habite au cœur d'un de ces chardons  
Où tes cheveux sont des poignées de portes sous-marines  
Des anses à saisir les trésors  
Nous pouvons aller et venir dans les pièces frissonnantes  
Sans crainte errer dans la forêt de jets d'eau



Nous perdre dans l'immense spath d'Islande  
Ta chair arrosée de l'envol de mille oiseaux de paradis  
Est une haute flamme couchée dans la neige  
La neige de t'avoir trouvée  
La descente de lit de loup blanc à perte de vue

\*

Je rêve je te vois superposée indéfiniment à toi-même  
Tu es assise sur le haut tabouret de corail  
Devant ton miroir toujours à son premier quartier  
Deux doigts sur l'aile d'eau du peigne  
Et en même temps  
Tu reviens de voyage tu t'attardes la dernière dans la grotte  
Ruisselante d'éclairs  
Tu ne me reconnais pas  
Tu es étendue sur le lit tu t'éveilles ou tu t'endors  
Tu t'éveilles où tu t'es endormie ou ailleurs  
Tu es nue la balle de sureau rebondit encore  
Mille balles de sureau bourdonnent au-dessus de toi  
Si légères qu'à chaque instant ignorées de toi  
Ton souffle ton sang sauvés de la folle jonglerie de l'air  
Tu traverses la rue les voitures lancées sur toi ne sont plus  
que leur ombre  
Et la même  
Enfant  
Prise dans un soufflet de paillettes  
Tu sautes à la corde  
Assez longtemps pour qu'apparaisse au haut de l'escalier in-  
visible  
Le seul papillon vert qui hante les sommets de l'Asie

Je caresse tout ce qui fut toi  
Dans tout ce qui doit l'être encore  
J'écoute siffler mélodieusement  
Tes bras innombrables  
Serpent unique dans tous les arbres  
Tes bras au centre desquels tourne le cristal de la rose des  
vents  
Ma fontaine vivante de Sivas

\*

L'aigle sexuel exulte il va dorer la terre encore une fois  
Son aile descendante  
Son aile ascendante agite imperceptiblement les manches de  
la menthe poivrée  
Et tout l'adorable déshabillé de l'eau  
Les jours sont comptés si clairement  
Que le miroir a fait place à une nuée de frondes  
Je ne vois du ciel qu'une étoile  
Il n'y a plus autour de nous que le lait décrivant son ellipse  
vertigineuse  
D'où la molle intuition aux paupières d'agate œillée  
Se soulève parfois pour piquer la pointe de son ombrelle  
dans la boue de la lumière électrique  
Alors des étendues jettent l'ancre se déploient au fond de  
mon œil fermé  
Icebergs rayonnant des coutumes de tous les mondes à venir  
Nés d'une parcelle de toi d'une parcelle inconnue et glacée  
qui s'envole  
Ton existence le bouquet géant qui s'échappe de mes bras

Est mal liée elle creuse les murs déroule les escaliers des  
maisons

Elle s'effeuille dans les vitrines de la rue

Aux nouvelles je pars sans cesse aux nouvelles

Le journal est aujourd'hui de verre et si les lettres n'arrivent  
plus

C'est parce que le train a été mangé

La grande incision de l'émeraude qui donna naissance au  
feuillage

Est cicatrisée pour toujours les scieries de neige aveuglante

Et les carrières de chair bourdonnent seules au premier  
rayon

Renversé dans ce rayon

Je prends l'empreinte de la mort et de la vie

À l'air liquide

\*

Le marquis de Sade a regagné l'intérieur du volcan en érup-  
tion

D'où il était venu

Avec ses belles mains encore frangées

Ses yeux de jeune fille

Et cette raison à fleur de sauve-qui-peut qui ne fut

Qu'à lui

Mais du salon phosphorescent à lampes de viscères

Il n'a cessé de jeter les ordres mystérieux

Qui ouvrent une brèche dans la nuit morale

C'est par cette brèche que je vois

Les grandes ombres craquantes la vieille écorce minée

Se dissoudre

Pour me permettre de t'aimer  
Comme le premier homme aima la première femme  
En toute liberté  
Cette liberté  
Pour laquelle le feu même s'est fait homme  
Pour laquelle le marquis de Sade défia les siècles de ses  
    grands arbres abstraits  
D'acrobates tragiques  
Cramponnés au fil de la Vierge du désir

\*

J'ai devant moi la fée du sel  
Dont la robe brodée d'agneaux  
Descend jusqu'à la mer  
Et dont le voile de chute en chute irise toute la montagne  
Elle brille au soleil comme un lustre d'eau vive  
Et les petits potiers de la nuit se sont servis de ses ongles  
    sans lune  
Pour compléter le service à café de la belladone  
Le temps se brouille miraculeusement derrière ses souliers  
    d'étoiles de neige  
Tout le long d'une trace qui se perd dans les caresses de  
    deux hermines  
Les dangers rétrospectifs ont beau être richement répartis  
Des charbons mal éteints au prunellier des haies par le  
    serpent corail qui peut passer pour un très mince filet de  
    sang coagulé  
Le fond de l'âtre  
Est toujours aussi splendidement noir  
Le fond de l'âtre où j'ai appris à voir

Et sur lequel danse sans interruption la crêpe à dos de  
primevères  
La crêpe qu'il faut lancer si haut pour la dorer  
Celle dont je retrouve le goût perdu  
Dans ses cheveux  
La crêpe magique le sceau aérien  
De notre amour

\*

Au beau demi-jour de 1934  
L'air était une splendide rose couleur de rouget  
Et la forêt quand je me préparais à y entrer  
Commençait par un arbre à feuilles de papier à cigarettes  
Parce que je t'attendais  
Et que si tu te promènes avec moi  
N'importe où  
Ta bouche est volontiers la nielle  
D'où repart sans cesse la roue bleue diffuse et brisée qui  
monte  
Blêmir dans l'ornière  
Tous les prestiges se hâtaient à ma rencontre  
Un écureuil était venu appliquer son ventre blanc sur mon  
cœur  
Je ne sais comment il se tenait  
Mais la terre était pleine de reflets plus profonds que ceux de  
l'eau  
Comme si le métal eût enfin secoué sa coque  
Et toi couchée sur l'effroyable mer de pierreries  
Tu tournais  
Nue

Dans un grand soleil de feu d'artifice  
Je te voyais descendre lentement des radiolaires  
Les coquilles même de l'oursin j'y étais  
Pardon je n'y étais déjà plus  
J'avais levé la tête car le vivant écrin de velours blanc  
m'avait quitté  
Et j'étais triste  
Le ciel entre les feuilles luisait hagard et dur comme une  
libellule  
J'allais fermer les yeux  
Quand les deux pans du bois qui s'étaient brusquement  
écartés s'abattirent  
Sans bruit  
Comme les deux feuilles centrales d'un muguet immense  
D'une fleur capable de contenir toute la nuit  
J'étais où tu me vois  
Dans le parfum sonné à toute volée  
Avant qu'elles ne revinssent comme chaque jour à la vie  
changeante  
J'eus le temps de poser mes lèvres  
Sur tes cuisses de verre

\*

Yeux zinzolins de la petite Babylonienne trop blanche  
Au nombril sertissant une pierre de même couleur  
Quand s'ouvre comme une croisée sur un jardin nocturne  
La main de Jacqueline X  
Que vous êtes pernicious au fond de cette main  
Yeux d'outre-temps à jamais humides  
Fleur qui pourriez vous appeler la réticence du prophète

C'en est fait du présent du passé de l'avenir  
Je chante la lumière unique de la coïncidence  
La joie de m'être penché sur la grande rosace du glacier  
supérieur  
Les infiltrations merveilleuses dont on s'aperçoit un beau  
jour qu'elles ont fait un cornet du plancher  
La portée des incidents étranges mais insignifiants à  
première vue  
Et leur don d'appropriation finale vertigineuse à moi-même  
Je chante votre horizon fatal  
Vous qui clignez imperceptiblement dans la main de mon  
amour  
Entre le rideau de vie  
Et le rideau de cœur  
Yeux zinzolins  
Y Z  
De l'alphabet secret de la toute-nécessité

\*

Il allait être cinq heures du matin  
La barque de buée tendait sa chaîne à faire éclater les vitres  
Et dehors  
Un ver luisant  
Soulevait comme une feuille Paris  
Ce n'était qu'un cri tremblant continu  
Un cri parti de l'hospice de la Maternité tout proche  
FINIS FONDEUR FOU  
Mais tout ce qui passait de joie dans l'exhalaison de cette  
douleur  
Il me semble que j'étais tombé longtemps

J'avais encore la main crispée sur une poignée d'herbes  
Et soudain ce froissement de fleurs et d'aiguilles de glace  
Ces sourcils verts ce balancier d'étoile filante  
De quelles profondeurs pouvait bien remonter la cloche  
Hermétique  
Dont rien la veille encore ne me faisait prévoir l'arrêt à ce  
palier  
La cloche aux parois de laquelle  
Ondine  
Tout en agitant pour t'élever la pédale du sagittaire en fer de  
lance  
Tu avais gravé les signes infailibles  
De mon enchantement  
Au moyen d'un poignard dont le manche de corail bifurque à  
l'infini  
Pour que ton sang et le mien  
N'en fassent qu'un

\*

Ils vont tes membres déployant autour de toi des draps verts  
Et le monde extérieur  
En pointillé  
Ne joue plus les prairies ont déteint les jours des clochers se  
rejoignent  
Et le puzzle social  
A livré sa dernière combinaison  
Ce matin encore ces draps se sont levés ont fait voile avec  
toi d'un lit prismatique  
Dans le château brouillé du saule aux yeux de lama  
Pour lequel la tête en bas



Je suis parti jadis  
Draps amande de ma vie  
Quand tu marches le cuivre de Vénus  
Innervé la feuille glissante et sans bords  
Ta grande aile liquide  
Bat dans le chant des vitriers

\*

Et mouvement encore  
Mouvement rythmé par le pilage de coquilles d'huître et  
d'étoiles rousses  
Dans les tapas des îles heureuses  
Je pense à un très ancien livre de voyages  
Où l'on conte qu'un marin abandonné dans l'une de ces îles  
S'était épris si éperdument d'une indigène  
Et s'en était fait si éperdument aimer  
Qu'ils parvenaient à échanger sur toutes choses des  
impressions parfois très subtiles  
Au moyen d'un langage unique de caresses  
Lorsque je te vois je retrouve en moi cet homme qui avait  
oublié trop volontiers la parole  
Et je souris lorsqu'un ami me reproche non sans raison  
De ne pas avoir en général  
Montré assez de défiance à l'égard de cette obsession  
poétique  
Il dit même de cette fausse intuition tyrannique  
Que serait la nostalgie de l'âge d'or  
Mais les événements modernes ne sont pas forcément  
dépouillés de tout sens originel et final  
Et la rencontre

Élective vraiment comme elle peut être  
De l'homme et de la femme  
Toi que je découvre et qui restes pour moi toujours à  
découvrir  
Les premiers navigateurs à la recherche moins des pays  
Que de leur propre cause  
Voguent éternellement dans la voix des sirènes  
Cette rencontre  
Avec tout ce qu'elle comporte à distance de fatal  
Cette précipitation l'un vers l'autre de deux systèmes tenus  
séparément pour subjectifs  
Met en branle une série de phénomènes très réels  
Qui concourent à la formation d'un monde distinct  
De nature à faire honte à ce que nous apercevrons  
À son défaut  
De celui-ci  
La barbarie des civilisations n'y peut rien  
Je lisais tout à l'heure dans *L'Humanité*  
Qu'en Oïrotie  
Dans une contrée où toutes les jolies filles il y a vingt ans  
Étaient vendues aux beys  
La femme ayant acquis maintenant le droit de disposer  
d'elle-même  
On avait pu voir  
Un jeune homme apporter à une jeune fille un petit bouquet

\*

À ta place je me méfierais du chevalier de paille  
Cette espèce de Roger délivrant Angélique  
Leitmotiv ici des bouches de métro

Disposées en enfilade dans tes cheveux  
C'est une charmante hallucination lilliputienne  
Mais le chevalier de paille le chevalier de paille  
Te prend en croupe et vous vous jetez dans la haute allée de  
    peupliers  
Dont les premières feuilles perdues beurrent les roses  
    morceaux de pain de l'air  
J'adore ces feuilles à l'égal  
De ce qu'il y a de suprêmement indépendant en toi  
Leur pâle balance  
À compter de violettes  
Juste ce qu'il faut pour que transparaisse aux plus tendres  
    plis de ton corps  
Le message indéchiffrable capital  
D'une bouteille qui a longtemps tenu la mer  
Et je les adore quand elles se rassemblent comme un coq  
    blanc  
Furieux sur le perron du château de la violence  
Dans la lumière devenue déchirante où il ne s'agit plus de  
    vivre  
Dans le taillis enchanté  
Où le chasseur épaule un fusil à crosse de faisan  
Ces feuilles qui sont la monnaie de Danaé  
Lorsqu'il m'est donné de t'approcher à ne plus te voir  
D'étreindre en toi ce lieu jaune ravagé  
Le plus éclatant de ton œil  
Où les arbres volent  
Où les bâtiments commencent à être secoués d'une gaieté de  
    mauvais aloi  
Où les jeux du cirque se poursuivent avec un luxe effréné  
    dans la rue  
Survivre

**Du plus loin deux ou trois silhouettes se détachent  
Sur le groupe étroit bat le drapeau parlementaire**

**\***

**On me dit que là-bas les plages sont noires  
De la lave allée à la mer  
Et se déroulent au pied d'un immense pic fumant de neige  
Sous un second soleil de serins sauvages  
Quel est donc ce pays lointain  
Qui semble tirer toute sa lumière de ta vie  
Il tremble bien réel à la pointe de tes cils  
Doux à ta carnation comme un linge immatériel  
Frais sorti de la malle entrouverte des âges  
Derrière toi  
Lançant ses derniers feux sombres entre tes jambes  
Le sol du paradis perdu  
Glace de ténèbres miroir d'amour  
Et plus bas vers tes bras qui s'ouvrent  
À la preuve par le printemps  
D'APRÈS  
De l'inexistence du mal  
Tout le pommier en fleur de la mer**

**\***

**Toujours pour la première fois  
C'est à peine si je te connais de vue**

Tu rentres à telle heure de la nuit dans une maison oblique à  
ma fenêtre  
Maison tout imaginaire  
C'est là que d'une seconde à l'autre  
Dans le noir intact  
Je m'attends à ce que se produise une fois de plus la  
déchirure fascinante  
La déchirure unique  
De la façade et de mon cœur  
Plus je m'approche de toi  
En réalité  
Plus la clé chante à la porte de la chambre inconnue  
Où tu m'apparais seule  
Tu es d'abord tout entière fondue dans le brillant  
L'angle fugitif d'un rideau  
C'est un champ de jasmin que j'ai contemplé à l'aube sur une  
route des environs de Grasse  
Avec ses cueilleuses en diagonale  
Derrière elles l'aile sombre tombante des plants dégarnis  
Devant elles l'équerre de l'éblouissant  
Le rideau invisiblement soulevé  
Rentrent en tumulte toutes les fleurs  
C'est toi aux prises avec cette heure trop longue jamais assez  
trouble jusqu'au sommeil  
Toi comme si tu pouvais être  
La même à cela près que je ne te rencontrerai peut-être  
jamais  
Tu fais semblant de ne pas savoir que je t'observe  
Merveilleusement je ne suis plus sûr que tu le sais  
Ton désœuvrement m'emplit les yeux de larmes  
Une nuée d'interprétations entoure chacun de tes gestes  
C'est une chasse à la miellée

**Il y a des rocking-chairs sur un pont il y a des branchages qui  
risquent de t'égratigner dans la forêt  
Il y a dans une vitrine rue Notre-Dame-de-Lorette  
Deux belles jambes croisées prises dans de hauts bas  
Qui s'évasent au centre d'un grand trèfle blanc  
Il y a une échelle de soie déroulée sur le lierre  
Il y a  
Qu'à me pencher sur le précipice  
De la fusion sans espoir de ta présence et de ton absence  
J'ai trouvé le secret  
De t'aimer  
Toujours pour la première fois**

## **POÈMES DIVERS IV ET TEXTES AUTOMATIQUES**

### **[LE VAISSEAU N'AVANÇAIT PLUS...]**

Le vaisseau n'avancait plus depuis un siècle. On avait joué aux cartes interminablement, on avait bu la liqueur de lune qui rend un peu poltron il est vrai mais la pompe géante à bras d'oiseaux blancs avait tôt fait de rassembler le soir tout le monde sur la glace qui était aussi peu cassante que possible. Et c'était le tambour de ville et c'était une roulotte foraine bien singulière que celle dont l'ours par une série de stratagèmes avait fini par regagner son pays natal. Quant à la fenêtre elle était couchée sur le gazon assez ras, ma foi, et de couleur cristalline. Quand je m'y accoudais le crissement de mes fourrures contre le verre dépoli me donnait des frissons et il m'advenait d'aller plus loin, beaucoup plus loin dans la vision que les navigateurs les plus téméraires. Un jour je m'en souviens, c'était sans espoir de retour, les acanthes glaciaires s'entrouvrirent sous mes yeux, découvrant des fesses de gazelle qui étaient une rose mangeant un magasin de gants et d'elles s'envolaient des perroquets qui sautaient à la corde puis les cachemires se fanrent à leur tour et les vapeurs prirent le large montées par des spongilles étoilés. La crête des prismes scintillait d'une manière insolite comme lorsqu'on sonne à la porte d'un grand parc qui passe pour abandonné mais sait-on jamais ce qui prend possession des demeures privées de présences humaines ? Dans un angle de

la fosse neigeuse repose sous ses parures le génie de la Terrasse qui vit de privations. Les oreilles de la mer qui sont les poissons-volants ne sont pas absentes de la tapisserie, vieil intérieur de calèche, mais le cheval a été fouetté au point de disparaître dans la brume de ses naseaux. Je suis monté sur trois chaises, une bleue, une jaune et une bleue. Les papillons se rassemblent au-dessus de moi, c'est la voile inutile, l'occasion à crinière blanche déroulant ses anneaux pour s'endormir.

## **[LES PLANTES SONT DES COUVERTS...]**

Les plantes sont des couverts d'étain sur une table de seigneurs à cause du brouillard et la colline bêle de milliers d'agneaux à l'approche des loups. La carrure générale des herbes laisse à désirer quand le vent est si bas et que les cloches intérieures de l'air s'entourent de lierre. Prenez garde : la cachette pince les premiers cordons de sa bourse et le trajet saigne. On va commencer par ramener le coffre jaune du fond de l'eau. Ce coffre n'a pas d'angles : il est couvert de méduses qui le rendent phosphorescent à la tombée de la nuit. Les pailles sont hautes et pailletées avec des reflets d'écritoires très vieux. Pora la charmante boit d'un vin lilas dans une clochette des prés. C'est la fée d'oubli et d'anéantissement passager. Elle est couverte de stries bleues et tient par la main une sarigue à tête d'horloge peinte en vert. Le bois d'osier ronge son frein à la cantonade, parcouru par un serpent tintant et caressant qui va se coucher. Les troubles commencent par un crochet de cuivre au-dessus d'une porte : ce crochet a dû s'échapper d'une boucherie car y pendent des draperies solaires un peu trop violentes, ce



soir. La bête tuée ne doit pas être bien loin sur ses portes de sang. Je l'entends gémir dans le ruisseau supérieur de l'air que dessine en ce moment un vol de passereaux.

## POÈME AVEC VOCABULAIRE

*7 mai 1931, 10 heures [du] soir.*

La laitue de la cervelle devient orange en mourant  
Et se casse comme le gypse dans la terre  
Alors l'ange ses reps bleus d'ailes ses coupons de grands  
magasins  
La lumière j'ai nommé la nuit non la lumière  
Les licols et les lassos qui font tout le cheval  
Dans la Bausse les coquelicots sont certains  
Parmi les flaques ils ressemblent aux vieilles locomotives  
plaintives  
Dont l'accent est l'hiver  
L'homme se donne du bon temps  
Le bon vivant le cher mourant  
Il connaît Trafalgar et Jarnac il a suspendu ses bretelles au  
nuage qui est à peine au-dessus de lui  
Il s'est couché sur son matelas de zinc  
On a frappé C'était l'action de s'étonner  
Qui demandait la permission de passer outre  
Les vecteurs ensanglantés prenaient le large  
Ils crevaient le cerceau horizontal de leurs gueules de feu  
C'étaient les ressemblances mouvantes les bonnes à tout  
faire de la réalité  
Un jour c'en fut fait des fiançailles d'après  
Et le lendemain le satyre se promenait à travers bois

Un pied par violette  
On l'a retrouvé on l'a pincé  
Mais le pinçon ne le réveillait pas  
Il faudrait regarder les commerçants dans leur glace  
Et les assureurs dans celle des avertisseurs d'incendie  
Le tremblement d'air est terrible les insectes sont  
abominables  
Dans le département du Gers les philosophes  
Les philosophes coupés en morceaux  
Se font une raie non plus dans les cheveux mais dans la main  
Les enfants descendent de leur cadre  
Dans des balançoires  
Ils ont la rougeole sur les échasses  
Et le lait devient de jour en jour plus sombre  
Le lait donne naissance aux dessins à la mine de plomb  
Du jour à donner et à recevoir  
La coquille du crâne dont on fait les pâtés d'encre  
La tortue de tête qui lutte dans les orties  
La maladie de langueur qui s'appelle penser

## **POÈME EXHIBITIONNISTE**

*7 mai 1931, 10 h 15.*

Je prendrai mon lit à bras le corps  
Et je le secouerais de tous mes rêves  
Les femmes rousses pourront sauter à la corde  
En me faisant de l'œil comme la pensée  
Rien ne m'arrêtera  
J'enterrerai la fenêtre  
Les couronnes de belles de jour et de belles de nuit

Puis je battraï la campagne en disposant les précieuses  
machines agricoles sur le papier mural  
Le silence qui est déjà l'aventure  
Sera encore les habits que j'aurai quittés  
Le revers qui se plaque  
Le volubilis qui s'enroule  
Il n'y aura qu'un timbre oblitéré sur deux à la lettre que je ne  
voudrai pas lire  
Remettant à demain l'acquittement du dernier criminel  
Les chenêts dans leur boîte  
Les chiens hurlant à la lune sur le coffret de  
l'exhibitionnisme  
J'entrerais dans la combinaison de la nuit  
Je me ferai une raison de cette combinaison  
J'assisterai à mon découpage en jeu de patience  
Plus d'angles plus ces sinistres petits mâchicoulis qu'on  
découvrait quand on voulait manger dans le pain  
Les femmes soigneusement écartelées  
Les femmes serties d'hommes qui brillent en les aimant  
Et qui répondent par cette sèche effloraison des agaves  
Dans les pays chauds dans les pays brûlants dans les pays  
tièdes  
Puisqu'aussi bien tout se refroidit même la lave  
Même le souvenir même les grands braisiers dans lesquels  
s'éloignent les fraises  
Je trouverai mon nom écrit sur l'atrocité fulgurante  
Les gerbes de mon nom couchées au pied des noisetiers  
Les flammes déjà de mon nom veillant dans le scandaleux  
myosotis  
Les Niagaras de mon nom frappés par l'attente altière des  
mondes  
Qui se ramassent sur eux-mêmes dans les épines du hérisson  
de mon nom

Quand on le prononce à la cantonade  
Dans un murmure comme si l'on m'aimait encore  
Comme si l'on m'avait jamais aimé

## POÈME FIN DU MONDE

*7 mai 1931, 10 h 45.*

Brr ce ne sera pas encore pour cette fois-ci  
Les cheminées au haut des rêves sont moisies  
Et la vérité est couchée dans le puits  
Les poètes sont mobilisés depuis midi  
On voit que les cheveux se portent de plus en plus longs  
Ils rabattent les cils qui rabattent les perdrix  
Les chemins de fer sont désespérés  
Les bateaux sont à louer  
C'est trop  
Dans les horlogeries on observe que l'évidence ne tient plus  
à l'écart de deux aiguilles  
Et dans les boucheries que les moutons prennent un air  
méchant  
Un jeune homme est reçu par une jeune fille dans les bras de  
la statue de Fabre  
Ils se prennent pour des papillons et c'est tout  
Le métropolitain est aérien  
Les fumistes présentent leurs cartes à la Bibliothèque  
nationale  
Les yeux de verre sont de plus en plus demandés  
Quelle soif  
Pince-sans-rire et sceptiques se jettent les uns sur les autres  
L'espace est encore entre deux arbres

C'est très joli  
Le linge à sécher en Écosse  
Les calibres d'armes en Asie  
Les pantalons de femmes ouverts l'absence de ces pantalons  
aussi  
Sont soumis à des lévitations bizarres et à des rectifications  
que faute de temps on est obligé de passer  
La belle étoile s'orne de cornes au lieu de branches  
Ballants et transepts  
Le dernier pape un grand hydrophile des marécages  
S'attaque à la carpe couvant dans le cerveau de l'homme  
Les livres térébenthinés se soulèvent une dernière fois sur  
leurs moustaches  
Ils regardent les sacs qui vont les contenir  
Dans les braseros où les mains travailleuses vont se nicher  
Les hirondelles fientent  
Un cocon oublié sur le bord de la table où j'écris ces  
dernières volontés  
Passe de la nuit à l'oubli  
L'éventail à crinière qui mouche les mouches dans le  
mouchoir de l'air  
L'intérêt composé qui s'inquiète dans le mot vivre  
La douleur au long cours le sommeil à forfait  
L'huître indéfiniment perlière la plante qui regarde  
l'héliotropisme  
Comme l'ouvrier qui ne passera jamais en rentrant de son  
travail par la rue de la Paix  
Vont encore se déguiser vont encore se coucher sur la  
barricade  
Vont encore se dépenser sans compter  
Vont encore se respirer pour eux seuls dans la rose des vents

# POÈME PROPHÉTIQUE

*8 mai 1931, 2 h 30.*

Le petit destin est mort ce matin  
En bas âge  
À la Caponnière  
Hue taxi  
L'herbe sablée est de plus en plus longue  
Le calendrier aux feuilles de tremble  
Décore les vieilles les jeunes allées et venues  
Nos amis devant le triste orphéon  
Nos ennemis dans la pendule  
À la file indienne se dessinent  
L'un couvrant l'autre  
Le bras en écharpe et l'écharpe est un brassard de premier  
    communiant  
Il y a aussi les femmes  
Ni nos amies ni nos ennemies à califourchon sur le cheval de  
    notre différence avec les autres  
Le paganisme tant vanté dirige les travaux il est premier-né  
    sans la terrasse  
Et se vautre dans le soleil  
Il va venir le messie du bois mesdames  
Il n'a pas passé par ici  
C'est un noisetier en fleur  
J'en appelle à l'angle inférieur du temps  
La forme d'un œuf dans le coquetier mais pas l'œuf en bois  
    des îles  
Le tracé infallible de la noix  
Plus tard dans une minute  
Un ver luisant sur l'ongle  
La femme que j'aimerai belle comme un troupeau d'antilopes

Les seins mordus la lèvre enveloppée dans un cornet de  
paroles basses  
La femme que j'aimerai s'introduira une serrure dans les  
cheveux  
Une grande serrure blonde et c'en sera fait des revenants  
Qui braquent le tiroir de leurs chaînes sur l'hôtel des  
vaudevilles  
Paraissez nuages  
Usez-vous lanières des vents  
L'eau est au fond de l'arrosoir qui se lève au-dessus des  
statues  
Dans un instant d'ici plusieurs siècles  
Une cage pratiquée entre deux vols d'oiseaux  
Le piège que les souris portent à la queue pour les chats  
Le ballon primitif  
S'étourdiront de philosophie et ce sera le quai d'une ville  
déserte

## **POÈME SCATOLOGIQUE**

*8 mai 1931, 2 h 55.*

Sur la nappe brune et dans les draps du lit bruns  
L'homme blond  
La femme ni brune ni blonde la femme  
Soulève le verre à boire plus grand qu'elle  
Et demande grâce  
Les bois mouillés la lune oblique les hôtels borgnes  
Le feston et l'astragale l'un constructif et l'autre destructif  
Se passent la virgule le point et les autres signes de  
ponctuation à tête d'amphore

La loi est crachée pour tous les peuples sur des tables  
Et les bidets sont orientés vers l'Orient  
Dans le grincement et entre les fameuses pincettes des pôles  
Le souvenir punaise du bois de lit humain  
Le souvenir entretenu par deux maquereelles  
Le souvenir isocèle et de même substance que la gomme à  
claquer  
Le souvenir prend les proportions d'un événement manqué  
L'or blond l'air à rendre opaque et l'eau propre plus sale  
La montagne individuelle la chaîne de montagne aux  
breloques d'animaux tués  
Les maisons en construction avec l'humidité bienfaisante  
Les maisons en démolition avec leurs immenses cabinets à  
écho  
Les sensations gustatives et gymniques les horreurs  
Les différentes espèces de tanks de plus en plus légers  
Les locations de places de théâtre  
Livrent passage aux taches d'huile bouillante  
Qui ressemblent aux hommes devant les châteaux forts

## **POÈME GENRE SCOLAIRE**

*8 mai, 3 h 15.*

Le mètre d'école est conservé aux Arts et Métiers  
Dans une robe de femme en platine  
Charlemagne entre aux Arts et Métiers  
Il dépose sa couronne au vestiaire parmi les capuchons des  
élèves  
Quelle gloire pour eux quelle gloire pour lui  
Ses yeux fermés sont les hémisphères de Magdebourg



Qui souvent se pèse bien se connaît  
L'e muet de Charlemagne est la pierre angulaire du Saint-  
Empire que je veux prendre sur moi-même  
Le lait et le vin combinés rouillent le verre  
Dans les petites filles il y a la place des petits garçons et des  
hannetons  
Le trapèze est couvert de cerises  
Le losange est vert avec des anges qui jouent aux quatre  
coins  
Les taches d'encre sur les doigts et les chutes sur les genoux  
Sont le premier signe d'égalité revendicable  
La nature est la tempête le cyclone la trombe  
Avec une marge d'aurore boréale pour le cahier  
La ceinture le doigt levé parquent l'érotisme dans les préaux

## LES PARIS

### I

Merde criaient les voyageurs du car  
Hypnotisés par le dragon de faïence  
Qui crachait le ciel à pleins poumons  
Par les soirs d'orage  
Les chevaux à longue longue bride rebroussaient chemin  
traînant leurs cavaliers désarçonnés  
Autour des rosaces ancien modèle  
Près des poiriers derrière les murs sous la tente grelottante  
Les voyageuses se déclaraient particulièrement satisfaites  
Elles voulaient rester le soir après l'appel

Elles manifestaient en outre l'intention de casser les belles  
assiettes de Delft  
Si on les avait écoutées

## II

La cage aux oiseaux est entourée d'une serpillière humide  
Couleur de siphon  
Les oiseaux chantent catholiquement à travers le goulot  
C'est tout à fait ravissant ces pays chauds  
Les plantes à fourrures s'enveloppent dans les manchons de  
craie  
Par pure gratuité  
Les cœurs de loup sont plus ouverts que la fleur nommée  
mauve  
Qui est un couteau vieilli  
Pendant que nous y sommes le trotteur second empire élé-  
gant comme une fenêtre de septième sur la cour se sou-  
met les pierres grimaçantes comme des fous de cour

### [L'AMOUR SUR LE CHEMIN...]

L'amour sur le chemin dansait avec la peur  
Car je portais le feu des étoiles aux vignes.  
Il m'a fallu plus tard interpréter les signes  
Des grands puits de pétrole et du désir trompeur.

Le jour se balançait, tendre comme un vapeur  
Par-delà les talus couverts de fleurs malignes.  
Les femmes qu'entraînait la lumière étaient dignes  
De me guider, brillant chèvrefeuille grimpeur.

Une aune de ruban merveilleux s'envolait  
De chaque épave. Un ciel fait de bouquets de lait  
Aux apparitions donnait libre carrière.

Mon cheval approchait au galop de minuit  
De ce poste le plus éloigné de la terre  
Où depuis je suis mort et où mon ombre luit.

### **[L'OISEAU DE FLAMME...]**

L'oiseau de flamme apporte un message. La grille  
Ne s'ouvre plus qu'au doigt des anges menaçants.  
Aux fenêtres du nord des violons cassants  
S'accouident et l'amour enlace un ciel qui brille.

Au large les bijoux et leur louche escadrille,  
Les éventails de roche ou de verre, l'encens  
Pourpre des baisers morts ! Tous les êtres absents  
Les beaux points cardinaux continuent leur quadrille.

C'est toi qui viens, immense aurore, éternité.  
Je le sais, tu rendras ce qui fut habité  
Plus muet qu'une fleur et plus douteux qu'un prisme

Après moi qui n'aspire à toi que par dépit  
Comme un papillon blanc au vague mimétisme  
Un épi bleu se couche et c'est un noir épi

## **[C'EST LE STYLE JAPONAIS]**

C'est le style japonais des rosiers de la lune  
La tente du cirque est tirée aux cent coins par un canard  
mandarin  
Tandis que l'aimable prostituée à tête de coup de feu  
Fait son entrée dans le souterrain  
Toute la vieillerie des lilas tous les gâteaux secs des prénoms  
de femmes  
La poussière des printemps et l'abominable panique des  
papillons qui ont froid  
La jeunesse qui loue son palais la vieillesse qui fait toujours  
recommencer l'expérience  
Le petit enfer patient avec son diable doré  
Quels volcans d'illusions quelles ombelles de promesses  
Tout l'univers moins l'homme que je suis  
Toute la nature montrée du doigt  
Plus tard dans les cafés de la périphérie  
Dans les musées gracieux dans les manufactures tracées sur  
le sable  
S'assemblent les aigrettes d'air les bouillonnements les  
étincelles  
Et le malheur tentera la grande réconciliation  
Les boccas de parfumeurs brisés au centre de la place  
Feront le jeu des ombres des kiosques  
Puis l'erreur reconnue le col relevé  
Les gants fermés sur des paquets d'allumettes  
On se retrouvera comme par le passé  
Avec la notion ennemie de l'un et de l'autre  
Tandis que l'amour rouge se déterminera  
Pendant l'orage

J'en ai assez les tables sont troubles devant les chaises  
chastes

Les vitres sont creuses et le paysage sent la bergamote  
Autour des mains dans la caresse il y a un abat-jour  
Et sur les mains dans l'étreinte il y a la lumière de l'osier  
Mais les amants s'incorporent la plus grande part de la  
couleur

Qui sépare les tombeaux

C'en est fait du dernier rameau de chêne-liège

Le long du torrent qui confond l'aigle et la truite

Assez d'inutiles crochets par les routes

Assez de cigales appuyées jour et nuit contre l'oreille

L'espace organisé fait place à une colonie de vers luisants

Et la barrière du temps permet d'admirer dans son jardin de  
balsamines folles

La beauté qui est la garde-barrière

Il faut aussitôt repartir

Les chats se sont si bien enroulés cette nuit sur eux-mêmes

Qu'ils ont permis à l'homme de placer les cheminées sur les  
toits

Le vagabond tient dans ses bras l'enfant abandonné

Et la mère de cet enfant fait avorter à la ronde

Toutes les bouteilles de feu

Tandis que les horloges écaillent sang et nacre prises dans le  
tourbillon

Livrent passage à de très petits cavaliers

Dont on n'aperçoit que les éperons

Un tapis de jésuites s'étend dans la campagne

Les tintinnabulantes femmes qui nous plaisent

Ramènent leur mante sur leur visage

Du plus loin qu'on découvre le brasier potentiel

On ne demande qu'à participer au supplice

Les lotus déchirés sur les étangs ventre à terre

Flânent à tout vent avec une inconvenance particulière  
Des seigneurs authentiques qui paraissent annoncer un  
temps prochain  
S'avancent dans le hourvari qualitatif  
En s'aidant du gypse de la terre  
Les pêcheurs débordés par l'idée de leur filet même  
Proposent de confier Paris à la garde d'un nommé Mille-  
mailles  
On trie le verre cassé dans les bijouteries  
Les femmes sont là naturellement  
La plupart sont arrêtées devant la vitrine vide  
Elles prônent la substitution générale du verre à la monnaie  
Et l'on entend tomber de leurs mains des pièces qui se  
cassent  
À l'effigie des coqs sur le fumier  
Le fumier devant l'hôtel Claridge  
Est gouverné par l'ancien pendulaire ambassadeur  
Qui signa la paix sur une feuille de catalpa  
Le jour où le papier se fut mis à manquer  
C'est-à-dire un peu après que ce poème fut écrit  
Les marmottes sont toujours calmes elles flattent les petites  
filles  
Et rien ne sert plus de ne pas leur donner leur rang  
d'animaux favoris  
Mille naseaux fument dans la mer  
Les clochers portés par les hommes sur leurs épaules  
S'enfoncent tour à tour dans la neige  
Je prendrai la peine de mettre cette lettre à la poste  
Il y a en effet encore une boîte aux lettres sans fond  
Elle doit permettre d'atteindre le fantôme femme à qui j'ai  
toujours eu affaire  
Le voici je reconnais sa fourrure de gui  
Ses souliers aux boutons de muguet noir

C'est elle c'est sa chevelure plutôt je reconnais ces grappes  
de cassis  
Le pressoir de la paresse  
Enfant petit martyr aux pensées pareilles aux appels des  
timbres nickelés  
Dans les maisons bourgeoises  
Interroge le silence du puits  
Les lauriers-roses qui faisaient partie de la décoration  
charcutière  
Celle qui en dernier ressort a le mieux tenu  
Les lauriers-roses se font rares  
Les lauriers rouille passent la tête par la porte de la  
ferronnerie  
En quête du fer à cheval sur lequel j'aiguise le couteau  
Dont je fendrai l'oreille du dernier bruit  
Faute de pouvoir abolir l'âme du violon  
Plût aux barricades de ramener le ciel à d'autres sentiments  
Plût à la dernière des dernières d'avoir bien voulu de moi  
pour amant  
Les personnages subalternes terrés dans leurs vêtements  
blancs  
Se portent avec force courbettes aux endroits les plus  
menacés  
Ils sont couverts de croix et de crachats de mouton  
Nul n'a pensé à faire valoir la blancheur de la craie et l'éclat  
du charbon qui sont des choses pures  
Le progrès est un épouvantail inséparable de l'arbre en fleur  
Inséparable du chant des oiseaux qu'il faut éloigner  
En agitant contre eux des livres de prix dorés sur tranches  
Je promets l'acquittement à tout ce qui se réclame de cette  
petite plante folâtre du bas des murs qui ressemble à  
l'orge  
Dégénéré et à laquelle j'ai entendu donner le nom de voleur

Mais je serai impitoyable pour l'hermine  
Qui est associée au droit de juger  
Comme si le jugement la faculté critique et la discrimination  
Qui surenchérit sur la queue de rat  
Avaient quelque chose à faire dans les préaux glaciaux  
Du comportement de l'homme au cœur d'enfant  
Qui se contemple dans l'œil des poissons adultes  
Je suis le vent qui vient soulever les rideaux dans les  
maisons de correction  
Remplies de jeunes filles et leur donne du courage  
Le courage de mal faire est un si joli bateau corsaire dans la  
carafe de leur tête  
Je suis l'entretien de ces plats d'argent merveilleux sur  
lesquels elles se passent nos têtes  
Aux yeux qui ne cillent même pas  
Quand elles jouissent d'elles et de nous  
Je suis l'occasion toujours insaisissable l'occasion  
Comme les grandes roulottes qui sillonnent la terre  
Pleine de lions croit-on et dans l'éclair de leur gueule ouverte  
Pleine de ces têtes ravissantes sur le fond rouge et or de leur  
palais  
Entre les canines lumineuses  
Place au sens éternel du danger maître du monde  
La breloque de ce qu'on ne sait pas  
Vient battre sinistrement le ventre terrestre  
Et se détache de la chaîne d'astres  
Le millet de la cage nocturne  
Finissons-en les aiguilles de la machine à coudre  
Sont dressées vers le ciel de la plus humble à la plus humble  
Le défi monte comme la sève  
Il aura raison de ces successions de carcasses éblouissantes  
Qui font à l'intérieur la marguerite immonde de la terre  
La gerbe des gestes l'axe des actes



Et le loup blanc pour finir toi comme un autre  
À la longue les voitures de laitier et les carrosses d'encre  
Antoine  
Pour la tentation seulement  
Disparaîtront dans un nuage de poussière qui fut la vie  
Les rapports saisissants qui unissaient la chair à ce moins  
que l'ombre de la chair  
Dont tu te défis à peine plus lentement  
Ces rapports seront vains comme l'amertume qui prête sa  
vertu à certaines plantes  
Et à tout ce qui n'aura pas été qui aurait pu être  
Un champ de blé pour la chaleur de tes mains  
Une heure de musique plus belle pour ton sang  
Une barque échouée dans un salon pour tes larmes  
Des gantelets de fer pour les croiser sur ta poitrine  
Des gantelets de fer qui laissent libres tes mains  
Qui ont peut-être ouvert et refermé la porte

*Lyons, 20 mai 1931.*

## **[CONNAIS-TU LE VERBE ÊTRE...]**

Connais-tu le verbe être il passe dans le langage avant le  
verbe avoir  
Mais il s'agit toujours plus ou moins d'être et d'avoir  
Quand je ne t'ai pas cependant je suis  
Je suis comme l'eau qui dort sous les éphémères  
Il ne faut pas se fier aux éphémères non plus  
Si c'étaient des yeux qui meurent chaque fois qu'ils se  
ferment  
Le beau temps s'y retrouverait encore

Dans chacun de tes regards n'y a-t-il pas un enlèvement  
Le temps est fou un seul corps est le bandeau de colin-  
maillard  
Qui est-ce que tu tiens entre tes bras le long du canal  
Cherche mais oui tu sais fais semblant de savoir  
Prends garde c'est encore le verbe être  
Mais il s'agit toujours plus ou moins d'être et de ne pas avoir  
Comme la patience d'être belle s'élançe en toi  
Les feux follets passent d'une rive à l'autre  
Sur terre la balançoire fait rage elle décrit un à un les villages  
les plages les déserts  
Le revers de la médaille est qu'il fasse froid où tu n'es pas  
Où le bain révélateur apparaîtrait à lui seul comme la  
conséquence d'une révélation  
Et pourtant j'ai le soleil et tu l'as nous l'avons pour nous  
Nous avons la couleur du sang qui ne change pas d'un  
continent à l'autre  
Et jusqu'à l'écrevisse qui nous contemple dans sa marche  
Quand je ne suis pas je t'ai peut-être  
Le verbe être encore  
Tu dois venir te coucher près de moi  
Tu dois faire la lumière en vain  
Et le lit où je pourrais reposer doit se retirer comme la mer  
Je te sens peut-être peut-être m'advient-il de m'appuyer sur  
toi  
Imperceptiblement comme le moule sur le modèle  
Il y a dans l'aile intérieure de ton coude une lumière qui  
monte et descend sur le drap  
Même quand je veux que l'oubli fasse à perte de vue tout  
pâlir  
C'est l'étiquette merveilleuse l'étiquette orangée de la fiole  
de poison  
Le poison de tout ce que j'aime

Les convulsions de l'amour les distillations chantantes  
Soulèvent à peine le couvercle de la marmite pâle  
Où l'existence flotte alternativement et baigne dans son  
essence  
Où le don mesuré bouillonne cependant  
Où se prépare dans la matérialité absolue  
Ce qui n'est pas ce qui écarte pour être  
Jusqu'à la dernière herbe bleue entrée dans la composition  
du philtre

## [LE JOUR OÙ JE NAISSAIS]

Le jour où je naissais  
Les tableaux noirs étaient à peine effacés  
Les villes s'éteignaient lentement  
Sur une corde au-dessus d'un précipice  
Une danseuse faisait des pointes  
Elle pouvait avoir huit ou neuf ans  
Dans chaque main elle tenait un pot de fleurs très simple  
Couleur de ses lèvres  
La jacinthe se perdait dans le ciel  
Il y avait de la neige  
J'avais peur des loups figurés sur les boîtes rectangulaires  
Les peaux de serpents des lampions se plissaient très loin  
Dans les fêtes bleues  
Les fautes irréparables étaient depuis longtemps commises  
Elles exigeaient les folles réparations de greniers dans les  
maisons  
La mansardisation d'à peu près tout  
Les oiseaux de mer faisaient triste figure

Comme dans les contes que devait écrire par la suite  
M. Binet-Valmer  
La danseuse s'arrêta un moment pour s'ôter du pied  
Une plume d'oiseau de mer  
Le temps commençait à se perdre  
Il était monté sur une sorte de tuteur déjà envahi par les  
plantes grimpantes  
La danseuse était presque cachée par un liseron  
Elle était adorablement maquillée de deux rubis et une  
mouche verte  
J'étais presque oublié comme le médaillon  
Et je prenais la peine de regarder au-dessus de moi  
Les étoffes blanches dans le soleil  
Je comprenais tout à coup la difficulté  
Les yeux de l'enfant que je n'étais pas se fermaient sur la  
difficulté  
La menthe sauvage la prenait par le cou  
Et les libellules gaufraient la surface de la terre  
Je me levai alors et m'emparai des attributs qui m'étaient  
réservés  
Une hache très légère et une vingtaine d'yeux de verre  
Parmi lesquels deux yeux violets qui faisaient voir toute la  
forêt dans la hache  
La forêt avec ses vaporisations de mains pour tout prendre  
La forêt avec ses bruissements féminins  
La forêt avec son noyautage tragique qui ne prend toute sa  
valeur que dans la fine  
Un enfant fou on parlait de le confier à une rivière rapide  
Qui laisse subsister le parfum de la fleur d'acacia  
Je partis à la recherche du carburant nécessaire  
J'aimais la soude  
Je me souviens d'un grand rassemblement sur un toit  
Tout le monde voulait voir

Les compagnies de perdrix venaient se réfugier autour des  
cheminées  
Malheur à tout  
Dans une clairière l'éternité odieuse roulait ses yeux de biche  
rouge  
Je n'eus qu'à paraître pour la faire pleurer  
La danseuse aux seins d'amorce m'accompagnait  
maintenant  
Je courais devant elle  
J'agitais la hache savante dans la lumière de laquelle  
passaient les grandes villes  
Les arbres se fendaient  
Et d'incompréhensibles lézardes se mettaient à sillonner en  
tous sens la façade des monuments  
Les yeux violets brûlaient derrière les chenets de marbre  
Et je voyais dans l'ombre antérieure avec les grands fagots  
en feu que j'avais rapportés  
Je me voyais devant la commode de la mémoire  
En train de défaire une liasse de lettres d'amour  
Parmi ces lettres il y en avait qui sentaient le salpêtre l'œillet  
d'Inde  
J'étais tombé à la renverse quand on m'avait surpris  
Je massais les grandes fleurs qui croissent au bord de l'eau  
J'entravais la marche des arbres dans les promenades  
publiques  
J'inclinai les nuages à plus de sévérité  
Quand j'arrivai à la porte glaciale  
Déjà les jeunes femmes revenaient du confessionnal toutes  
brûlantes  
Je leur montrai mes abominables bijoux noués dans un  
mouchoir vert pareil à un serpent couronné  
Je goûtai leur terreur et je perdis là le rameau d'acanthé  
Par bonheur la danseuse le ramassa

Mais je ne pus jamais le lui reprendre  
Elle volait devant moi comme une de ces petites hélices  
vertes qui tombent des arbres  
À la mi-mai et les yeux de verre se fermaient  
Et je mimais les êtres divers des climats  
Les mœurs les plus douces comme les plus compliquées  
N'avaient plus de secret pour celui qui était à la fois le père  
et le fils de cette Antigone  
Les embarquements se suivaient à intervalles réguliers  
Les débarquements ne se produisaient jamais  
Les bulbes de l'eau de la terre et du feu  
S'allongeaient toujours en tiges anciennes  
La jeune fille secouait ses cheveux dans mon sang  
Tout en me rendant mes baisers  
La nature m'avait marqué au fer rouge l'épaule de ce lys qui  
était une danseuse  
Je ne la perdis que le deuxième jour  
Elle prit le chemin qui mène à la soufflerie de diamants  
Ses pots étaient déjà des maisons devant lesquelles se  
croisaient des fusils de givre  
Sa robe mettait un brouillard délicieux autour des choses  
La vermine attaquait ses chaussons fins comme aujourd'hui  
l'aigrette de la pensée

## **[LYONS-LA-FORÊT TERRE DU CRIME...]**

Lyons-la-Forêt terre du crime puisque j'y suis  
Royaume de l'attentat à la pudeur puisque je m'y repose  
Lyons-la-Forêt comme tu es faiblement nommé  
Beau cirque de la première époque chrétienne puisque j'ai  
été baptisé

Où de grands lambeaux de femmes se donnent pour des  
rosiers

Où des cercueils d'enfants voguent puisque nous sommes en  
mai dans les arbres verts

Lyons-la-Forêt si tu me vois à trente-cinq ans

C'est que j'aime tes craquements et d'une manière générale  
tout ce que peuvent procurer aux arbres leurs rêves de  
meubles

Tes bandits de grands chemins

Tes rançons de sang et de sperme

C'est là à l'angle de ces deux murs de lave fumants

Que doit être déposé ce soir tout ce dont mon imagination a  
besoin

Les cassettes en lièvre tanné contenant toutes les plus belles  
chevelures

Les enveloppes noires par lesquelles les ravissantes jeunes  
filles m'annoncent qu'elles viennent d'assassiner leurs  
pères

C'est que j'aime les réverbères beaux comme le viol

Tes vampires assoupis devant l'escalier de la mairie

Les jours d'orage c'est-à-dire presque tous les jours

Immense champ de dépeçage pour les femmes qui viennent  
de faire l'amour

Borne du brigandage surmontée d'un drapeau de crêpe

Là du moins les écureuils sont de consommation courante

Pour le petit déjeuner dans un buisson de rouges-gorges

Puisque je dois encore manger

Là du moins la vermine de grande taille

Vient contempler mon pouls qui bat encore

## [LIT VIEILLE CORNEMUSE...]

Lit vieille cornemuse grand mouchoir plein de larmes  
Tendre fardeau qui nous porte et nous dispose  
Instant compris entre l'atténuation et l'aggravation  
Tas de lampes renversées verger des lilas  
Lutte apocalyptique du passage avec le passé  
Printemps spectral luzerne blanche  
Montagne qui se détruit sans cesse  
Lit forme concave de la décoloration humaine  
Capsule d'épreuves dérouté du semblant  
Sonnerie ininterrompue qui ôte toute envie d'ouvrir  
Lit manchon de la vérité  
Flamme repassée par les blanchisseuses  
Pâturage des brebis et des loups sous l'échelle  
Lit défense d'afficher même des ombres aux murs  
Lit permis d'inhumer et d'exhumer  
Lit des lions rampants et des bêtes à bon dieu souriantes  
Porte de fer de l'aile  
Lait ou plutôt lit de la femme  
Trapèze accompli sous ta forme de quadrilatère  
Manteau qui saigna aux quatre coins de la couronne  
d'Isabeau de Bavière  
Lit sans fond lit enchanté dans lequel la femme avant de  
disparaître  
Apparaît infiniment noire dans un éclair et disparaît



## [QUE LES MESURES D'ÉTAIN...]

Que les mesures d'étain du sentiment jettent une dernière  
ombre sur le paysage glacial

Nous sommes venus pour consommer

Nous avons laissé dehors nos chevaux aux proportions  
fantastiques

Une femme sur chacun de nos genoux nous parle des  
terreurs de son enfance

Et des soins qu'elle prend pour vieillir en ayant moins peur

Les mots M'aimes-tu pointillent de sang la pincée de cartes  
l'angle blafard et fuyant

La vie se tord les mains au-dessus du torrent

Et couvre la pauvreté de l'amalgame

Les haillons toujours changeants tirent du feu les marrons du  
luxé

Forme de la chanson et lumière des mots à figure morale

C'est l'étape extrême à brûler

pas

Nul être ne songe à s'envoûter lui-même lorsqu'il s'enfonce  
les étoiles de chaque soir dans le cœur

Et c'est pourtant là au comptoir

Devant l'orgue de barbarie des corbeaux

En rase campagne que l'action

Singulière [*Poème inachevé.*]

## [UN TEMPS S'EST ÉCOULÉ...]

Un temps s'est écoulé. Ce fut d'abord un filet de pêcheur remontant à marée basse, une tapisserie marine de faible ampleur à tête d'algue, à genoux infiniment flexibles, quelque chose comme un satan de guignol. À cette époque, je finissais de gratter les miroirs de l'image qu'ils avaient bien voulu tout d'abord donner de moi comme des autres. Les autres fuyaient aussi. Tous les matins, me faisant un bouclier de mon oreiller je m'avançais vers le célèbre puits horizontal hérissé plutôt de plumes que de feuilles. J'utilisais pour mon travail de déblaiement une pierre creuse très curieuse que j'avais trouvée dans la cheminée le lendemain du jour où j'avais eu l'idée d'en faire peindre l'intérieur en blanc, jusqu'au toit, un jour de neige. Cette pierre, à la surface de laquelle les grands poudroiements moyenâgeux se produisaient, pouvait passer, en cas de visite importune, pour un instrument de maquillage. J'en étais quitte pour donner de lamentables explications sur la paresse de certaines arcades en trompe-l'œil, comme en Italie, de certains sillons organico-psychologiques, dont l'art de la Nouvelle-Zélande nous a donné le schéma théorique encore qu'imparfaitement impressionnant. J'avais décidé de finir par la main droite et par l'œil droit, qui m'étaient nécessaires en tout dernier lieu pour le parachèvement de mon œuvre secrète : me faire disparaître. Je ne m'alimentais plus que de coquillages fuséiformes, roses de préférence, et d'une sorte de bouillie de prêles dont la saveur était la plus chimérique de toutes celles des épices. Un jour où les derniers mille tracas de l'hygiène m'avaient particulièrement épuisé, de l'œil muni d'un compte-fils que je commençais à dissimuler derrière un volant, mystérieusement agrandi la nuit, de la taie

grise, je captai la dernière image insupportable de moi-même. C'était une boucle, pouvant rappeler celle de la fleur de népenthès, au moment où elle s'évase avec une sorte de rire sourd, particulièrement désagréable. La grande question était de savoir si j'étais encore là. Je fis rapidement de la main le geste de faucher, sans rencontrer devant la glace aucune résistance. Parfait ! Dans les ongles de la main j'apercevais l'œil prêt à se fermer, le blanc très bas. Cette expression de l'être aux suprêmes limites du conflit entre le clocher et le brouillard, me causa une remarquable satisfaction. Quelle plaque de cuivre, quelle plaque de suie, qu'un miroir d'où l'on s'en va ! Peu à peu l'œil de l'ongle se fermait. Ce n'était plus qu'un doigt de gant dans lequel coule la bague qu'on va perdre. Vouloir retenir l'eau dans une bague ! Le ménisque absurde qui avait bien voulu réfléchir les apparitions momentanées de la lune amazone principale au cheval bleu et des papiers de cyclones nommés hommes, papiers retournés, roulés, salis, brûlés, imprimés, marchant pour le moins à quatre pattes, fuselés comme des chaises, cravatés de taffetas depuis qu'il n'y avait plus d'autres astres, ce ménisque qui est la provende de l'esprit de l'escalier, affectait des airs dont la nonchalance bien connue le disputait au double empire indéfiniment abjuré du temps et de l'espace. Puis rien. Les facultés végétales devant lesquelles mon cas était, paraît-il, soumis, concluaient à un phénomène de déchlorophyllie massive par agrippement de serres trop hautes. J'arrivai ainsi devant le tribunal des pierres criant à mort. La voiture cellulaire dispersée aux quatre vents, j'étendis mon absence sur la planche d'infamie. La principale pièce à conviction était un regard posé sur une femme qu'on avait fait reproduire en cire et dont la main était glissée dans un manchon plein d'abeilles.

*26 juillet 1932.*

## [LE MARAIS DES CINQ-DOIGTS...]

Le marais des Cinq-Doigts s'ouvre et se ferme sur des rapides de feuillage, à une ou deux portées de fusil de la route vicinale de Veilleuse à Torpière. Abrité par des sureaux nains constamment aux prises avec la clématite sauvage et plafonné d'oiseaux immobiles dont les longues pattes frangent la couronne tout à fait dédorée de l'air visible, il presse sur plusieurs centaines de mètres le papier griffonné d'empreintes de la terre. Soulevez délicatement ces longues feuilles vipériennes, c'est par ici. Le crépuscule aux yeux de feutre vous précède : il a dû « couper » par la ferme d'Écraille, dont les vaches ont pour pis des digitales et pour oreilles des lames de verre absinthe. Le sol choisit de jouer des airs très lointains de pianos mécaniques et les découpages végétaux rappellent obstinément ces diagrammes musicaux qui laissent perplexes les petits singes habillés de rouge, gambadant à bout de chaîne dans une rue montante aux fenêtres fermées. La menthe poivrée l'accompagne de son bruit d'ailes de moulins lilliputiens et achève de droguer le paysage, même évanoui parmi ces fioles. Des animaux à tête minuscule et à corps double, leur permettant de vivre tantôt dans l'un tantôt dans l'autre, selon que leur course saccadée les fait pencher de tel ou tel côté, des animaux reliés les uns aux autres par des cordonnets vibratiles, des animaux phosphorescents et caressants hantent seuls ce qui sous le pas commence à s'amollir au fur et à mesure que surgissent les grandes plantes cassantes, dont les épis paraissent faits d'une multitude d'yeux qui clignent. On avance au moyen de cet instrument nouveau, qui fit si longtemps les frais de l'imagination des chercheurs, de cet instrument truelliforme capable de boucher aussitôt ce qui vient d'être

creusé, et dont on a fini par découvrir le modèle sur ces petits insectes capables de vivre sans air. Il y a ainsi moyen de passer au travers d'un mur sans laisser de brèche, de fendre une foule qui s'attend à voir sortir une taupe de la grosseur d'un cheval d'une colline qui se forme au beau milieu des grands boulevards et effectivement voici la taupe aux attaches incompréhensibles mais l'homme est déjà sur la taupe qu'il dresse. Un instant encore et il sera prêt à s'engager avec son admirable monture sur la route de Torpière. C'est un homme élégant, aux cheveux ras, aux yeux trop clairs pour qu'il paraisse voir et dont le geste rappelle les commandements brusques de certaines fleurs droites, le lys par exemple. Des étincelles merveilleuses d'intensité et de longueur jaillissent de ses doigts gantelés de cuivre. La taupe frémit sous ses buffleteries pourpres, sensible au moindre appel du genou seul nu coupant le pantalon de soie vers le pied de plus en plus large et sifflant. Il approche. Le marais répond déjà de toutes ses voix malsonnantes, adorables et malsaines. La nuit presque vénitienne ce soir bande son arc au ciel et pique la première étoile de six heures. Il dépend de nous d'être ou de ne pas être comme l'amour des éphémères commence et prend fin. Jamais l'élan noir sans corne ne s'arrêtera au bord de l'eau. L'eau n'est qu'une paillette échappée dans le bal, une paillette empoisonnée qui brille trop. La robe appartient à la fille mortelle de la déesse industrielle et du magicien Carrier, le propriétaire de la ferme enchantée d'Écraïlle, notre ami aux semelles de cloches.

\*

Qui chante dans les nasses que ramène le soir la beauté  
Et qui pleure  
Je commence à voir mais qui donne le pain à la curiosité  
Par les fenêtres du bas des maisons que je vois hautes  
Qui passe la main fine de la santé  
Sur les corps éblouis jamais en reste avec les âmes  
Il y a des noms pour désigner les choses qui n'existent pas  
Des noms tremblants sur les lèvres peintes des visages aimés  
Qui se hisse dans les voilures de l'obscurité  
Où les ordres contradictoires montent aussi  
Demain hier à tout jamais  
Quel buveur assis devant la taverne déplie le journal  
*L'a parte*  
Si mystérieux la première fois qu'on le découvre dans un  
kiosque  
Et les saisons qui les doue de ce pouvoir d'être l'été  
Toutes et quand bien même vous auriez froid avant  
septembre  
Qui menace les enfants dans la grande clairière  
Qui suspend les amants au milieu du plus doux de leurs  
gestes  
Qui arme le bras de cette liberté qui le blesse  
Je dis que le jour à côté  
Je dis que l'heure arrière et l'instant aux oreilles d'écureuil  
Bornent la vue comme on vous dit Qui est-ce  
Ce n'est personne c'est le marbre  
Je vois une maison qui pousse derrière des arbres de marbre  
Je vois un chemin de fer éternellement immobile parmi des  
architectures de fumée  
J'assiste à l'inauguration d'un marché de bronze au centre  
duquel vague un homme nu des temps prochains  
Et toujours l'éclipse orientale  
La turquoise renversée dans le fond des tasses

Qui borde le lit équilatéral qui saute sur le drap sans craindre  
le dormeur

Voici les citrons sur la sellette de l'orage

Devant la descente de lit à tête de tigre

La chambre enfin les anneaux de feu

Mariage des silences et des voix dans l'escalier qui va vers la  
plage

Vers les rosiers de mer les lanternes profondes

Les cachettes inoubliables des coquilles

Du verre de la chair et de la pensée

Les oubliettes

Du soleil de l'ombre de cette belle de nuit qu'est la pensée

Le bûcher liquide des formes dont le moule est perdu

Et qui surnagent dans cette tête qui se roule dans ses  
cheveux

Comme les épaves d'une pensée qui oserait se dire la pensée

En n'étant plus que les rayons du phare les derniers rayons  
du phare dont les gardiens sont morts

\*

L'ombre vitale de la sphère

Et les couteaux de pacotille au cran de jour

Ouverts sur les Antilles égorgées

Et le mur sur lequel on relève les traces de l'effraction  
terrestre

En forme de cœurs

Et les coffres-forts peints à grands traits bleus sur l'incendie

Et les cartes de visite en amiante qu'on retrouvera dans les  
cendres

Quand nous ne serons plus

Je quitte à l'instant la maison du crime  
Où j'ai pu jouir de la qualité photogénique du désordre  
Comme un arbre épaissi d'oiseaux  
Dans un coin du tableau je vois l'idiot qui criait Terre  
Et j'entends le bourdonnement de la mouche-sans-raison  
Bien connue des bagnards  
Comment dites-vous comment dites-vous  
Il fait un temps de chien bouledogue très doux  
Et très fatigué la tête fumeuse sur des jambes de tunnel  
La femme qui avait dans les yeux  
Une bête à bon dieu  
Chantait ce soir-là à l'Alcazar  
On n'était pas encore très civilisés autour des lacs de  
l'intérieur  
Là où les tentes et les clapotements ne font qu'un  
Je t'aime et nous allons pouvoir vivre  
Tu n'es pas celui ou celle que je pensais  
Ce qui n'a qu'un temps et ce qui en a plusieurs  
Enfin le vison est un animal magnifique  
Peut-être que le monde est un plat qui se mange sans appétit  
Et que les convives y mettent moins de gourmandise que de  
politesse  
C'est étonnant comme le ciment armé est une chose jeune  
Qui fait plaisir à une certaine distance  
Maintenant qu'il ne s'agit plus de maintenir  
Je ne sais pas trop où nous en sommes  
Voici les rosiers en voiture de la pagaïe  
Qui annoncent frileusement le mois de mars ou d'avril  
Voici les mille becs piaillant de la forge  
Voici les éléphants blancs du soir calme  
Chargés de reines  
Voici l'indice obscur de ce changement imperceptible  
Que j'ai causé qui est comme une fenêtre dans une larme



\*

Ceci a vieilli, ceci a rajeuni et cependant le rapport du chef de train, les images du tailleur, l'enseigne humoristique de la sage-femme continuent à produire leur effet. Ce sont, on peut dire, des chefs-d'œuvre de mesure et nous qui n'outrepassons que rarement nos droits et nos devoirs nous ne sommes pas peu fiers d'appartenir à un genre de l'histoire naturelle aussi zélé. Pendant que nous y sommes nous comptons bien qu'on va nous passer gratuitement l'indicateur et que les messageries Hachette, qui sont distributrices du programme de voyage, y joindront la superbe prime en couleur que nous avons bien méritée. Pensez donc : c'est nous qui avons créé le vide-poche. Rien dans les mains non plus. Simplement un encrier en bronze doré très bon marché mais plein de sang, voilà notre horizon quand nous fermons les yeux ; un buvard noir comme une petite souris d'hôtel, alors tout le monde pense, tout le monde a des visions. Tout le monde croit que c'est arrivé ; quoi ? L'égratignure de la pensée est bien jolie. On se croirait en balançoire. Fêtes, ô fêtes, et vous courses, et toi mort ! Les banquettes de velours grenat jetées sur les bancs de pierre, ce sont des engagements précis.

\*

Les petits papiers purs font le tour de la table  
De la pensée en miettes  
Et le sapin est toujours le fameux arbre vert

Le gypse végétal et le complément indispensable du mur de  
briques  
Présent Présent Présent c'est l'appel qui se poursuit dans les  
casernes  
Et dans les écoles à trompes  
Puis les jeunes filles vont se promener sous prétexte d'étoiles  
Et nul ne dort plus dans les lits triomphaux  
L'exil est la première marche du perron vieux  
Et tous les serviteurs en larmes sont réunis  
Les robinets de cuivre rouge crient comme des toucans au-  
dessus de leur nid d'eau  
Les parquets cirés à la débandade lorgnent les fausses  
danseuses des suspensions  
La cour pavée de cœurs résonne des pas de l'hiver  
Qui va et vient en bras de chemise  
Sur le mont Valérien la groseille la framboise blanches  
Dans leur parfum adorable  
Se colletent avec les ombres bleues des grilles et des roues  
d'autos  
On entre on entre au Chat noir  
Mais le spectre de Charles Cros le spectre à tête de moineau  
S'enfonce dans la désespérante Rue-qui-baisse  
L'attente couronnée de fleurs transparentes  
Brise très loin ses petites bottines vernies  
À la barrière  
Et les insectes d'eau se surpassent entre les longues herbes  
Ce sont des navettes d'argent qui ne s'arrêtent jamais  
Et la robe d'eau n'en sera jamais que plus belle  
Dans la main du Septentrion  
Il a été perdu un trophée de la guerre des Deux-Roses  
Le rapporter au dernier descendant de la famille Plantagenêt  
Qui fait le guet le soir sous le pont de Crimée  
Récompense

Les boas constrictors ont du plomb dans les yeux  
Ils sont plus à craindre qu'à charmer  
Ils sont décoratifs sur les locomotives  
La nature tend d'ailleurs de plus en plus à s'encrasser

\*

Le petit renard n'est pas mort. Il est seulement blessé et il nous regarde d'une manière tellement suppliante que les larmes nous viennent aux yeux, à moins que ce ne soit un effet de la réverbération. La réverbération est un poulailler dans lequel des plumes blanches tombent depuis deux heures comme de la neige. Hier soir il faisait si beau. Alors voilà que tu as mis le piège et moi je ne voulais pas, parce qu'on dit qu'il est dangereux de poser des pièges à l'heure du soleil couchant. La lumière est une si belle braconnière. L'aurons-nous assez vue s'introduire dans les taillis presque sans bruit, écarter du doigt l'épaulette verte des généraux placides, quand la mode végétale est aux fausses cérémonies militaires, et couper les aiguillettes à la manière de ces exquises rôdeuses du temps jadis, l'aurons-nous assez vue détailler fiévreusement aux vitrines les lueurs secondes des bijoux qui peuvent être violettes dans la perle et roses dans la topaze, l'aurons-nous assez vue élever dans ses arcs-en-ciel de Babylone des oiseaux qui ne se ressemblent plus au bout de quelques générations et qui tourmentent le sommeil des races ? Tu crois que le renard va mourir, que ce pauvre feu de bois va s'éteindre, que le fil de platine va se rompre, que l'avalanche va montrer patte blanche inutilement à la porte de la petite maison ? Où sont les dés à jouer ? J'ai peur de ne plus pouvoir les jeter tout à coup. Le temps calque mes

mains partout. Sur les plantes, sur les étoiles, sur l'eau. Les piles électriques chantent. À la lisière du bois de chair, là où le soleil est comme un lys au fer rouge, s'élèvent des gymnastes pervers. Le chant de l'alouette immobile comme un œuf au-dessus d'un jet de pieds d'alouette, toute la campagne est, si tu te penches, là-bas, le racinien désert soulevé par le vent des passions, qui transporte vainement des collines et fait les grandes bouteilles vides de sable qui se brisent avant qu'on ait songé à boire, les grandes bouteilles pour l'usage externe, selon l'expression bien connue des prêtres. Le petit renard paraît se remettre dans sa crèche, entre le coq et les raisins. Ses dents sont de minuscules étincelles bleu ciel. Les losanges d'espace tordus de capucines et de lierre absorbent les scènes de plusieurs théâtres sur les scènes desquels nous jouons. Ici ce sont les sorcières, ici ce sont les estafettes et là, au milieu de la plate-bande spécialement désignée par l'écriteau illisible et noir, de toute importance, ce sont les joueurs qui n'ont plus pu se lever. Le tout est dans l'œil du renard, cet œil beige à plusieurs faces cerné du bord extérieur de la coupelle d'un gland depuis plusieurs jours tombé. L'aspect de tout rentre dans un sac de bonbons anglais dans lequel un bonbon central est une petite lampe. Comme c'est la veille de Noël, l'aigrette d'air qui tremble à un coin de fenêtre parmi les cristaux de givre détourne des *Mille et une Nuits* une dernière révérence de vizir. C'est toujours toi Shéhérazade, l'enfant tôt ou tard promise au bourreau. Rappelle-moi tout ce que ce renard a incendié. Le magasin du Printemps même ? Oui il s'était glissé, tout allumé, parmi les décors de l'Opéra. On jouait *Les Maîtres chanteurs*. Une autre fois c'était dans la Caroline du Sud où tu es née. Les musiciens traînaient à cheval dans la contrée, tirant aux carrefours des violons laqués blanc d'une boîte à doublure écossaise. Le renard, car c'était lui, dansait devant

la troupe. Le gardénia se promenait seul, coupé, à hauteur de boutonnière. Maintenant les meubles rustiques comblent seuls la lacune, à commencer par le superbe vaisselier Louis XIII.

\*

Et le lit vert qui est un paon de feuilles  
Et la femme si émouvante qui porte dans sa poitrine un cœur  
renversé  
Et la musique que j'écoutai le soir dans un café de Saverne  
Pendant qu'on construisait à grand bruit une porte-tambour  
Et que tous les démons du recueillement se prenaient à la  
gorge  
Et l'angle du péril avec la sécurité là parmi les moulures  
charmantes  
Des corps enlacés et la rivière cassée comme une épée sur le  
genou de l'averse  
Place au clair féérique et immortel dédain de ces choses  
orgueilleuses  
Nuit sur les places qui furent occupées  
Nuit sur les cérémonies qui laissent un voile de mariée dans  
les arbres  
Nuit sur les fontaines de rire  
Nuit sur les ventres blancs des danseuses en robes grises  
Nuit sur les champs de tir et dans la prunelle du tireur  
Nuit sur les usines vermeilles  
Nuit sur les algues glissantes qui tombent des toits  
Nuit sur les jardins profonds toujours trop calmes  
Nuit sur les verres fumés dans lesquels on boit  
Nuit sur les arbres en fleur

Nuit sur les pavillons toujours ennemis  
Nuit sur les mains qui défont les agrafes  
Nuit sur les appareils de protection au déclic brusque  
Nuit sur les sujets extérieurs comme les nids d'aigles  
Nuit sur les oasis scandaleuses  
Nuit sur les passages des étoiles à telle heure  
Nuit sur le grand midi des champs de blé mûr  
Nuit sur les statues des révoltés immenses  
Nuit sur les roulottes crevées des antiques reines d'Égypte  
Nuit sur les rails déboulonnés  
Nuit sur les expéditions marquantes  
Nuit sur les tonneaux gémissants de la Halle aux vins  
Nuit sur les marches les palissades les barrières  
Nuit sur les étoffes chantantes  
Nuit sur les vers luisants  
Nuit sur les attentes de nouvelles  
Nuit sur les poignées de portes  
Nuit sur les perspectives à têtes de perroquets  
Nuit sur les bastions et sur les cabanes d'ermites  
Nuit sur les secrets les chances les viols  
Nuit sur les précipices les combles les fouilles  
Nuit sur les recherches parodiques de remèdes pires que le  
mal  
Nuit sur l'histoire  
Nuit sur la profanation des autels nacrés  
Nuit sur les bonbonnes de rêves  
Nuit sur les alambics naturels des régions inexplorables  
Nuit sur les jeux les suicides les promenades  
Nuit sur les noms  
Nuit sur les bouches

\*

C'était moi cet homme et cette femme, ce couple de pigeons voyageurs photographes, cette fleur double éclos par hasard dans une main. Le nombre de la fidélité et de la danse, la fameuse crosse arabe qui s'enroule vers le bas, bondissait en tête de la procession bizarre dans laquelle était portée une enfant de quinze ans en bas noirs entrouvrant son peignoir d'acacia. On voyait passer sur une litière supportant une baignoire quelques-unes des loueuses de charmes de tout temps les plus réputées et le chant plieur de roseaux soulevait de grands espaces humides et finement ensoleillés, matés à la minute par des écureuils croqueurs. Le défilé durait depuis mille ans et plus. Quelques landaus morts de la couleur de la pluie passaient parfois en sens inverse à grand train. C'était moi ce brillant qui jette les feux de la mort dans la vie, ce papier qui froissé ne laisse plus rien deviner de la condamnation ou du pardon, ce croisement mystérieux sur la place d'un rayon de jour avec toutes les lumières connues, parmi lesquelles il faut retenir celle des bougies, celle des euphorbes, celle du gaz, celle de certains poissons. Mais l'âme, ce célèbre petit chat-huant de nos greniers, pailletait à peine de quelques étincelles d'orage la robe déteinte de ce début de matinée. On était assez tranquille de ce côté-là et rien de grave n'entravait la marche aux allures d'abeille. Toutefois l'existence était contestée. J'ai déjà dit qui j'étais, entouré de lierre et flottant, avec une volonté touchante d'induire les uns et les autres en erreur. La monture des dernières étoiles n'avait rien de remarquable mais le doigt du ciel était si joli que cette pauvreté lui allait à ravir. Il y avait des têtes de plomb qui se cachaient dans des bras de plumes, des yeux de feu qui plongeaient dans des cheveux de cendres, des barrières de mouvement qui cinglaient des poneys d'excentricité sur le passage décoratif des prisons à es-

calier extérieur tendu de velours rouge, des hôtels particuliers à enseignes lumineuses très faibles, des terrains de sport brusquement inondés de myosotis. De-ci de-là se fendait sous nos yeux une amande verte grande comme une cabane et nous y entrions une seconde ou encore éclatait une châtaigne aventureuse comme un buisson où toujours quelque chose remue et nous la frappions d'une légère badine blanche dans l'espoir de n'avoir plus à y revenir. Des papillons tournaient si vite au-dessus des tiges de verre de l'air que c'était à songer aux premières ombrelles qui pénétrèrent en Amérique du Sud. Le moment serait venu de dire ce qui se passa quand l'aigle de mer fondit sur le troupeau aigu et que la brise désigna plus clairement les ouïes des clochers. La procession approchait à ce moment de la Maison aux gouttières, ainsi nommée en souvenir du miracle. Un jour qu'il avait fait trop beau, les gouttières de cette maison avaient sauté sur le sol et s'étaient mises à jouer devant la porte comme de jeunes arbres. C'étaient plutôt des enfants bleues toutes nues dont les cheveux maintenant défaits avaient été de véritables nids. Depuis qu'elles étaient parties, quand il ne pleuvait nulle part ailleurs, un ruissellement perpétuel glaçait délicieusement la façade comme j'ai vu la glace toute d'eau glissant d'une devanture de fleuriste. La Vierge de quinze ans aux grands yeux charbonnés jusqu'aux joues fut alors déposée précieusement à terre et nous étions là qui la reçûmes, douce comme les parfums de gantier. Elle tenait à la main un revolver bleu ciel dans la crosse duquel je reconnus celle qui menait tout à l'heure la procession et qui n'était plus qu'un minuscule et imprononçable chiffre de nacre surmonté d'une couronne sur la plus haute pointe de laquelle basculait le plus petit des oiseaux-mouches, pareil à une double croche à corps rouge. Nous entrâmes alors dans la maison à la porte étoilée, intérieurement tendue d'ails de



mouettes. La foule immobile reprit au-dehors ses apparences de grille sauvage et le dragon à la crinière de scandale, aux griffes fumantes recommença à aller et à venir le long des fenêtres battant d'une aile unique les fenêtres de rose pâle à cœur cramoisi jusqu'à ce qu'enfin les prières même d'amour cessassent et qu'à ceux qui espèrent encore, le verre qui se renverse toujours, le verre vraiment divin fût rendu.

## **[JEUNES GENS DÉCOUVREZ...]**

Jeunes gens découvrez la terre très curieuse  
Soyez assez riches pour faire poser l'électricité dans les  
vallons  
Disposez des spectacles naturels comme peut faire une grue  
métallique qui puise des matériaux précieux derrière la  
montagne et les laisse choir à vos pieds dans la plaine  
J'avais un ami qui un jour ramena d'Amérique un couple de  
puces en habits de mariés  
Tout ce que je puis dire est que cela ne lui a pas porté  
bonheur et qu'il s'est suicidé  
Jeunes gens soyez corrects je vous en prie dans la  
présentation des choses surprenantes  
Ce n'est pas une raison parce que vous mordez la poussière  
de l'éternité  
Qu'il faut vous avancer la tête renversée en arrière à toucher  
vos talons  
À part le hérisson et une certaine espèce de pigeon  
Je ne vois guère d'animaux à qui cette manière de faire la  
roue n'inspire quelque cri rauque  
Vous sucez le lait de votre mère ce qui est bien et sans cela  
vous ne pourriez voir les étoiles

Qui sont de très belles choses impossibles  
Vous atteignez la puberté ce qui est mieux et sans cela vous  
ne pourriez vous faire une idée  
De l'anse perfide en forme de bras de femme qui soulève  
l'homme au moment où il s'engage le soir sur une route  
blanche déserte  
Ceci a d'ailleurs lieu une ou deux fois pas plus  
Jeunes gens faites apparaître pendant qu'il en est temps dans  
le cadre riant de votre vie  
Le portrait de la plus belle jeune femme de la vie  
Celle qui ne sera pas comme les autres et vous parfamera de  
sa présence toute la vie  
Que vos yeux ne soient pas le tombeau de cette merveille  
C'est pour elle pour elle seule que vous pouvez vous perdre  
Sur la mer et par les sillons entrelacés du ciel et des champs  
Jeunes gens les arbres les machines les constellations les  
jeux  
Sont encore de trop humbles vestiges de ce qui n'a pu être  
Faute du consentement total qui ne donne que les yeux  
fermés  
Du consentement qui anticipe sur la saison totale où les  
jours n'étant plus faits que d'une certaine quantité de  
liberté active on tend des pièges où les bêtes ne se  
prennent plus que le temps d'embellir  
L'inconscience d'être devient une maison hantée  
éblouissante

\*

Jeunes gens avez-vous vu passer Hélène Smith  
En robe de soirée gris perle toute déchirée

Quand elle allait aux provisions par les petites rues de  
Genève  
Et qu'elle avait trente ans  
Les libellules immenses éclataient comme le caprice humain  
le long des rails  
Et les êtres qui la frôlaient étaient des êtres inhumains et  
trop beaux  
Des animaux qui atteignaient le stade parfait où les a trop  
rarement fixés l'espoir de tout un peuple  
Des chevaux à la crinière de rideau blanc  
Des aigles à serres de pinces à sucre des poissons volants à  
paradis de vannerie  
Des plantes marines qui s'étaient assimilé pour toujours des  
formes de lampes à pétrole  
À cette hauteur où il n'y a plus que des globes semant la  
mort  
Et où un platane ressemble à s'y méprendre à une torpille  
verte  
Sur le chemin d'Hélène tout s'entrouvrait les maisons  
transparentes et rayonnantes  
Les voitures ailées les foules à rumeur de goudron frais  
Tout s'entrouvrait les marchés dont la porte était un torrent  
desséché par lequel descendaient en ramant des  
chauves-souris blanches  
Les étalages de fruits et de fleurs qui livraient passage à des  
cortèges de reines nues cachant leurs seins de leurs  
mains et n'osant respirer tant elles craignaient de se  
trahir par le parfum intérieur  
La terre ancienne où se cache le lingot de chair  
Qui donnera l'étoile à cinq branches au bouquet du feu  
central  
Dont naîtra la femme avant l'homme contrairement à la  
légende

La terre ancienne aux jointures d'écaille blanche  
Tend ses filets et ses pièges naturels dans ma tête  
Mirée par les soleils qui ne dureront pas  
Livrée au murmure de la soie au croisement de ses fils  
gigantesques  
Qui donneront l'envers de ma pensée  
Où viennent se jeter la nuit les climats à cœur de cataractes  
et se découper les zones inquiétantes qui me sont  
favorables  
Tandis que les essences qui seront plus tard en circulation  
Errent comme des musiques en peine du côté de mes mains  
Qui voilent les objets usuels  
La terre ancienne annelée de mirages stérilise la vie  
Qui monte et descend et fait rage  
La vie dans laquelle je puise les cercles obscurs  
Qui s'étendent ensuite autour de moi avec un parfum  
déchirant  
Semblable à l'image de ce que j'aime dans une glace envahie  
par l'air du temps  
Lui-même fait d'une multitude de tendres corps emmêlés  
La terre ancienne figurée par les saisons souriantes à la crête  
verte  
La terre ancienne faite de tous les métaux dont le rêve sertit  
les pierres qui existeraient sous les noms de guyolle de  
fermantère de cilletée  
Et dont pourraient se couvrir les femmes les plus pauvres et  
les plus belles  
Qui passent la nuit dans les jardins de varech immense  
Découpées dans le bois odoriférant de certains crayons de  
couleur qui auraient grandi démesurément  
Et d'où les sèves pailletées se fondraient avec les sucres des  
dernières graminées éclairantes

La terre ancienne toute rose qui chante dans la matrice des  
ongles  
Me fait un chapeau de verre et une ceinture de sable  
Pour que je puisse m'élever parmi les oriflammes qui battent  
au haut des tours fumeuses de l'eau en ruines

## [DU LIT QUI EST FAIT...]

Du lit qui est fait de poings serrés comme l'approche d'une  
rixe  
Et de torsades de sable qui s'élèvent vertigineusement  
S'éloignent les apparences de deux têtes  
Dont l'une est la mienne  
Cette tête est le talon d'Achille de la nature  
Une chose qui attire les guêpes et dans la composition de  
laquelle entrent du sucre candi et de la vapeur  
Et qui s'éperonne de rire et qui jette des fils de tous côtés  
Des fils de gazon qui s'enroulent à la taille de l'échassier de  
l'eau  
Je n'ai plus d'oreilles ce sont des poursuites qui m'en  
tiennent lieu  
Une automobile des motocyclettes tout un train  
À la portière duquel une femme au buste renversé dont les  
cheveux menacent terriblement de se prendre aux  
broussailles  
Et dont la bouche est le verre de lampe rouge dans lequel je  
vois les baisers  
Quand je suis animé par la crainte de n'avoir pas su vivre  
Et que j'ouvre les bras à la nouvelle de ma disparition  
Bel et bien signalée dans le journal il y a même un portrait je  
ne comprends pas

Ce portrait est celui d'un enfant qui cueille des horloges  
minuscules ayant longtemps séjourné dans la mer  
Les parfums de la nuit les calices invisibles d'une cerise à  
noyau d'adonide goutte de sang qui s'ouvre dans un  
coquelicot  
Les parfums de la nuit les changements de direction du bois  
tendre bravé par le rossignol à cœur de navette  
couronné de son nid  
Les parfums de la nuit les angoisses de la force qui monte  
des roues et des ronces  
Quand la grande ourse est embourbée dans le vaste terrain  
calcaire en forme de livre  
Je mets pied à terre aussitôt le tableau noir se couvre de  
signes bizarres  
Sous des pas de papillons il paraît que mon cerveau est cloué  
sur la porte  
Je ne m'en porte pas plus mal  
Mais alors ma tête depuis quelque temps il est vrai que je la  
trouvais bien légère sur mes épaules  
Les parfums de la nuit  
La chambre est vide je chasse avec un chat sur les toits  
Mais chaque coup de feu est un jour de beau temps huppé  
fièrement d'une averse  
Je crois que la nuit est une sorte de poudre de riz  
Si l'on ajoute le cerne de la lune et une grande blessure  
Qui se rapporte à l'idée de laisser en souffrance tout ce qui  
est nécessaire  
La ressemblance est parfaite  
L'autre tête est toujours à côté de la mienne sur l'oreiller  
On dirait qu'elle apparaît à un soupirail  
Ses cheveux sont formés de petits sacs de meunier en plein  
soleil

Et derrière les yeux il y a mon étoile qui brille dans une  
serrure  
Sur nous la potence de la grêle agite une boule de sureau qui  
en coupe donne le ciel

## [QUI TEND L'OREILLE...]

Qui tend l'oreille qui veut vraiment entendre à perdre l'ouïe  
Entrez glissez sous le second couvercle du tonnerre et de la  
grêle  
Elle a des dents de riz celle qui chante  
Et ce qu'elle chante est la paresse d'un lavoir plein de jeunes  
filles  
Dans une nuit boréale très loin où est-ce mais à quoi bon  
Et ce qu'elle chante est la toile d'une tente de cirque  
soulevée par le vent  
Le vent qui rend les cheveux nomades et qui fait les yeux de  
papier voletant  
Et ce qu'elle chante est un dressoir dans un asile sur la mer  
Un asile où les unes se croient vagues les autres mouettes  
Elle a des cils comme du lilas de Perse celle qui chante  
En ramassant des branches douces aux éperviers  
Qui ouvre en évitant de se piquer le front et les joues les  
yeux  
Et ces yeux risquent de ne plus se refermer sur le plaisir  
d'avoir vu  
Qui consent à ne plus voir jamais que l'intérieur du puits  
plein d'ailes  
Au fond duquel a lieu la moisson des grands épis de verre  
Ces épis qu'on apportait en grand secret au moulin du regard  
Elle a l'ombre du prisme celle qui aveugle

Et ce qu'elle montre est une coquille de larmes  
Qu'on peut s'appliquer pour toujours sur la joue c'est du plus  
bel effet trompeur  
Aussitôt les soleils s'assailent dans la chambre  
Et dans leurs rayons se balancent des aiguilles à coudre tous  
les objets les uns avec les autres  
Et tout un attirail de bergers moutonniers soufflant dans des  
cornes  
Au moment où le soir tombe et le chien vert qui manque à la  
réparation des porcelaines  
Et ce qu'elle montre est un tombereau rempli de culs de  
bouteilles  
Dans chaque cul de bouteille il y a un regard fascinant  
Un regard qui dore la grande distance existant entre les êtres  
Elle a le front de l'oubli au panier d'acétylène celle qui  
aveugle  
Je le demande encore qui se moque de renoncer à la caresse  
pour caresser  
À la caresse du tulle de l'air dont les écharpes descendent à  
longs plis des arbres  
À la caresse de la paille d'un autre corps dont les volutes se  
délacent dans la pensée  
À la caresse des claies intérieures sur lesquelles mûrit le  
cœur comme une bobine de fils de la vierge et de vers  
luisants  
Elle a des doigts de plume celle qui rend insensible  
Et ce qu'elle touche est un paysage de sable qui se défait  
sans cesse  
Et aussi un pays dans lequel la rose est munie d'une cuirasse  
brillante et rose  
Elle a des lèvres de la couleur du temps celle qui s'habille de  
cocaïne



## LA MAISON BLONDE

Maison prise dans une chevelure peignée de mésanges  
Et toujours rebouclée de nids de mésanges  
Grande caisse marquée des mots printemps et danger  
Suspendue au hissement et au déhissement de la grue bleue  
Dans un port qui bout de voyelles  
La danseuse à la barre des croisées  
Devant les fortes armoires à glace des montagnes  
Et tout ce linge fin étendu sur les coquelicots  
Me rappellent les belles promesses de la transparence  
Alors qu'elle n'était pas encore un verre  
À pied comme l'idée que se fait l'homme qu'il a à lever son  
verre  
À la gloire de l'éternel Absent  
Qui ne parvient pas à soulever de bulles le cresson des  
fontaines  
C'est ici qu'on vient prendre les ordres  
Ordre de tenir prêt le compartiment compris entre le ventre  
et l'intérieur des cuisses de la jeune girafe  
Ordre de ramper toute la nuit autour d'un pommier  
Ordre de retrouver la clé des caves à liqueurs des bordels  
Ordre de tenter les femmes sur les routes qui montent  
Au moyen de phallus processionnaires  
Et le plus secret de tous ordre  
De faire disparaître tous les miroirs en les jetant dans les  
puits  
Les initiés des deux sexes lorsqu'ils se rencontrent rasant les  
lambris  
D'un bleu de lessive où clignent des étoiles de contrebande  
Et la boule du monde surmontée naguère d'une croix

Apparaît renversée dans la main de celles qui passent en la  
caressant à rebrousse-poil  
Les chevaux mènent grand tapage dans l'écurie célèbre  
Ils tournent sur eux-mêmes comme lorsqu'on les dételle  
Et se cabrent comme des mantes religieuses  
Dans l'attente des vibrations communiquées à la moelle  
aérienne  
Par l'éperon du soleil  
C'est là que ces laques dont le secret appartient aux Indiens  
Saignent le long des meubles que les événements qui me  
concernent  
Fleurissent comme d'un arbre d'amadou  
Maison crispée maison sans timbre  
Qui pour anse de panier n'admet que l'arc-en-ciel  
Maison qui est le soufflet à faire chanter la braise  
Aux rosaces de vitraux  
C'est la maison d'écorce à la porte d'amande amère  
Et au marteau de plume Maison du gardien des pensées  
défendues  
Il passe jour et nuit derrière mes cils  
Et son pas est semblable à la chute des pommes  
Il est vêtu d'un manteau traînant découpé dans un rideau  
d'emballage chamarré  
Et agite un trousseau de chardons bleus  
Quand il me parle, c'est dans une langue inconnue  
Il a beaucoup voyagé ses malles s'ouvrent et se ferment  
bruyamment dans le grenier  
Et je pense qu'il a surtout beaucoup oublié  
En raison de sa tête d'oiseau de mer  
Il feuillette parfois un livre fait de vitres la pluie la poussière  
la grêle  
Il porte en bandoulière le moulin des anciens petits  
marchands de plaisir

Un perpétuel crépuscule suspend ses fruits à la treille du  
bateau échoué près de moi  
Je suis assis sur le banc de sable  
Un bras passé autour de la taille insaisissable de la vierne à  
tête humaine  
La bouche entrouverte comme si j'allais mourir  
Quel sang s'achemine le long du fossé de la route  
Il est limpide et roule des galets de braise sur tout ce que j'ai  
entrepris jamais  
Une femme endormie glisse dans sa lumière

## **[C'EST LE TEMPS QUI VEUT...]**

C'est le temps qui veut l'homme aux yeux de catastrophe  
La femme elle est esclave de l'attroupement seulement  
Seulement de l'attroupement des saisons qui font et défont le  
lit de la clairière  
Tous les oiseaux de l'oreiller tous les papillons des  
persiennes sur le drap  
Et tout encore le treillis qui vole balancé par une main  
invisible au-dessus des champs de blé  
Au-dessus des champs de blé blanc ou de blé noir  
Pour que la fiction de la vie  
Allège définitivement ce qui serait tenté de tirer du cœur un  
son autre que celui du cristal  
Et les germinations entières de plantes incrustées d'yeux  
laminées par le rouleau d'air et changeantes  
Les mouvements illusoire comme les cillements les  
ponctuations rapides  
Pour que le dragon minuscule qui garde les moindres  
interstices vacants entre les esprits aériens

De l'homme et de la femme à la langue d'eau  
Prenne un repos gagné sur la folie de toutes les paroles qu'on  
articule  
Qu'on articule dans l'amour comme s'il était besoin de jeter  
de la tour de feu des brindilles et des fleurs sèches  
Ou encore de ramener la peur par la main dans les bois  
Que les diamants sont pâles ce matin quoique troubles  
Que l'haleine de la pensée est douce et cruelle en partant de  
ce qui va mourir  
Je n'ai jamais vu le val éblouissant des rayons se creuser si  
profondément sous mes yeux  
Que les attaches de la nuit sont fines quand elle marche en  
essayant de se mettre au pas mâle du jour  
Il faut saisir au vol les coupables paroles  
Il faut traquer les joies jusque dans l'ombre des peines

## **[LA FOUDRE EST TOMBÉE...]**

La foudre est tombée cette nuit sur les oiseaux  
Il y a longtemps qu'elle tournait autour du manteau des  
anciens chefs d'Hawaï  
Et voici qu'elle est arrivée à ses fins  
Tous les chevaux sont à genoux devant leurs cavaliers en  
rase campagne  
Les barreaux des prisons serpentent bleus dans l'herbe  
Des sages-femmes vont en courant de porte en porte  
Elles dessinent une étoile sur la porte quelquefois deux  
De loin on pourrait se croire revenus aux beaux temps de la  
peste  
Mais non cela veut dire que le nuage de sauterelles humaines  
Prend au contraire une extraordinaire densité

Ce n'est pas à tort qu'on annonçait le vrai commencement  
du monde pour l'an deux mil  
Un pêcheur est apparu couvert d'écailles il a dit  
Que l'on ne revenait pas autrement du bal des Lisses  
Qui laissait loin celui des Ardents  
Les statues des places publiques se mettent à mendier  
À commencer par les plus fières  
Dans les gares les trains se nouent bizarrement  
Un couple s'enlace sans rien voir et sans rien entendre  
derrière un mur d'usine  
Parmi les joncs de cinq mètres et les gerbes d'enfer  
La femme est blonde encore et les martres font cercle autour  
d'elle  
Ses bras autour du cou de l'homme sont des comètes de  
paille  
Et quand elle renverse la tête les neiges s'allument au soleil  
levant sur les montagnes

## **[LES COURSES DE HAIES...]**

Les courses de haies en sac  
Qu'on a eu l'idée d'organiser récemment  
Ont connu le plus grand succès  
Reconnu sur la pelouse la marguerite noire la mésange  
charbonnière  
Le papillon des brumes la murène  
Et je n'ai garde de vous oublier  
Vous portiez un admirable hennin noir ma surprenante  
Et une robe légère couleur d'éclipse  
Des girls du ciel aux pas naguère tant admirés  
Ne luisait plus que le cache-sexe d'étoiles

Je sens que vous me faites trop aimer cette trahison des  
choses  
Quels sont ces parfums sur lesquels se serre en rêve le poing  
des pierres  
Il suffit que je parle pour que ces pierres s'ouvrent c'est votre  
mouchoir  
La musique de la nuit ne respecte pas mon sommeil  
J'ouvre les yeux sur des persiennes grises  
Je les ferme sur des persiennes blanches  
Faut-il que vous ayez toujours à me gronder

## **[DANS LA BARQUE D'UN RIRE]**

Dans la barque d'un rire  
Sur la mer aux doigts bleus de craie  
L'on craint que les désirs ne sonnent  
C'est ta robe couchée comme un cor de chasse sur les  
rochers  
Dalila pensée de l'existence d'une étoile  
Quand l'ardeur de l'aigle défait les monts  
Les oiseaux pompent l'eau des grands puits couverts  
Le marécage paillette les pieds du vent  
On apporte sur le plat d'une gerbe une tête cavalcadante  
Qui descend la côte dans une voiture fermée  
Au galop des ruches et dans le silence des actes  
Mort prends tes aises et cache le travail exaspérant des  
glaciers rutilants  
De roses et de victuailles tes épaules prennent feu dans la  
bagarre du rêve

## **LA CAGE AUX SENS ET SA PORTE OUVERTE**

Le plus difficile n'est pas de s'évader les hommes n'ont  
jamais su bâtir de prisons  
Que sur des endroits qui sonnent le creux de leur morale  
À la place des barreaux de la veille  
Il n'est pas rare de découvrir une belle panoplie de maréchal-  
ferrant  
Et les murs de toute épaisseur offrent à peine moins de  
coulisses  
Qu'un petit théâtre de barrière  
Je ne parle pas des rivières de Guyane  
Qui roulent des pommes de pin incendiées  
Des métiers de dentellière tout en ivoire  
Et des regards pareils à de grandes écharpes fleuries  
Sous les coups de feu  
Le danger n'est pas de trop avec l'espoir pour faire

*[Poème inachevé.]*

### **[SUR L'ÉTANG DES PARESSES...]**

Sur l'étang des paresses dans la chasse aux doigts bleus  
Derrière les buissons de guerriers qui avancent  
Revêtus d'armures glissantes comme les rivières  
S'évase une robe plissée qui est celle des rêves et des filtres  
Pour la naissance de la fille de la danseuse de corde  
Celle qui courbe les paupières vers les étoiles grenat  
On saute à cette heure des précipices on traque les  
tranquilles bourreaux

Dans leurs maisons de haches  
Sans que pour cela les mèches de fougère allument les cœurs  
Car le vent est tombé du mur  
Veillez encore petites forces planétaires couleuvres  
d'artichauts  
L'émail des routes s'use peu à peu sous le poids des racines  
Penchez le verre à luisants sur la falaise tournez le moulin  
des ronces  
Comme je revenais de la messe noire  
Il y a eu d'atroces petites cassures dans le quartier d'orange  
que je mangeais

## LA PÊCHE AUX ÉCREVISSSES

Par l'aigrette et la coque une jeune rétine  
Se forge le murex adorable du soir  
Une ombrelle de sang saute dans le parloir  
Le drap fleure la menthe et la térébenthine

Le mobilier savant dans l'ombre s'agglutine  
Un tamis poussiéreux a fait place au pressoir  
Il faut interroger les grands trous de miroir  
Que la mouche de mai de loin en loin satine

L'enfant sous la rosée au bon dard qui le lèche  
Voit poindre les deux six qui dorment tête-bêche  
Charger du fond des temps le vrai chevalier bleu

Celui qui s'offrira plus tard à le conduire  
S'il rêve du castel sans retour où il pleut  
Vers le buisson caché brûlant toujours de luire



# **JUGEMENT DE L'AUTEUR SUR LUI-MÊME**

**Héraclite mourant, Pierre de Lune,  
Sade, le cyclone à tête de grain  
de millet, le tamanoir : son plus  
grand désir eût été d'appartenir  
à la famille des grands indésirables**

# PLEINE MARGE

1940

*À Pierre Mabille.*

Je ne suis pas pour les adeptes  
Je n'ai jamais habité au lieu dit La Grenouillère  
La lampe de mon cœur file et bientôt hoquette à l'approche  
des parvis

Je n'ai jamais été porté que vers ce qui ne se tenait pas à  
carreau

Un arbre élu par l'orage  
Le bateau de lueurs ramené par un mousse  
L'édifice au seul regard sans clignement du lézard et mille  
frondaisons

Je n'ai vu à l'exclusion des autres que des femmes qui  
avaient maille à partir avec leur temps  
Ou bien elles montaient vers moi soulevées par les vapeurs  
d'un abîme

Ou encore absentes il y a moins d'une seconde elles me  
précédaient du pas de la Joueuse de tympanon  
Dans la rue au moindre vent où leurs cheveux portaient la  
torche

Entre toutes cette reine de Byzance aux yeux passant de si  
loin l'outre-mer  
Que je ne me retrouve jamais dans le quartier des Halles où  
elle m'apparut  
Sans qu'elle se multiplie à perte de vue dans les glaces des  
voitures des marchandes de violettes

Entre toutes l'enfant des cavernes son étreinte prolongeant  
de toute la vie la nuit esquimau  
Quand déjà le petit jour hors d'haleine grave son renne sur la  
vitre

Entre toutes la religieuse aux lèvres de capucine  
Dans le car de Crozon à Quimper  
Le bruit de ses cils dérange la mésange charbonnière  
Et le livre à fermoir va glisser de ses jambes croisées

Entre toutes l'ancienne petite gardienne ailée de la Porte  
Par laquelle les conjectures se fauflent entre les pousse-  
pousse  
Elle me montre alignées des caisses aux inscriptions  
idéographiques le long de la Seine  
Elle est debout sur l'œuf brisé du lotus contre mon oreille

Entre toutes celle qui me sourit du fond de l'étang de Berre  
Quand d'un pont des Martigues il lui arrive de suivre  
appuyée contre moi la lente procession des lampes  
couchées  
En robe de bal des méduses qui tournoient dans le lustre  
Celle qui feint de ne pas être pour tout dans cette fête  
D'ignorer ce que cet accompagnement repris chaque jour  
dans les deux sens a de votif

Entre toutes

Je reviens à mes loups à mes façons de sentir

Le vrai luxe

C'est que le divan capitonné de satin blanc

Porte l'étoile de la lacération

Il me faut ces gloires du soir frappant de biais votre bois de  
lauriers

Les coquillages géants des systèmes tout érigés qui se  
présentent en coupe irrégulière dans la campagne

Avec leurs escaliers de nacre et leurs reflets de vieux verres  
de lanternes

Ne me retiennent qu'en fonction de la part de vertige

Faite à l'homme qui pour ne rien laisser échapper de la  
grande rumeur

Parfois est allé jusqu'à briser le pédalier

Je prends mon bien dans les failles du roc là où la mer

Précipite ses globes de chevaux montés de chiens qui hurlent

Où la conscience n'est plus le pain dans son manteau de roi

Mais le baiser le seul qui se recharge de sa propre braise

Et même des êtres engagés dans une voie qui n'est pas la  
mienne

Qui est à s'y méprendre le contraire de la mienne

Elle s'ensable au départ dans la fable des origines

Mais le vent s'est levé tout à coup les rampes se sont mises à  
osciller grandement autour de leur pomme irisée

Et pour eux ç'a été l'univers défenestré

Sans plus prendre garde à ce qui ne devrait jamais finir

Le jour et la nuit échangeant leurs promesses

Ou les amants au défaut du temps retrouvant et perdant la  
bague de leur source

Ô grand mouvement sensible par quoi les autres parviennent  
à être les miens

Même ceux-là dans l'éclat de rire de la vie tout encadrés de  
bure

Ceux dont le regard fait un accroc rouge dans les buissons de  
mûres

M'entraînent m'entraînent où je ne sais pas aller

Les yeux bandés tu brûles tu t'éloignes tu t'éloignes

De quelque manière qu'ils aient frappé leur couvert est mis  
chez moi

Mon beau Pelage couronné de gui ta tête droite sur tous ces  
fronts courbés

Joachim de Flore mené par les anges terribles

Qui à certaines heures aujourd'hui rabattent encore leurs  
ailes sur les faubourgs

Où les cheminées fusent invitant à une résolution plus  
proche dans la tendresse

Que les roses constructions heptagonales de Giotto

Maître Eckhardt mon maître dans l'auberge de la raison

Où Hegel dit à Novalis Avec lui nous avons tout ce qu'il nous  
faut et ils partent

Avec eux et le vent j'ai tout ce qu'il me faut

Jansénius oui je vous attendais prince de la rigueur

Vous devez avoir froid

Le seul qui de son vivant réussit à n'être que son ombre  
Et de sa poussière on vit monter menaçant toute la ville la  
fleur du spasme  
Paris le diacre

La belle la violée la soumise l'accablante La Cardière

Et vous messieurs Bonjour  
Qui en assez grande pompe avez bel et bien crucifié deux  
femmes je crois  
Vous dont un vieux paysan de Fareins-en-Dôle  
Chez lui entre les portraits de Marat et de la mère Angélique  
Me disait qu'en disparaissant vous avez laissé à ceux qui  
sont venus et pourront venir  
Des provisions pour longtemps

*Salon-Martigues, septembre 1940.*

# FATA MORGANA

1940

Ce matin la fille de la montagne tient sur ses genoux un  
accordéon de chauves-souris blanches  
Un jour un nouveau jour cela me fait penser à un objet que je  
garde  
Alignés en transparence dans un cadre des tubes en verre de  
toutes les couleurs de philtres de liqueurs  
Qu'avant de me séduire il ait dû répondre peu importe à  
quelque nécessité de représentation commerciale  
Pour moi nulle œuvre d'art ne vaut ce petit carré fait de  
l'herbe diaprée à perte de vue de la vie  
Un jour un nouvel amour et je plains ceux pour qui l'amour  
perd à ne pas changer de visage  
Comme si de l'étang sans lumière la carpe qui me tend à  
l'éveil une boucle de tes cheveux  
N'avait plus de cent ans et ne me taisait tout ce que je dois  
pour rester moi-même ignorer  
Un nouveau jour est-ce bien près de toi que j'ai dormi  
J'ai donc dormi j'ai donc passé les gants de mousse  
Dans l'angle je commence à voir briller la mauvaise  
commode qui s'appelle hier  
Il y a de ces meubles embarrassants dont le véritable office  
est de cacher des issues  
De l'autre côté qui sait la barque aimantée nous pourrions  
partir ensemble  
À la rencontre de l'arbre sous l'écorce duquel il est dit

Ce qu'à nous seuls nous sommes l'un à l'autre dans la grande  
algèbre

Il y a de ces meubles plus lourds que s'ils étaient emplis de  
sable au fond de la mer

Contre eux il faudrait des mots-leviers

De ces mots échappés d'anciennes chansons qui vont au  
superbe paysage de grues

Très tard dans les ports parcourus en zigzag de bouquets de  
fièvre

Écoute

Je vois le lutin

Que d'un ongle tu mets en liberté

En ouvrant un paquet de cigarettes

Le héraut-mouche qui jette le sel de la mode

Si zélé à faire croire que tout ne doit pas être de toujours

Celui qui exulte à faire dire Allô je n'entends plus

*Comme c'est joli qu'est-ce que ça rappelle*

Si j'étais une ville dis-tu Tu serais Ninive sur le Tigre

Si j'étais un instrument de travail Plût au ciel noir tu serais la  
canne des cueilleurs dans les verreries

Si j'étais un symbole Tu serais une fougère dans une nasse

Et si j'avais un fardeau à porter Ce serait une boule faite de  
têtes d'hermines qui crient

Si je devais fuir la nuit sur une route Ce serait le sillage du  
géranium

Si je pouvais voir derrière moi sans me retourner Ce serait  
l'orgueil de la torpille



## *Comme c'est joli*

En un rien de temps  
Il faut convenir qu'on a vu s'évanouir dans un rêve  
Les somptueuses robes en tulle pailleté des arroseuses  
municipales  
Et même plier bagage sous le regard glacial de l'amiral  
Coligny  
Le dernier vendeur de papier d'Arménie  
De nos jours songe qu'une expédition se forme pour la  
capture de l'oiseau quetzal dont on ne possède plus en  
vie oui en vie que quatre exemplaires  
Qu'on a vu tourner, à blanc la roulette des marchands de  
plaisir

## *Qu'est-ce que ça rappelle*

Dans les hôtels à plantes vertes c'est l'heure où les  
charnières des portes sans nombre  
D'un coup d'archet s'apprêtent à séparer comme les oiseaux  
les chaussures les mieux accordées  
Sur les paliers mordorés dans le moule à gaufre fracassé où  
se cristallise le bismuth  
À la lumière des châteaux vitrifiés du mont Knock-Farril  
dans le comté de Ross  
Un jour un nouveau jour cela me fait penser à un objet que  
garde mon ami Wolfgang Paalen  
D'une corde déjà grise tous les modèles de nœuds réunis sur  
une planchette  
Je ne sais pourquoi il déborde tant le souci didactique qui a  
présidé à sa construction sans doute pour une école de  
marins

Bien que l'ingéniosité de l'homme donne ici sa fleur que  
nimbe la nuée des petits singes aux yeux pensifs  
En vérité aucune page des livres même virant au pain bis  
n'atteint à cette vertu conjuratoire rien ne m'est si  
propice  
Un nouvel amour et que d'autres tant pis se bornent à adorer  
La bête aux écailles de roses aux flancs creux dont j'ai  
trompé depuis longtemps la vigilance  
Je commence à voir autour de moi dans la grotte  
Le vent lucide m'apporte le parfum perdu de l'existence  
Quitte enfin de ses limites  
À cette profondeur je n'entends plus sonner que le patin  
Dont parfois l'éclair livre toute une perspective d'armoires à  
glace écroulées avec leur linge  
Parce que tu tiens  
Dans mon être la place du diamant serti dans une vitre  
Qui me détaillerait avec minutie le grément des astres  
Deux mains qui se cherchent c'est assez pour le toit de  
demain  
Deux mains transparentes la tienne le murex dont les  
anciens ont tiré mon sang  
Mais voici que la nappe ailée  
S'approche encore léchée de la flamme des grands vins  
Elle comble les arceaux d'air boit d'un trait les lacunes des  
feuilles  
Et joue à se faire prendre en écharpe par l'aqueduc  
Qui roule des pensées sauvages  
  
Les bulles qui montent à la surface du café  
Après le sucre le charmant usage populaire qui veut que les  
prélève la cuiller  
Ce sont autant de baisers égarés  
Avant qu'elles ne courent s'anéantir contre les bords

Ô tourbillon plus savant que la rose  
Tourbillon qui emporte l'esprit qui me regagne à l'illusion  
    enfantine  
Que tout est là pour quelque chose qui me concerne

Qu'est-ce qui est écrit  
Il y a ce qui est écrit sur nous et ce que nous écrivons  
Où est la grille qui montrerait que si son tracé extérieur  
Cesse d'être juxtaposable à son tracé intérieur  
La main passe

Plus à portée de l'homme il est d'autres coïncidences  
Véritables fanaux dans la nuit du sens  
C'était plus qu'improbable c'est donc *exprès*  
Mais les gens sont si bien en train de se noyer  
Que ne leur demandez pas de saisir la perche

Le lit fonce sur ses rails de miel bleu  
Libérant en transparence les animaux de la sculpture  
    médiévale  
Il incline prêt à verser au ras des talus de digitales  
Et s'éclaire par intermittence d'yeux d'oiseaux de proie  
Chargés de tout ce qui émane du gigantesque casque  
    emplumé d'Otrante  
Le lit fonce sur ses rails de miel bleu  
Il lutte de vitesse avec les ciels changeants  
Qui conviennent toujours ascension des piques de clôture  
    des parcs  
Et boucanage de plus belle succédant au lever de danseuses  
    sur le comptoir  
Le lit brûle les signaux il ne fait qu'un de tous les bords de  
    poissons rouges  
Il lutte de vitesse avec les ciels changeants

Rien de commun tu sais avec le petit chemin de fer  
Qui se love à Cordoba du Mexique pour que nous ne nous  
lassions pas de découvrir  
Les gardénias qui embaument dans de jeunes pousses de  
palmier évidées  
Ou ailleurs pour nous permettre de choisir  
Du marchepied dans les lots d'opales et de turquoises brutes  
Non le lit à folles aiguillées ne se borne pas à dérouler la soie  
des lieux et des jours incomparables  
Il est le métier sur lequel se croisent les cycles et d'où sourd  
ce qu'on pressent sous le nom de musique des sphères  
Le lit brûle les signaux il ne fait qu'un de tous les boccas de  
poissons rouges  
Et quand il va pour fouiller en sifflant le tunnel charnel  
Les murs s'écartent la vieille poudre d'or à n'y plus voir se  
lève des registres d'état civil  
Enfin tout est repris par le mouvement de la mer  
Non le lit à folles aiguillées ne se borne pas à dérouler la soie  
des lieux et des jours incomparables

C'est la pièce sans entractes le rideau levé une fois pour  
toutes sur la cascade  
Dis-moi  
Comment se défendre en voyage de l'arrière-pensée  
pernicieuse  
Que l'on ne se rend pas où l'on voudrait  
La petite place qui fuit entourée d'arbres qui diffèrent  
imperceptiblement de tous les autres  
Existe pour que nous la traversions sous tel angle dans la  
vraie vie  
Le ruisseau en cette boucle même comme en nulle autre de  
tous les ruisseaux  
Est maître d'un secret qu'il ne peut faire nôtre à la volée

Derrière la fenêtre celle-ci faiblement lumineuse entre bien  
d'autres plus ou moins lumineuses

Ce qui *se passe*

Est de toute importance pour nous peut-être faudrait-il  
revenir

Avoir le courage de sonner

Qui dit qu'on ne nous accueillerait pas à bras ouverts

Mais rien n'est vérifié tous ont peur nous-mêmes

Avons presque aussi peur

Et pourtant je suis sûr qu'au fond du bois fermé à clé qui  
tourne en ce moment contre la vitre

S'ouvre la seule clairière

Est-ce là l'amour cette promesse qui nous dépasse

Ce billet d'aller et retour éternel établi sur le modèle de la  
phalène chinée

Est-ce l'amour ces doigts qui pressent la cosse du brouillard

Pour qu'en jaillissent les villes inconnues aux portes hélas  
éblouissantes

L'amour ces fils télégraphiques qui font de la lumière  
insatiable un brillant sans cesse qui se rouvre

De la taille même de notre compartiment de la nuit

Tu viens à moi de plus loin que l'ombre je ne dis pas dans  
l'espace des séquoias millénaires

Dans ta voix se font la courte échelle des trilles d'oiseaux  
perdus

Beaux dés pipés

Bonheur et malheur

Au bonneteau tous ces yeux écarquillés autour d'un  
parapluie ouvert

Quelle revanche le santon-puce de la bohémienne

Ma main se referme sur elle

Si j'échappais à mon destin

Il faut chasser le vieil aveugle des lichens du mur d'église  
Détruire jusqu'au dernier les horribles petits folios déteints  
jaunes verts bleus roses  
Ornés d'une fleur variable et exsangue  
Qu'il vous invite à détacher de sa poitrine  
Un à un contre quelques sous

Mais toujours force reste  
Au langage ancien les simples la marmite  
Une chevelure qui vient au feu  
Et quoi qu'on fasse jamais happé au cœur de toute lumière  
Le drapeau des pirates

*Un homme grand engagé sur un chemin périlleux  
Il ne s'est pas contenté de passer sous un bleu d'ouvrier les  
brassards à pointes acérées d'un criminel célèbre  
À sa droite le lion dans sa main l'oursin  
Se dirige vers l'est  
Où déjà le tétras gonfle de vapeur et de bruit sourd les aïelles  
Voilà qu'il tente de franchir le torrent les pierres qui sont des  
lueurs d'épaules de femmes au théâtre  
Pivotent en vain très lentement  
J'avais cessé de le voir il reparaît un peu plus bas sur l'autre  
berge  
Il s'assure qu'il est toujours porteur de l'oursin  
À sa droite le lion all right  
Le sol qu'il effleure à peine crépite de débris de faux*

*En même temps cet homme descend précipitamment un escalier  
au cœur d'une ville il a déposé sa cuirasse  
Au-dehors on se bat contre ce qui ne peut plus durer  
Cet homme parmi tant d'autres brusquement semblables*

*Qu'est-il donc que se sent-il donc de plus que lui-même  
Pour que ce qui ne peut plus*

*durer ne dure plus*

*Il est tout prêt à ne plus durer lui-même*

*Un pour tous advienne que pourra*

*Ou la vie serait la goutte de poison*

*Du non-sens introduite dans le chant de l'alouette au-dessus des  
coquelicots*

*La rafale passe*

*En même temps*

*Cet homme qui relevait des casiers autour du phare*

*Hésite à rentrer il soulève avec précaution des algues et des  
algues*

*Le vent est tombé ainsi soit-il*

*Et encore des algues qu'il repose*

*Comme s'il lui était interdit de découvrir dans son ensemble le  
jeune corps de femme le plus secret*

*D'où part une construction ailée*

*Ici le temps se brouille à la fois et s'éclaire*

*Du trapèze tout en cigales*

*Mystérieusement une très petite fille interroge*

*André tu ne sais pas pourquoi je résédise*

*Et aussitôt une pyramide s'élance au loin*

*À la vie à la mort ce qui commence me précède et m'achève*

*Une fine pyramide à jour de pierre dure*

*Reliée à ce beau corps par des lacets vermeils*

**De la brune à la blonde**

**Entre le chaume et la couche de terreau**

**Il y a place pour mille et une cloches de verre**

**Sous lesquelles revivent sans fin les têtes qui m'enchangent**

**Dans la suspension du sacre**

Têtes de femmes qui se succèdent sur tes épaules quand tu dors

Il en est de si lointaines

Têtes d'hommes aussi

Innombrables à commencer par ces chefs d'empereurs à la barbe glissante

Le maraîcher va et vient sous sa housse

Il embrasse d'un coup d'œil tous les plateaux montés cette nuit du centre de la terre

Un nouveau jour c'est lui et tous ces êtres

Aisément reconnaissables dans les vapeurs de la campagne

C'est toi c'est moi à tâtons sous l'éternel déguisement

Dans les entrelacs de l'histoire momie d'ibis

Un pas pour rien comme on cargue la voilure momie d'ibis

Ce qui sort du côté cour rentre par le côté jardin momie d'ibis

Si le développement de l'enfant permet qu'il se libère du fantasme de démembrement de dislocation du corps momie d'ibis

Il ne sera jamais trop tard pour en finir avec le morcelage de l'âme momie d'ibis

Et par toi seule sous toutes ses facettes de momie d'ibis

Avec tout ce qui n'est plus ou attend d'être je retrouve l'unité perdue momie d'ibis

Momie d'ibis du non-choix à travers ce qui me parvient

Momie d'ibis qui veut que tout ce que je puis savoir contribue à moi sans destination

Momie d'ibis qui me fait l'égal tributaire du mal et du bien

Momie d'ibis du sort goutte à goutte où l'homéopathie dit son grand mot

Momie d'ibis de la quantité se muant dans l'ombre en qualité



Momie d'ibis de la combustion qui laisse en toute cendre un  
point rouge  
Momie d'ibis de la perfection qui appelle la fusion incessante  
des créatures imparfaites  
La gangue des statues ne me dérobe de moi-même que ce  
qui n'est pas le produit aussi précieux de la semence des  
gibets momie d'ibis  
Je suis Nietzsche commençant à comprendre qu'il est à la  
fois Victor-Emmanuel et deux assassins des journaux  
Astu momie d'ibis  
C'est à moi seul que je dois tout ce qui s'est écrit pensé  
chanté momie d'ibis  
Et sans partage toutes les femmes de ce monde je les ai  
aimées momie d'ibis  
Je les ai aimées pour t'aimer mon unique amour momie  
d'ibis  
Dans le vent du calendrier dont les feuilles s'envolent momie  
d'ibis  
En vue de ce reposoir dans le bois momie d'ibis sur le  
parcours du lactaire délicieux

Ouf le basilic est passé tout près sans me voir  
Qu'il revienne je tiens braqué sur lui le miroir  
Où est faite pour se consommer la jouissance humaine  
imprescriptible  
Dans une convulsion que termine un éclaboussement de  
plumes dorées  
Il faudrait marquer ici de sanglots non seulement les  
attitudes du buste  
Mais encore les effacements et les oppositions de la tête  
Le problème reste plus ou moins posé en chorégraphie  
Où non plus je ne sache pas qu'on ait trouvé de mesure pour  
l'éperdu

Quand la coupe ce sont précisément les lèvres  
Dans cette accélération où défilent  
Sous réserve de contrôle  
Au moment où l'on se noie les menus faits de la vie  
Mais les cabinets d'antiques abondent en pierres d'Abraxas  
Trois cent soixante-cinq fois plus méchantes que le jour  
solaire  
Et l'œuf religieux du coq  
Continue à être couvé religieusement par le crapaud

Du vieux balcon qui ne tient plus que par un fil de lierre  
Il arrive que le regard errant sur les dormantes eaux du fossé  
circulaire  
Surprenne en train de se jouer le progrès hermétique  
Tout de feinte et dont on ne saurait assez redouter  
La séduction infinie  
À l'en croire rien ne manque qui ne soit donné en puissance  
et c'est vrai ou presque  
La belle lumière électrique pourvu que cela ne te la fane pas  
de penser qu'un jour elle paraîtra jaune  
De haute lutte la souffrance a bien été chassée de quelques-  
uns de ses fiefs  
Et les distances peuvent continuer à fondre  
Certains vont même jusqu'à soutenir qu'il n'est pas  
impossible que l'homme  
Cesse de dévorer l'homme bien qu'on n'avance guère de ce  
côté  
Cependant cette suite de prestiges je prendrai garde comme  
une toile d'araignée étincelante  
Qu'elle ne s'accroche à mon chapeau  
Tout ce qui vient à souhait est à double face et fallacieux  
Le meilleur à nouveau s'équilibre de pire  
Sous le bandeau de fusées

Il n'est que de fermer les yeux  
Pour retrouver la table du permanent

Ceci dit la représentation continue  
Eu égard ou non à l'actualité  
L'action se passe dans le voile du hennin d'Isabeau de  
Bavière

Toutes dentelles et moires  
Aussi fluides que l'eau qui fait la roue au soleil sur les glaces  
des fleuristes d'aujourd'hui

Le cerf blanc à reflets d'or sort du bois du Châtelet  
*Premier plan* de ses yeux qui expriment le rêve des chants  
d'oiseaux du soir

Dans l'obliquité du dernier rayon le sens d'une révélation  
mystérieuse

Que sais-je encore et qu'on sait capables de pleurer

Le cerf ailé frémit il fond sur l'aigle avec l'épée

Mais l'aigle est partout  
sus à lui

il y a eu l'avertissement

De cet homme dont les chroniqueurs s'obstinent à rapporter  
dans une intention qui leur échappe

Qu'il était vêtu de blanc de cet homme bien entendu qu'on  
ne retrouvera pas

Puis la chute d'une lance contre un casque ici le musicien a  
fait merveille

C'est toute la raison qui s'en va quand l'heure pourrait être  
frappée sans que tu y sois

Dans les ombres du décor le peuple est admis à contempler  
les grands festins

On aime toujours beaucoup voir manger sur la scène

De l'intérieur du pâté couronné de faisans

Des nains d'un côté noirs de l'autre arc-en-ciel soulèvent le  
couvercle  
Pour se répandre dans un harnachement de grelots et de  
rires  
Éclat *contracté* de traces de coups de feu de la croûte qui  
tourne  
*Enchaîné* sur le bal des Ardents *rappel en trouble* de l'épisode  
qui suit de près celui du cerf  
Un homme peut-être trop habile descend du haut des tours  
de Notre-Dame  
En voltigeant sur une corde tendue  
Son balancier de flambeaux leur lueur insolite au grand jour  
Le buisson des cinq sauvages dont quatre captifs l'un de  
l'autre le soleil de plumes  
Le duc d'Orléans prend la torche la main la mauvaise main  
Et quelque temps après à huit heures du soir la main  
On s'est toujours souvenu qu'elle jouait avec le gant  
La main le gant une fois deux fois *trois fois*  
Dans l'angle sur le fond du palais le plus blanc les beaux  
traits ambigus de Pierre de Lune à cheval  
Personnifiant le second luminaire  
*Finir* sur l'emblème de la reine en pleurs  
Un souci Plus ne m'est rien rien ne m'est plus  
Oui sans toi  
Le soleil

*Marseille, décembre 1940.*

# POÈMES DIVERS V

## MONDE

Dans le salon de madame des Ricochets  
Les miroirs sont en grains de rosée pressés  
La console est faite d'un bras dans du lierre  
Et le tapis meurt comme les vagues  
Dans le salon de madame des Ricochets  
Le thé de lune est servi dans des œufs d'engoulement  
Les rideaux amorcent la fonte des neiges  
Et le piano en perspective perdue sombre d'un seul bloc dans  
la nacre  
Dans le salon de madame des Ricochets  
Des lampes basses en dessous de feuilles de tremble  
Lutinent la cheminée en écailles de pangolin  
Quand madame des Ricochets sonne  
Les portes se fendent pour livrer passage aux servantes en  
escarpolette

## LE PUIITS ENCHANTÉ

Du dehors l'air est à se refroidir  
Le feu éteint sous la bouillotte bleue des bois  
La nature crache dans sa petite boîte de nuit  
Sa brosse sans épaisseur commence à faire luire les arêtes  
des buissons et des navires

La ville aux longues aiguillées de fulgores  
Monte jusqu'à se perdre  
Le long d'une rampe de chansons qui tourne en vrille dans  
les rues désertes

Quand les marelles abandonnées se retournent l'une après  
l'autre dans le ciel  
Tout au fond de l'entonnoir  
Dans les fougères foulées du regard  
J'ai rendez-vous avec la dame du lac

Je sais qu'elle viendra  
Comme si je m'étais endormi sous des fuchsias

C'est là  
À la place de la suspension du dessous dans la maison des  
nuages

Une cage d'ascenseur aux parois de laquelle éclate par  
touffes du linge de femme  
De plus en plus vert

À moi

À moi la fleur du grisou  
Le ludion humain la roussette blanche  
La grande devinette sacrée

Mieux qu'au fil de l'eau Ophélie au ballet des mouches de  
mai  
Voici au reflet du fil à plomb celle qui est dans le secret des  
taupes

Je vois la semelle de poussière de diamant je vois le paon  
blanc qui fait la roue derrière l'écran de la cheminée

Les femmes qu'on dessine à l'envers sont les seules qu'on  
n'ait jamais vues

Son sourire est fait pour l'expiation des plongeurs de perles  
Aux poumons changés en coraux

C'est Méduse casquée dont le buste pivote lentement dans la  
vitrine

De profil je caresse ses seins aux pointes ailées

Ma voix ne lui parviendrait pas ce sont deux mondes

Et même

Rien ne servirait de jeter dans sa tour une lettre toute  
ouverte aux angles de glu

On m'a passé les menottes étincelantes de Peter Ibbetson

Je suis un couvreur devenu fou

Qui arrache par plaques et finirai bien par jeter bas tout le  
toit de la maison

Pour mieux voir comme la trombe s'élève de la mer

Pour me mêler à la bataille de fleurs

Quand une cuisse déborde l'écrin et qu'entre en jeu la pédale  
du danger

La belle invention

Pour remplacer le coucou l'horloge à escarpolette

Qui marque le temps suspendu

Pendeloque du lustre central de la terre  
Mon sablier de roses  
Toi qui ne remonteras pas à la surface  
Toi qui me regardes sans me voir dans les jardins de la  
provocation pure  
Toi qui m'envoies un baiser de la portière d'un train qui fuit

## COURS-LES TOUTES

*À Benjamin Péret.*

Au cœur du territoire indien d'Oklahoma  
Un homme assis  
Dont l'œil est comme un chat qui tourne autour d'un pot de  
chiendent

Un homme cerné  
Et par sa fenêtre  
Le concile des divinités trompeuses inflexibles  
Qui se lèvent chaque matin en plus grand nombre du  
brouillard  
Fées fâchées  
Vierges à l'espagnole inscrites dans un étroit triangle isocèle  
Comètes fixes dont le vent décolore les cheveux

Le pétrole comme les cheveux d'Éléonore  
Bouillonne au-dessus des continents  
Et dans sa voix transparente  
À perte de vue il y a des armées qui s'observent  
Il y a des chants qui voyagent sous l'aile d'une lampe  
Il y a aussi l'espoir d'aller si vite



Que dans tes yeux  
Se mêlent au fil de la vitre les feuillages et les lumières

Au carrefour des routes nomades  
Un homme  
Autour de qui on a tracé un cercle  
Comme autour d'une poule

Enseveli vivant dans le reflet des nappes bleues  
Empilées à l'infini dans son armoire  
Un homme à la tête cousue  
Dans les bas du soleil couchant  
Et dont les mains sont des poissons-coffres

Ce pays ressemble à une immense boîte de nuit  
Avec ses femmes venues du bout du monde  
Dont les épaules roulent les galets de toutes les mers  
Les agences américaines n'ont pas oublié de pourvoir à ces  
chefs indiens  
Sur les terres desquels on a foré les puits  
Et qui ne restent libres de se déplacer  
Que dans les limites imposées par le traité de guerre

La richesse inutile  
Les mille paupières de l'eau qui dort

Le curateur passe chaque mois  
Il pose son gibus sur le lit recouvert d'un voile de flèches  
Et de sa valise de phoque  
Se répandent les derniers catalogues des manufactures  
Ailés de la main qui les ouvrait et les fermait quand nous  
étions enfants

Une fois surtout une fois  
C'était un catalogue d'automobiles  
Présentant la voiture de mariée  
Au *speeder* qui s'étend sur une dizaine de mètres  
Pour la traîne  
La voiture de grand peintre  
Taillée dans un prisme  
La voiture de gouverneur  
Pareille à un oursin dont chaque épine est un lance-flammes

Il y avait surtout  
Une voiture noire rapide  
Couronnée d'aigles de nacre  
Et creusée sur toutes ses facettes de rinceaux de cheminées  
de salon  
Comme par les vagues  
Un carrosse ne pouvant être mû que par l'éclair  
Comme celui dans lequel erre les yeux fermés la princesse  
Acanthe  
Une brouette géante toute en limaces grises  
Et en langues de feu comme celle qui apparaît aux heures  
fatales dans le jardin de la tour Saint-Jacques  
Un poisson rapide pris dans une algue et multipliant les  
coups de queue

Une grande voiture d'apparat et de deuil  
Pour la dernière promenade d'un saint empereur à venir  
De fantaisie  
Qui démoderait la vie entière

Le doigt a désigné sans hésitation l'image glacée  
Et depuis lors  
L'homme à la crête de triton

À son volant de perles  
Chaque soir vient border le lit de la déesse du maïs

Je garde pour l'histoire poétique  
Le nom de ce chef dépossédé qui est un peu le nôtre  
De cet homme seul engagé dans le grand circuit  
De cet homme superbement rouillé dans une machine neuve  
Qui met le vent en berne

Il s'appelle  
Il porte le nom flamboyant de Cours-les toutes  
À la vie à la mort cours à la fois les deux lièvres  
Cours ta chance qui est une volée de cloches de fête et  
d'alarme  
Cours les créatures de tes rêves qui défont rouées à leurs  
jupons blancs  
Cours la bague sans doigt  
Cours la tête de l'avalanche

*29 octobre 1938.*

## **LA MAISON D'YVES**

La maison d'Yves Tanguy  
Où l'on n'entre que la nuit

Avec la lampe-tempête

Dehors le pays transparent  
Un devin dans son élément

**Avec la lampe-tempête  
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus**

**Et la toile de Jouy du ciel  
– Vous, chassez le surnaturel**

**Avec la lampe-tempête  
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus  
Avec toutes les étoiles de sacrebleu**

**Elle est de lassos, de jambages  
Couleur d'écrevisse à la nage**

**Avec la lampe-tempête  
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus  
Avec toutes les étoiles de sacrebleu  
Avec les tramways en tous sens ramenés à leurs seules  
antennes**

**L'espace lié, le temps réduit  
Ariane dans sa chambre-étui**

**Avec la lampe-tempête  
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus  
Avec toutes les étoiles de sacrebleu  
Avec les tramways en tous sens ramenés à leurs seules  
antennes  
Avec la crinière sans fin de l'argonaute**

**Le service est fait par des sphinges  
Qui se couvrent les yeux de linges**

Avec la lampe-tempête  
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus  
Avec toutes les étoiles de sacrebleu  
Avec les tramways en tous sens ramenés à leurs seules  
antennes  
Avec la crinière sans fin de l'argonaute  
Avec le mobilier fulgurant du désert

On y meurtrit on y guérit  
On y complotte sans abri

Avec la lampe-tempête  
Avec la scierie si laborieuse qu'on ne la voit plus  
Avec toutes les étoiles de sacrebleu  
Avec les tramways en tous sens ramenés à leurs seules  
antennes  
Avec la crinière sans fin de l'argonaute  
Avec le mobilier fulgurant du désert  
Avec les signes qu'échangent de loin les amoureux

C'est la maison d'Yves Tanguy

## CARTE POSTALE

*À Benjamin Péret.*

N'y aurait-il que la guerre  
Rien de tel pour faire renaître  
La vie hermétique  
Je joue à cesser d'être  
Je joue à qui gagne perd

Les alouettes polissent le miroir  
Les barricades sont coupées par le milieu de l'air  
C'est la saison des mouches de pique  
Qui ravalent les maisons neuves  
En leur tapant sur l'épaule  
Voici les cachettes au blanc de baleine  
Plus femmes que les maisons qui tournent  
Dix doigts pour un homard évidemment c'est trop  
Fini le temps des crises

*Mars 1940.*

## QUELS APPRÊTS

Les armoires bombées de la campagne  
Glissent silencieusement sur les rails de lait  
C'est l'heure où les filles soulevées par le flot de la nuit qui  
roule des carlines  
Se raidissent contre la morsure de l'hermine  
Dont le cri  
Va mouler les pointes de leur gorge

Les événements d'un autre ordre sont absolument  
dépourvus d'intérêt  
Ne me parlez pas de ce papier mural à décor de  
ronces  
Qui n'a rien de plus pressé  
Que de se lacérer lui-même

Les flammes noires luttent dans la grille avec des langues  
d'herbe

Un galop lointain  
C'est la charge souterraine sonnée dans le bois de violette et  
dans le buis  
Toute la chambre se renverse  
Le splendide alignement des mesures d'étain s'épuise en une  
seule qui par surcroît est le vin gris  
La cuisse toujours trop tôt dépêchée sur le tableau de craie  
dans la tourmente de jour

Les gisements d'hommes les lacs de murmures  
La pensée tirant sur son collier de vieilles niches  
Qu'on me laisse une fois pour toutes avec cela

Les diables-mouches voient dans ces ongles  
Les pépins du quartier de pomme de la rosée  
Ramené du fond de la vie  
Le corps tout en poissons surgit du filet ruisselant  
Dans la brousse  
De l'air autour du lit  
L'argus de la dérive chère les yeux fixes mi-ouverts mi-clos

*Poitiers, 9 mai 1940.*

## [POÈME POUR HÉLÈNE LAMI]

Dans la prochaine feuille du printemps  
Il y aura deux ailes pour Hélène  
Dont le regard est la mouche de mai  
Sur la gaze de tout ce que nous aimons  
Hélène vous n'êtes pas là aujourd'hui  
Vous qui mettez des roses persanes dans le soir

Mais l'avenir est une chambre dans laquelle vous mettez  
l'ordre des perles  
Et je n'ai jamais allumé de bougie dont la flamme soit aussi  
multicolore  
Que vos lèvres quand elles sautent d'une langue à l'autre  
Pour articuler tout ce qui est sensé tout ce qui est sensible  
Comme les adorables marionnettes de notre ami von Kleist  
Votre existence Hélène parfume les rochers de ce temps de  
pensées au cœur d'éclairs  
Je vous vois distinctement dans ce filet qui se retire  
Pour séparer ce qui doit être de ce qui n'est plus  
Dans ce filet comme une branche de corail  
Qui a ceci d'incomparable avec les bois du cerf  
Qu'elle ne peut se diviser ni pâlir avec les années

*Marseille, 19 janvier 1941.*



# POÈMES PUBLIÉS DANS « VVV »

(1943)

## FRÔLEUSE

Mes malles n'ont plus de poids les étiquettes sont des lueurs  
courant sur une mare  
Sera-ce assez que tout pour cette contrée où mène bien  
après sa mise au rebut la diligence de nuit  
Toute en cristal noir le long des meules tournant de cailles  
Château qui tremble et j'en jure que vient de poser devant  
moi un éclair  
Lieu frustré de tout ce qui pourrait le rendre habitable  
Je ne vois qu'étroits couloirs enchevêtrés  
Escaliers à vis  
Seulement au haut de la tour de guet  
Éclate l'air taillé en rose  
Bannie superstitieusement la place primitive d'une brassée  
de joncs pour s'étendre  
L'architecte fou de ce qui restait d'espace libre  
Semble avoir rêvé un garage pour mille tables rondes  
À chacune d'elles sont présumés souper au caviar au  
champagne  
Avec moi des bustes de cire plus beaux les uns que les autres  
mais parmi eux méconnaissable s'est glissé un buste  
vivant

Bustes car il n'y a qu'une nappe à reflets changeants pour  
toutes les tables  
Assez lacunaire pour emprisonner la taille de toutes ces  
femmes fausses et vraies  
Tout ce qui est ou manque d'être au-dessous de la nappe se  
dérobe dans la musique  
Oracle attendu de la navette d'un soulier  
Plus brillant qu'un poisson jeté dans l'herbe  
Ou d'un mollet qui fait un bouquet des lampes de mineur  
Ou du genou qui lance un volant dans mon cœur  
Ou d'une bouche qui penche qui penche à verser son parfum  
Ou d'une main d'abord un peu en marge à l'instant même où  
il apparaît qu'elle n'évite pas un rapport d'ailes avec ma  
main  
Ô ménisques  
Au-delà de tous les présents permis et défendus  
À dos d'éléphants ces piliers qui s'amincissent jusqu'au fil de  
soie dans les grottes  
Ménisques adorable rideau de tangence quand la vie n'est  
plus qu'une aigrette qui boit  
Et dis-toi qu'aussi bien je ne te verrai plus

## **PASSAGE À NIVEAU**

D'un coup de baguette ç'avaient été les fleurs  
Et le sang  
Le rayon se posa sur la fenêtre gelée  
Personne  
Pfff on comprit que l'espace se débondait  
Puis l'oreiller d'air s'est glissé sous le sainfoin  
Les avalanches ont dressé la tête

Et à l'intérieur des pierres des épaules se sont soulevées  
Les yeux étaient encore fermés dans l'eau méfiante  
Des profondeurs montait la triple collerette  
Qui allait faire l'orgueil de l'armoire  
Et la chanson des cigales prenait son billet  
À la gare encore enveloppée de tous ses fils  
La femme mordait une pomme de vapeur  
Sur les genoux d'une grande bête blanche  
Dans les ateliers sur les établis silencieux  
Le rabot de la lune lissait les feuilles coupantes  
Et la meule crachait ses papillons  
Sur la bordure du papier où j'écris

## PREMIERS TRANSPARENTS

*À Charles Duits.*

Comment veux-tu voici que les plombs sautent encore une  
fois  
Voici la seiche qui s'accoude d'un air de défi à la fenêtre  
Et voici ne sachant où déplier son étincelante grille d'égout  
Le clown de l'éclipse tout en blanc  
Les yeux dans sa poche  
Les femmes sentent la noix muscade  
Et les principaux pastillés fêtent leur frère le vent  
Qui a revêtu sa robe à tourniquet des grands jours  
Mandarin à boutons de boussoles folles  
Messieurs les morceaux de papier se saluent de haut en bas  
des maisons

*New York.*

## **PLUS QUE SUSPECT**

Les chênes sont atteints d'une grave maladie  
Ils sèchent après avoir laissé échapper  
Dans une lumière de purin au soleil couchant  
Toute une cohue de têtes de généraux

## **LA LANGUE BIEN PENDUE**

Les bêtes qui n'ont que la bouche au-dessous du front  
Et dont la joue lisse remonte comme le sable  
A des oreilles en chardons de mer  
Caressent le bruit de mes pas

## **INTÉRIEUR**

Une table servie du plus grand luxe  
Démessurément longue  
Me sépare de la femme de ma vie  
Que je vois mal  
Dans l'étoile des verres de toutes tailles qui la tient  
renversée en arrière  
Décolletée en coup de vent

# GUERRE

*À Max Ernst.*

Je regarde la Bête pendant qu'elle se lèche  
Pour mieux se confondre avec tout ce qui l'entoure  
Ses yeux couleur de houle  
À l'improviste sont la mare tirant à elle le linge sale les  
détritus  
Celle qui arrête toujours l'homme  
La mare avec sa petite place de l'Opéra dans le ventre  
Car la phosphorescence est la clé des yeux de la Bête  
Qui se lèche  
Et sa langue  
Dardée on ne sait à l'avance jamais vers où  
Est un carrefour de fournaises  
D'en dessous je contemple son palais  
Fait de lampes dans des sacs  
Et sous la voûte bleu de roi  
D'arceaux dédorés en perspective l'un dans l'autre  
Pendant que court le souffle fait de la généralisation à l'infini  
de celui de ces misérables le torse nu qui se produisent  
sur la place publique avalant des torches à pétrole dans  
une aigre pluie de sous  
Les pustules de la Bête resplendissent de ces hécatombes de  
jeunes gens dont se gorge le Nombre  
Les flancs protégés par les miroitantes écailles que sont les  
armées  
Bombées dont chacune tourne à la perfection sur sa  
charnière  
Bien qu'elles dépendent les unes des autres non moins que  
les coqs qui s'insultent à l'aurore de fumier à fumier

On touche au défaut de la conscience pourtant certains  
persistent à soutenir que le jour va naître  
La porte j'ai voulu dire la Bête se lèche sous l'aile  
Et l'on voit est-ce de rire se convulser des filous au fond  
d'une taverne  
Ce mirage dont on avait fait la bonté se raisonne  
C'est un gisement de mercure  
Cela pourrait bien se laper d'un seul coup  
J'ai cru que la Bête se tournait vers moi j'ai revu la saleté de  
l'éclair  
Qu'elle est blanche dans ses membranes dans le délié de ses  
bois de bouleaux où s'organise le guet  
Dans les cordages de ses vaisseaux à la proue desquels  
plonge une femme que les fatigues de l'amour ont parée  
d'un loup vert  
Fausse alerte la Bête garde ses griffes en couronne érectile  
autour des seins  
J'essaie de ne pas trop chanceler quand elle bouge la queue  
Qui est à la fois le carrosse biseauté et le coup de fouet  
Dans l'odeur suffocante de cicindèle  
De sa litière souillée de sang noir et d'or vers la lune elle  
aiguisé une de ses cornes à l'arbre enthousiaste du grief  
En se lovant avec des langueurs effrayantes  
Flattée  
La Bête se lèche le sexe je n'ai rien dit

# MOT À MANTE

## I

### LA COURTE ÉCHELLE

*À Matta.*

Passé un nuagenouillé  
Devant les mots qui sont la lune  
(Les cornes de la girafenêtre)  
    J'ai demandé un cafélin  
    ... Non pas de croissantos-dumont  
Ce qui était espacétoine  
Se fait muscadenas  
Pour l'action toute neuve  
Voici le vitrier sur le volet  
Dans la langue totémique Mattatoucantharide  
Mattalismancenillier

## II

### LA PORTE BAT

La por por porte por  
La fe nê tre  
Sur l'odeur amère du limurerre  
Qui me rappelle Milady de Winter  
Lissant son cheautru derrière les losanges de la pluie  
Brifrouse-bifrousses le plancher est si vieux  
Qu'à travers on voit le feu de la terre  
Toutes les belles à leur coumicouvoir  
Comme les hirondelles

Sur les fils où je joue dans les gouttes  
D'un instrument inconnu  
Oumyoblisoettiste  
Au cœur de ce nœud de serpents  
Qu'est la croix ses quatre gueules fuyantes suspendues  
aux pis cardinaux

*Novembre 1942 – janvier 1943.*



# LES ÉTATS GÉNÉRAUX

(1944)

Dis ce qui est dessous parle  
Dis ce qui commence  
Et polis mes yeux qui accrochent à peine la lumière  
Comme un fourré que scrute un chasseur somnambule  
Polis mes yeux fais sauter cette capsule de marjolaine  
Qui sert à me tromper sur les espèces du jour  
Le jour si c'était lui  
Quand passe sur les campagnes l'heure de traire  
Descendrait-il si précipitamment ses degrés  
Pour s'humilier devant la verticale d'étincelles  
Qui saute de doigts en doigts entre les jeunes femmes des  
fermes toujours sorcières  
Polis mes yeux à ce fil superbe sans cesse renaissant de sa  
rupture  
Ne laisse que lui écarte ce qui est tavelé  
Y compris au loin la grande rosace des batailles  
Comme un filet qui s'égoutte sous le spasme des poissons du  
couchant  
Polis mes yeux polis-les à l'éclatante poussière de tout ce  
qu'ils ont vu  
Une épaule des boucles près d'un broc d'eau verte  
Le matin

Dis ce qui est sous le matin sous le soir  
Que j'aie enfin l'aperçu topographique de ces poches exté-  
rieures aux éléments et aux règnes

Dont le système enfreint la distribution naïve des êtres et des choses  
Et prodigue au grand jour le secret de leurs affinités  
De leur propension à s'éviter ou à s'étreindre  
À l'image de ces courants  
Qui se traversent sans se pénétrer sur les cartes maritimes  
Il est temps de mettre de côté les apparences individuelles  
d'autrefois  
Si promptes à s'anéantir dans une seule châtaigne de culs de mandrills  
D'où les hommes par légions prêts à donner leur vie  
Échangent un dernier regard avec les belles toutes ensemble  
Qu'emporte le pont d'hermine d'une cosse de fève  
Mais polis mes yeux  
À la lueur de toutes les enfances qui se mirent à la fois dans  
une amande  
Au plus profond de laquelle à des lieues et des lieues  
S'éveille un feu de forge  
Que rien n'inquiète l'oiseau qui chante entre les 8  
De l'arbre des coups de fouet

*Il y aura*

*D'où vient ce bruit de source*  
Pourtant la clé n'est pas restée sur la porte  
Comment faire pour déplacer ces énormes pierres noires  
Ce jour-là je tremblerai de perdre une trace  
Dans un des quartiers brouillés de Lyon  
*Une bouffée de menthe* c'est quand j'allais avoir vingt ans  
Devant moi la route hypnotique avec une femme  
sombrement heureuse

D'ailleurs les mœurs vont beaucoup changer  
Le grand interdit sera levé  
*Une libellule* on courra pour m'entendre en 1950  
À cet embranchement  
Ce que j'ai connu de plus beau c'est le vertige  
Et chaque 25 mai en fin d'après-midi le vieux Delescluze  
Au masque auguste descend vers le Château-d'Eau  
*On dirait qu'on bat des cartes de miroir dans l'ombre*

*toujours*

Ah voilà le retomber d'ailes inclus déjà dans le lâcher  
D'emblée la voûte dans toute son horreur  
Le mot polie rouillée et poule mouillée  
Qui ronge le dessin de l'orgue de Barbarie  
Il n'est pas trop tôt qu'on commence à se garer  
À comprendre que le phénix  
Est fait d'éphémères  
Une des idées mendiante qui m'inspirent le plus de  
    compassion  
C'est qu'on croie pouvoir frapper de grief l'anachronisme  
Comme si sous le rapport causal à merci interchangeable  
Et à plus forte raison dans la quête de la liberté  
À rebours de l'opinion admise on n'était pas autorisé à tenir  
    la mémoire  
Et tout ce qui se dépose de lourd avec elle  
Pour les sous-produits de l'imagination  
Comme si j'étais fondé le moins du monde  
À me croire moi d'une manière stable  
Alors qu'il suffit d'une goutte d'oubli ce n'est pas rare

Pour qu'à l'instant où je me considère je vienne d'être tout  
autre et d'une autre goutte  
Pour que je me succède sous un aspect hors de conjecture  
Comme si même le risque avec son imposant appareil de  
tentations et de syncopes  
En dernière analyse n'était sujet à caution

*une pelle*

La cassure de la brique creuse sourit à la chaux vive  
L'air mêle les haleines des bouches les plus désirables  
La première fois qu'elles se sont abandonnées  
Et le mouvement de l'ouvrier est jeune c'est à croire  
Que le ressort du soleil n'a jamais servi  
Pleine de vellétés d'essors tendue de frissons  
Une haie traverse la chambre d'amour  
À l'heure où les griffons quittent les échafaudages  
Montre montre encore  
Conjuguant leurs tourbillons  
Volcans et rapides  
De la taille d'une ville à celle d'un ongle  
Disposent de l'homme font jouer à plein ses jointures  
Dans la fusion mondiale des entreprises industrielles  
Et plus singulièrement obtiennent de lui  
Qu'il réprime jusqu'au cillement  
Au microscope  
Dans une tension héritée de l'affût primitif  
Lorsqu'il lui est donné en partage  
Non plus seulement de les subir mais de les déceler tout au  
fond de la vie  
Et le manœuvre

N'est pas moins grand que le savant aux yeux du poète  
L'énergie il ne s'agissait que de l'amener à l'état pur  
Pour tout rendre limpide  
Pour mettre aux pas humains des franges de sel  
Il suffisait que le peuple se conçût en tant que tout et le  
devînt  
Pour qu'il s'élève au sens de la dépendance universelle dans  
l'harmonie  
Et que la variation par toute la terre des couleurs de peau et  
des traits  
L'avertisse que le secret de son pouvoir  
Est dans le libre appel au génie autochtone de chacune des  
races  
En se tournant d'abord vers la race noire la race rouge  
Parce qu'elles ont été longtemps les plus offensées  
Pour que l'homme et la femme du plus près les yeux dans les  
yeux  
Elle n'accepte le joug lui ne lise sa perte  
Chantier qui tremble chantier qui bat de lumière première  
L'énigme est de ne pas savoir si l'on abat si l'on bâtit

### *au vent*

Jersey Guernesey par temps sombre et illustre  
Restituent au flot deux coupes débordant de mélodie  
L'une dont le nom est sur toutes les lèvres  
L'autre qui n'a été en rien profanée  
Et celle-ci découvre un coin de tableau anodin familial  
Sous la lampe un adolescent fait la lecture à une dame âgée  
Mais quelle ferveur de part et d'autre quels transports en lui  
Pour peu qu'elle ait été l'amie de Fabre d'Olivet

Et qu'il soit appelé à se parer du nom de Saint-Yves  
d'Alveydre  
Et le poulpe dans son repaire cristallin  
Le cède en volutes et en tintements  
À l'alphabet hébreu<sup>3</sup> je sais ce qu'étaient les directions  
poétiques d'hier  
Elles ne valent plus pour aujourd'hui  
Les chansonnettes vont mourir de leur belle mort  
Je vous engage à vous couvrir avant de sortir  
Il vaudra mieux ne plus se contenter du brouet  
Mijoté en mesure dans les chambres clignotantes  
Pendant que la justice est rendue par trois quartiers de bœuf  
Une fois pour toutes la poésie doit resurgir des ruines  
Dans les atours et la gloire d'Esclarmonde  
Et revendiquer bien haut la part d'Esclarmonde  
Car il ne peut y avoir de paix pour l'âme d'Esclarmonde  
Dans nos cœurs et meurent les mots qui ne sont de bons  
rivets au sabot du cheval d'Esclarmonde  
Devant le précipice où l'edelweiss garde le souffle  
d'Esclarmonde  
La vision nocturne a été quelque chose il s'agit  
Maintenant de l'étendre du physique au moral  
Où son empire sera sans limites  
Les images m'ont plu c'était l'art  
À tort décrié de brûler la chandelle par les deux bouts

---

<sup>3</sup> Tant de vraie grandeur oui en dépit de ce que peut avoir  
d'indisposant

Un côté du personnage extérieur du marquis  
Cette réserve aussi bien vaut pour le montreur de poulpe fâ-  
cheux attirail

Son rocher ses tables tournantes *il se sentit saisir par le pied*  
Mais je passe outre plus que jamais assez du goût

Mais tout est bien plus de mèche les complicités sont  
autrement dramatiques et savantes  
Comme on verra je viens de voir un masque esquimau  
C'est une tête de renne grise sous la neige  
De conception réaliste à cela près qu'entre l'oreille et l'œil  
droits s'embusque le chasseur minuscule et rose tel qu'il  
est censé apparaître à la bête dans le lointain

Mais emmanchée de cèdre et d'un métal sans alliage  
La lame merveilleuse  
Découpée ondée sur un dos égyptien  
Dans le reflet du quatorzième siècle de notre ère  
L'exprimera seule  
Par une des figures animées du tarot des jours à venir  
La main dans l'acte de prendre en même temps que de  
lâcher  
Plus preste qu'au jeu de la mourre  
Et de l'amour

### *dans les sables*

Il passe des tribus de nomades qui ne lèvent pas la tête  
Parmi lesquels je suis par rapport à tout ce que j'ai connu  
Ils sont masqués comme des praticiens qui opèrent  
Les anciens changeurs avec leurs femmes si particulières  
Quant à l'expression du regard j'ai vu plusieurs d'entre elles  
Avec trois siècles de retard errer aux abords de la Cité  
Ou bien ce sont les lumières de la Seine  
Les changeurs au moment d'écailler la dorade  
S'arrêtent parce que j'ai à changer beaucoup plus qu'eux

Et les morts sont les œufs qui reviennent prendre l’empreinte  
du nid  
Je ne suis pas comme tant de vivants qui prennent les  
devants pour revenir  
Je suis celui qui va  
On m’épargnera la croix sur ma tombe  
Et l’on me tournera vers l’étoile polaire  
Mais tout testament suppose une impardonnable concession  
Comme si dans le chaton de la bague qui me lie à la terre  
Ne résidait suprême la goutte de poison oriental  
Qui m’assure de la dissolution complète avec moi  
De cette terre telle que je l’ai pensée une échappée plus  
radicale  
Sinon plus orgueilleuse que celle à quoi nous convie le divin  
Sade  
Déléguant au gland à partir de lui héraldique  
Le soin de dissimuler le lieu de son dernier séjour  
*Comme je me flatte* dit-il  
*Que ma mémoire s’effacera de l’esprit des hommes*  
Pile ou face face la pièce nue libre de toute effigie de tout  
millésime  
Pile  
La pente insensible et pourtant irrésistible vers le mieux  
Il ne me reste plus qu’à tracer sur le sol la grande figure  
quadrilatère  
Au centre gauche l’ovale noir  
Parcouru de filaments incandescents tels qu’ils apparaissent  
avant que la lampe ne s’éteigne  
Quand on vient de couper le courant du secteur  
L’homme et ses problèmes  
Inscrit dans le contour ornemental d’une fleur de tabac  
Puis tour à tour



Regardant chacun des côtés et disposées symétriquement  
par rapport aux axes

Les quatre têtes rondes d'être quatre fois bandées

Le pansement du front le loup noir le bâillon bleu la  
mentonnière jaune

Les fentes des yeux et de la bouche sont noires

En bas le passé il porte des cornes noires de taureau du bout  
desquelles plongent des plumes de corbeau

Du sommet et de la base partent les fils lilas noisette de  
certains yeux

À gauche le présent il porte des cornes blanches de taureau  
d'où retombent des plumes d'oie sauvage

Il s'avive par places de mica comme la vie au parfum de ton  
nom qui est une mantille mais celle même dans  
l'immense vibration qui exalte l'homme-soleil et je  
baisse les yeux fasciné par cette partie déclive de ta  
lèvre où continuent à poindre les rois mages

En haut l'avenir il porte des cornes jaunes de taureau  
dardant des plumes de flamant

Il est surmonté d'un éclair de paille pour la transformation  
du monde

À droite l'éternel il porte des cornes bleues de taureau à la  
pointe desquelles bouclent des plumes de manucode

Un arc de brume glisse tangentiellement aux bords sud ouest  
et nord et s'ouvre sur deux éventails de martin-pêcheur  
cet arc enveloppe les trois premières têtes et laisse libre  
la quatrième gardée sur champ de pollen par une peau  
de *condylure* tendue au moyen d'épines de rosier

C'est par là qu'on entre

On entre on sort

On entre

on ne sort pas

Mais la lumière revient  
Le plaisir de fumer  
L'araignée-fée de la cendre à points bleus et rouges  
N'est jamais contente de ses maisons de Mozart  
La blessure guérit tout s'ingénie à se faire reconnaître je  
    parle et sous ton visage tourne le cône d'ombre qui du  
    fond des mers a appelé les perles  
Les paupières les lèvres hument le jour  
L'arène se vide  
Un des oiseaux en s'envolant  
N'a eu garde d'oublier la paille et le fil  
À peine si un essaim a trouvé bon de patiner  
La flèche part  
Une étoile rien qu'une étoile perdue dans la fourrure de la  
    nuit

*New York, octobre 1943.*

# DES ÉPINGLES TREMBLANTES

## LE BRISE-LAMES

Dans la lumière noyée qui baigne la savane, la statue bleutée de Joséphine de Beauharnais, perdue entre les hauts fûts de cocotiers, place la ville sous un signe féminin et tendre. Les seins jaillissent de la robe de *merveilleuse* à très haute taille et c'est le parler du Directoire qui s'attarde à rouler quelques pierres africaines pour composer le philtre de non-défense voluptueuse du balbutiement créole. C'est le Palais-Royal enseveli sous les ruines du vieux Fort-Royal (prononcez Fô-yal), le bruit des grandes batailles du monde – Marengo, Austerlitz contées galamment en trois lignes – ne pas ennuyer les dames – expire à ces genoux charmants entrouverts sous les riantes tuiles de la Pagerie.

## L'INSCRIPTION BI-AILÉE

Le long des rues bruissantes, les belles enseignes polychromes déteintes épuisent toutes les variétés de caractères romantiques. L'une d'elles un moment me tient sous le charme pervers des tableaux de l'époque négativiste de René Magritte. Mais ce que je contemple de loin est d'un Magritte extrêmement nuancé – avec la réalité en voie de rupture ou de conciliation? Qu'on se représente, de la taille d'un aigle, un papillon bleu ciel sur lequel se lit en lettres blanches le

mot PIGEON. Au demeurant, un naturaliste de ce nom, simplement...

## **FERRETS DE LA REINE NOIRE**

À l'autre extrémité de l'archet, le marché aux poissons déroule ses fastes aux lueurs sidérales du diodon, du coffre et de toute la gamme, du jaune soufre au violet évêque par les plus hardies zébrures, les plus savants mouchetages, les plus capricieux glaçages, de vrais poissons-paradis ardents comme des gemmes. Ce qui confère à cette pauvre lucarne en plein ciel son trouble caractère, c'est aussi que viennent mourir à elle quelques étincelles du luxe et du feu des grandes profondeurs. Sous l'étal miroitant à l'infini, dans l'ombre s'amoncellent, gorgées de roses rouges et roses, les conques vides de lambis dans lesquelles fut sonnée la révolte noire très sanglante de 1848.

## **LA PROVIDENCE TOURNE**

Ailleurs, à l'échelle des saveurs, les étranges fruits éveillent toutes les surprises – auxquelles se mêlent savamment quelques déceptions – de l'inéprouvé. Sous sa robe oblongue hérissée, le corossol, mi-lampion mi-feuillage, livre sa chair de sorbet neigeux ; près d'un puits le caïmite fait glisser au centre d'un automne fondant sa chaîne de pépins noirs ; sans oublier cette figue de fard violine dans laquelle il est défendu de mordre : entre le palais et la langue toutes sortes de petits diables-couvreurs tisseraient aussitôt des fils de glu et ten-

draient les ardoises de la pire astringence. Et ces rois du verger tropical, que Giorgio de Chirico s'est plu à immobiliser en pleine puissance auprès de la tête de Jupiter.

## **POUR MADAME SUZANNE CÉSAIRE**

Puis les cloches de l'école essaient aux quatre coins les petites Chabines rieuses, souvent plus claires de cheveux que de teint. On cherche, parmi les essences natives, de quel bois se chauffent ces belles chairs d'ombre prismée : caooyer, caféier, vanille dont les feuillages imprimés parent d'un mystère persistant le papier des sacs de café dans lequel va se blottir le désir inconnu de l'enfance.

En vue de quel dosage ultime, de quel équilibre durable entre le jour et la nuit – comme on rêve de retenir la seconde exacte où, par temps très calme, le soleil en s'enfonçant dans la mer réalise le phénomène du « diamant vert » – cette recherche, au fond du creuset, de la beauté féminine ici bien plus souvent accomplie qu'ailleurs et qui ne m'est jamais apparue plus éclatante que dans un visage de cendre blanche et de braises ?

## **LA LANTERNE SOURDE**

*À Aimé Césaire, Georges Gratiant,  
René Ménil.*

Et les grandes orgues c'est la pluie comme elle tombe ici et se parfume : quelle gare pour l'arrivée en tous sens sur

mille rails, pour la manœuvre sur autant de plaques tournantes de ses express de verre ! À toute heure elle charge de ses lances blanches et noires, des cuirasses volant en éclats de midi à ces armures anciennes faites des étoiles que je n'avais pas encore vues. Le grand jour de préparatifs qui peut précéder la nuit de Walpurgis au gouffre d'Absalon ! J'y suis ! Pour peu que la lumière se voile, toute l'eau du ciel pique aussitôt sa tente, d'où pendent les agrès de vertige et de l'eau encore s'égoutte à l'accorder des hauts instruments de cuivre vert. La pluie pose ses verres de lampe autour des bambous, aux bobèches de ces fleurs de vermeil agrippées aux branches par des suçoirs, autour desquelles il n'y a qu'une minute toutes les figures de la danse enseignées par deux papillons de sang. Alors tout se déploie au fond du bol à la façon des fleurs japonaises, puis une clairière s'entrouvre : l'héliotropisme y saute avec ses souliers à poulaine et ses ongles vrillés. Il prend tous les cœurs, relève d'une aigrette la sensitive et pâme la fougère dont la bouche ardente est la roue du temps. Mon œil est une violette fermée au centre de l'ellipse, à la pointe du fouet.

## **PORTEUSE SANS FARDEAU**

Comme un esprit qui reviendrait à intervalles réguliers tant leur maintien est le même et n'appartient qu'à elles et tant elles semblent portées par le même rythme, des jeunes filles de couleur passent souvent seules et chacune est la seule à qui Baudelaire semble avoir pensé tant l'idée qu'il en donne est irremplaçable :

*Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,  
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse...*

De quelle nuit sans âge et sans poids cette messagère muette dont, au défi de toutes les cariatides, la cheville et le col lancent plutôt qu'elles ne soutiennent la construction totemique qui dans l'invisible se confond – en vue de quel triomphe ? – avec le rêve d'un monument aux lois de l'imprégnation ?

## **LA CARTE DE L'ÎLE**

La Jambette, Favorite, Trou-au-Chat, Pointe La Rose, Sémaphore de la Démarche, Pointe du Diable, Brin d'Amour, Passe du Sans-Souci, Piton Crève-Cœur, Île du Loup-Garou, Fénelon, Espérance, Anse Marine, Grand'-Rivière, Rivière Capot, Rivière Salée, Rivière Léopard, Rivière Blanche, Rivière La Mare, Rivière Madame, Les Abîmes, Ajoupa-Bouillon, Mont de la Plaine, Morne des Pétrifications, Morne d'Orange, Morne Mirail, Morne Rouge, Morne Folie, Morne Labelle, Morne Fumée.

## **ANCIENNEMENT RUE DE LA LIBERTÉ**

Le grand industriel noir exhibe une serviette en peau  
d'iguane blanche  
Dans les plaidoiries de vents chargés de fleurs  
Le léger catafalque de la créole  
Démesurément exhaussé d'autruches

Fait eau de tous les reflets de la savane  
Pouvoir des pointes les lucioles m'ont traversé de part en  
part  
La nuit tropicale conjugue toutes les sonneries de l'entracte  
À jamais balancée de vases modém style et de parfums dans  
le flot de lave  
Je m'assure qu'une lampe de l'ancien Saint-Pierre fonctionne  
encore  
La vie intermittente est le crépitement d'un colibri vert  
Et prête-moi ton murmure marché marin  
Du comptoir de *Bien bon beau*  
À *Allons nous cacher mes amis*  
En compliments de l'autre siècle  
Surtout races prétendues ennemies décriées  
À ma faim épandez l'arbre aux mille greffes  
De la souche de celui qui parle seul  
Que j'ai tenu dès longtemps à réhabiliter en moi-même  
Ici les fontaines Wallace étourdies de lianes prennent un  
aspect mythologique  
Pour la beauté rien qu'à sa marche la reine passe sur l'autre  
bord  
Sa gorge du crépuscule clair des roses du Sénégal  
Sa main toute jeune joue le long des grilles du palais.

*Fort-de-France, mai 1941.*



# XÉNOPHILES

(extraits)

(1948)

## LA MOINDRE RANÇON

*Au pays d'Élisa.*

Toi qui ronges la plus odorante feuille de l'atlas

Chili

Chenille du papillon-lune<sup>4</sup>

Toi dont toute la structure épouse

La tendre cicatrice de rupture de la lune avec la terre<sup>5</sup>

Chili des neiges

Comme le drap qu'une belle rejette en se levant

---

<sup>4</sup> C'est un grand papillon vert amande finissant en clé de sol qui passe vers minuit. Je ne le connaissais pas avant de me rendre en Amérique. Il me visita peu après dans une maison située en plein bois. Sa venue et son insistance me parurent augurales.

<sup>5</sup> « *Los geólogos han descubierto un hecho adicional que presta una fuerte base a la hipótesis de que la cuenca del Pacífico es realmente el « agujero » dejado en la superficie de la Tierra por la separación de su satélite* » (George Gamow, *Biografía de la Tierra*).

Dans un éclair le temps de découvrir  
De toute éternité ce qui me prédestine à toi

Chili

De la lune en septième maison dans mon thème astral

Je vois la Vénus du Sud  
Naissant non plus de l'écume de la mer  
Mais d'un flot d'azurite à Chuquicamata

Chili

Des boucles d'oreilles araucanes en puits de lune

Toi qui prêtes aux femmes les plus beaux yeux de brume  
Touchés d'une plume de condor

Chili

Du *regard des Andes* on ne saurait mieux dire

Accorde l'orgue de mon cœur aux stridences des hauts  
voiliers de stalactites

Vers le cap Horn

Chili

Debout sur un miroir

Et rends-moi ce qu'elle est seule à tenir  
Le brin de mimosa encore frémissant dans l'ombre

Chili de *catéadores*

Terre de mes amours

## KORWAR

Tu tiens comme pas un  
Tu as été pris comme tu sortais de la vie  
Pour y rentrer  
Je ne sais pas si c'est dans un sens ou dans l'autre que tu  
ébranles la grille du parc  
Tu as relevé contre ton cœur l'herbe serpentine  
Et à jamais bouclé les paradisiers du ciel rauque  
Ton regard est extra-lucide  
Tu es assis  
Et nous aussi nous sommes assis  
Le crâne encore pour quelques jours  
Dans la cuvette de nos traits  
Tous nos actes sont devant nous  
À bout de bras  
Dans la vrille de la vigne de nos petits  
Tu nous la bailles belle sur l'existentialisme  
Tu n'es pas piqué des vers

## ULI

Pour sûr tu es un grand dieu  
Je t'ai vu de mes yeux comme nul autre  
Tu es encore couvert de terre et de sang tu viens de créer  
Tu es un vieux paysan qui ne sait rien  
Pour te remettre tu as mangé comme un cochon  
Tu es couvert de taches d'homme  
On voit que tu t'en es fourré jusqu'aux oreilles  
Tu n'entends plus

Tu nous reluques d'un fond de coquillage  
Ta création te dit haut les mains et tu menaces encore  
Tu fais peur tu émerveilles

## **DUKDUK**

Le sang ne fait qu'un tour  
Quand le dukduk se déploie sur la péninsule de la Gazelle  
Et que la jungle s'entrouvre sur cent soleils levants  
Qui s'éparpillent en flamants  
À toutes vapeurs de l'ordalie  
Comme une locomotive de femmes nues  
Au sortir d'un tunnel de sanglots  
Là-haut cône  
Gare

## **TIKI**

Je t'aime à la face des mers  
Rouge comme l'œuf quand il est vert  
Tu me transportes dans une clairière  
Douce aux mains comme une caille  
Tu m'appuies sur le ventre de la femme  
Comme contre un olivier de nacre  
Tu me donnes l'équilibre  
Tu me couches  
Par rapport au fait d'avoir vécu

Avant et après  
Sous mes paupières de caoutchouc

## RANO RARAKU

Que c'est beau le monde  
La Grèce n'a jamais existé  
*Ils ne passeront pas*  
Mon cheval trouve son picotin dans le cratère  
Des hommes-oiseaux des nageurs courbes  
Volettent autour de ma tête car  
C'est moi aussi  
Qui suis là  
Aux trois-quarts enlisé  
Plaisantant des ethnologues  
Dans l'amicale nuit du Sud  
*Ils ne passeront pas*  
La plaine est immense  
Ceux qui s'avancent sont ridicules  
Les hautes images sont tombées

# OUBLIÉS

(1948)

## ÉCOUTE AU COQUILLAGE

Je n'avais pas commencé à te voir tu étais AUBE

Rien n'était dévoilé

Toutes les barques se berçaient sur le rivage

Dénouant les faveurs (tu sais) de ces boîtes de dragées

Roses et blanches entre lesquelles ambule une navette  
d'argent

Et moi je t'ai nommée Aube en tremblant

Dix ans après

Je te retrouve dans la fleur tropicale

Qui s'ouvre à minuit

Un seul cristal de neige qui déborderait la coupe de tes deux  
mains

On l'appelle à la Martinique la *fleur du bal*

Elle et toi vous vous partagez le mystère de l'existence

Le premier grain de rosée devançant de loin tous les autres  
follement irisé contenant tout

Je vois ce qui m'est caché à tout jamais

Quand tu dors dans la clairière de ton bras sous les papillons  
de tes cheveux

Et quand tu renais du phénix de ta source  
Dans la menthe de la mémoire  
De la moire énigmatique de la ressemblance dans un miroir  
sans fond  
Tirant l'épingle de ce qu'on ne verra qu'une fois

Dans mon cœur toutes les ailes du milkweed  
Frètent ce que tu me dis

Tu portes une robe d'été que tu ne te connais pas  
Presque immatérielle elle est constellée en tous sens  
d'aimants en fer à cheval, d'un beau rouge minium à  
pieds bleus

*Sur mer, 1946.*

## JE REVIENS

Mais enfin où sommes-nous  
Je lustre de deux doigts le poil de la vitre  
Un griffon de transparence passe la tête  
Au travers je ne reconnais pas le quartier  
Le soir tombe il est clair que nous allons depuis longtemps à  
l'aventure

Doucement doucement voyons  
Et moi je vous dis qu'il y avait une plaque là à gauche

Rue quoi *Rue-où-peut-être-donné-le-droit-à-la-bonne-chère*  
Et dix-sept cents francs au compteur c'est insensé  
Qu'attendez-vous pour consulter votre plan nom de Dieu  
Mais le chauffeur semble sortir d'un rêve

La tête tournée à droite il lit à haute voix

*Rue-des-chères-bonnes-âmes*

Eh bien

Ça ne lui fait ni chaud ni froid

Bien mieux il parle de reprendre la course

Il a déjà la main sur son drapeau

Où allions-nous j'ai oublié

Nous entrons dans un tabac vermoulu

Il faut écarter d'épais rideaux de gaze grise

Comme les bayahondes d'Haïti

Au comptoir une femme nue ailée

Verse le sang dans des verres d'éclipse

Les étiquettes des bouteilles portent les mots Libres

Pêcheurs

Gondine on dirait de l'eau-de-vie de Dantzig Evita de

Martines

Et les boîtes de cigares flamboient d'images d'échauffourées

La merveille au mur est un éventail à soupiraux

Madame sommes-nous encore loin de Chorhyménée

Mais la belle au buisson ardent se mire dans ses ongles

Des joueurs au fond de la pièce abattent des falaises de  
vitraux

Nous rebroussons

La route est bordée de maisons toutes en construction

Dont pointe le pistil et se déploient en lampe à arc les  
étamines



## **SUR LA ROUTE DE SAN ROMANO**

La poésie se fait dans un lit comme l'amour  
Ses draps défaites sont l'aurore des choses  
La poésie se fait dans les bois

*Elle a l'espace qu'il lui faut*

Pas celui-ci mais l'autre que conditionnent

L'œil du milan

La rosée sur une prêle

Le souvenir d'une bouteille de Traminer embuée sur  
un plateau d'argent

Une haute verge de tourmaline sur la mer

Et la route de l'aventure mentale

Qui monte à pic

Une halte elle s'embroussaille aussitôt

Cela ne se crie pas sur les toits

Il est inconvenant de laisser la porte ouverte

Ou d'appeler des témoins

Les bancs de poissons les haies de mésanges

Les rails à l'entrée d'une grande gare

Les reflets des deux rives

Les sillons dans le pain

Les bulles du ruisseau

Les jours du calendrier

Le millepertuis

L'acte d'amour et l'acte de poésie

Sont incompatibles

Avec la lecture du journal à haute voix

Le sens du rayon de soleil  
La lueur bleue qui relie les coups de hache du  
bûcheron  
Le fil du cerf-volant en forme de cœur ou de nasse  
Le battement en mesure de la queue des castors  
La diligence de l'éclair  
Le jet de dragées du haut des vieilles marches  
L'avalanche

La chambre aux prestiges  
Non messieurs ce n'est pas la huitième Chambre  
Ni les vapeurs de la chambrée un dimanche soir

Les figures de danse exécutées en transparence au-  
dessus des mares  
La délimitation contre un mur d'un corps de femme  
au lancer de poignards  
Les volutes claires de la fumée  
Les boucles de tes cheveux  
La courbe de l'éponge des Philippines  
Les lacés du serpent corail  
L'entrée du lierre dans les ruines  
*Elle a tout le temps devant elle*

L'étreinte poétique comme l'étreinte de chair  
Tant qu'elle dure  
Défend toute échappée sur la misère du monde

## ODE À CHARLES FOURIER

En ce temps-là je ne te connaissais que de vue  
Je ne sais même plus comment tu es habillé  
Dans le genre neutre sans doute on ne  
fait pas mieux

Mais on ne saurait trop complimenter les édiles  
De t'avoir fait surgir à la proue des boulevards extérieurs  
C'est ta place aux heures de fort tangage  
Quand la ville se soulève  
Et que de proche en proche la fureur de la mer gagne ces  
coteaux tout spirituels  
Dont la dernière treille porte les étoiles  
Ou plus souvent quand s'organise la grande battue nocturne  
du désir

Dans une forêt dont tous les oiseaux sont de flammes  
Et aussi chaque fois qu'une pire rafale découvre à la carène  
Une plaie éblouissante qui est la criée aux sirènes  
Je ne pensais pas que tu étais à ton poste  
Et voilà qu'un petit matin de 1937

Tiens il y avait autour de cent ans que tu étais mort  
En passant j'ai aperçu un très frais bouquet de violettes à tes  
pieds

Il est rare qu'on fleurisse les statues à Paris  
Je ne parle pas des chienneries destinées à mouvoir  
le troupeau

Et la main qui s'est perdue vers toi d'un long sillage égare  
aussi ma mémoire

Ce dut être une fine main gantée de femme  
On aimait s'en abriter pour regarder au loin

Sans trop y prendre garde aux jours qui suivirent j'observai  
que le bouquet était renouvelé

La rosée et lui ne faisaient qu'un

Et toi rien ne t'eut fait détourner les yeux des boues  
diamantifères de la place Clichy

Fourier es-tu toujours là

Comme au temps où tu t'entêtais dans tes plis de bronze à  
faire dévier le train des baraques foraines

Depuis qu'elles ont disparu c'est toi qui es incandescent

Toi qui ne parlais que de lier vois tout s'est délié

Et sens dessus dessous on a redescendu la côte

Les lèvres entrouvertes des enfants boudant le sein des  
mères dénudées

Et ces nacres d'épaules et ces fesses gardant leur duvet

S'amalgament en un seul bloc compact et mat d'écume de  
mer

Que saute un filet de sang

Sur un autre plan

Car les images les plus vives sont les plus fugaces

La manche du temps hume la muscade

Et fait saillir la manchette aveuglante de la vie

Sur un autre plan

D'aucuns se prennent à choyer dans les éboulis au bord des  
mares

Des espèces qui paraissent en voie de s'encroûter  
définitivement

Mais qui les circonstances aidant ne semblent pas incapables  
d'une nouvelle reptation

Et passent pour nourrir volontiers leur vermine

On répugne à trancher leurs œufs sans coque

Leur frai immémorial glisse sur la peur  
Tu les a connues aussi bien que moi  
Mais tu ne peux savoir comme elles sont sorties lissées et  
goulues de l'hivernage

Tu pensais que sur terre la création d'essai qui avait  
nécessité des modèles carnassiers d'ample  
dimension n'avait pas résisté au premier déluge  
alors que précisais-tu une deuxième création  
sur l'Ancien Continent et une troisième en  
Amérique avaient trouvé grâce devant un  
second déluge de sorte que l'homme qui en  
était issu pouvait attendre de pied ferme et  
même qu'il lui appartenait de précipiter à son  
avantage les créations 4, 5, etc.

Dieu de la progression pardonne-moi c'est toujours le même  
mobilier

On n'est pas mieux pourvu sous le rapport des *contre-moules*  
antirat et antipunaise

Par ma foi les grands hagards de la faune préhistorique  
Ne sont pas si loin ils gouvernent la conception de l'univers  
Et prêtent leur peau halitueuse aux ouvrages des hommes  
Pour savoir comme aujourd'hui le commun des mortels  
prend son sort

Tâche de surprendre le regard du lamantin  
Qui se prélasse au zoo dans sa baignoire d'eau tiède  
Il t'en dira long sur la vigueur des idéaux  
Et te donnera la mesure de l'effort qui a été fourni  
Dans la voie de l'*industrie attrayante*

Par la même occasion

Tu ne manqueras pas de t'enquérir des charognards  
Et tu verras s'ils ont perdu de leur superbe

Le rideau jumeau soulevé

Tu seras admis à contempler dans son sacre

Une main de sang empreinte à l'endroit du cœur sur son  
tablier impeccable le boucher-soleil  
Se donnant le ballet de ses crochets nickelés  
Pendant que les cynocéphales de l'épicerie  
Comblés d'égards en ces jours de disette et de marché noir  
À ton approche feront miroiter leur côté luxueux  
Parmi les mesures que tu préconisais pour rétablir l'équilibre  
de population  
(Nombre de consommateurs proportionné aux forces  
productives)  
Il est clair qu'on ne s'en est pas remis au régime  
*gastrosophique*  
Dont l'établissement devait aller de pair avec la légalisation  
des *mœurs phanérogames*  
On a préféré la bonne vieille méthode  
Qui consiste à pratiquer des coupes sombres dans la  
multitude fantôme  
Sous l'anesthésique à toute épreuve des drapeaux

Fourier il est par trop sombre de les voir émerger d'un des  
pires cloaques de l'histoire  
Épris du dédale qui y ramène  
Impatients de recommencer pour mieux sauter

Sur la brèche  
Au premier défaut du cyclone  
Savoir *qui* reste la lampe au chapeau  
La main ferme à la rampe du wagonnet suspendu  
Lancé dans le poussier sublime

Comme toi Fourier  
Toi tout debout parmi les grands visionnaires  
Qui crus avoir raison de la routine et du malheur

Ou encore comme toi dans la pose immortelle  
Du Tireur d'épine

On a beau dire que tu t'es fait de graves illusions  
Sur les chances de résoudre le litige à l'amiable  
À toi le roseau d'Orphée

D'autres vinrent qui n'étaient plus armés seulement de  
persuasion

Ils menaient le bélier qui allait grandir  
Jusqu'à pouvoir se retourner de l'orient à l'occident  
Et si la violence nichait entre ses cornes  
Tout le printemps s'ouvrait au fond de ses yeux

Tour à tour l'existence de cette bête fabuleuse  
m'exalte et me trouble  
Quand elle a donné de la tête le monde a tremblé il  
y a eu d'immenses clairières  
Qui par places ont été reprises de brousse  
Maintenant elle saigne et elle paît

Je ne vois pas le *pâtre omnitone* qui devrait en avoir  
la garde  
Pourvu qu'elle reste assez vaillante pour aller au  
bout de son exploit  
On tremble qu'elle ne se soit contaminée dès  
longtemps près des marais  
Sous la superbe Toison si sournoisement allaient  
s'élaborer des poisons

Le drame est qu'on ne peut répondre de ces êtres de très  
grandes proportions qu'il advient au génie de mettre en  
marche et qui livrés à leurs propres ressources n'ont que

trop tendance à s'orienter vers le néfaste à plus forte  
raison si le recours à un néfaste partiel et envisagé  
comme transitoire à l'effet même de réduire dans la suite  
le néfaste entre dans les intentions dont ils sont pétris

Sans prix

À mes yeux et toujours exemplaire reste le premier bond  
accompli dans le sens de l'ajustement de structure

Et pourtant quelle erreur d'aiguillage a pu être commise rien  
n'annonce le règne de l'*harmonie*

Non seulement Crésus et Lucullus

Que tu appelais à rivaliser aux *sous-groupes des tentes de la  
renoncule*

Ont toujours contre eux Spartacus

Mais en regardant d'arrière en avant on a l'impression que  
les *parcours de bonheur* sont de plus en plus clairsemés

*Indigence fourberie oppression carnage* ce sont toujours les  
mêmes maux dont tu as marqué la civilisation au fer  
rouge

Fourier on s'est moqué mais il faudra bien qu'on tâte un jour  
bon gré mal gré de ton remède

Quitte à faire subir à l'ordonnance de ta main telles  
corrections d'angle

À commencer par la réparation d'honneur

Due au peuple juif

Et laissant hors de débat que sans distinction de confession  
la libre rapine parée du nom de commerce ne saurait  
être réhabilitée

Roi de passion une erreur d'optique n'est pas pour altérer la  
netteté ou réduire l'envergure de ton regard

Le calendrier à ton mur a pris toutes les couleurs du spectre

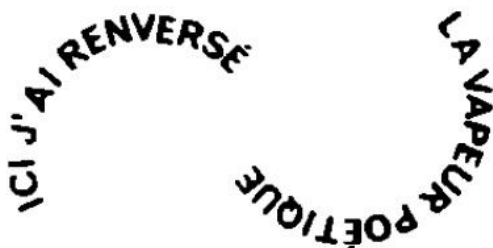
Je sais comme sans arrière-pensée tu aimerais

Tout ce qu'il y a de nouveau

Dans l'eau



Qui passe sous le pont  
Mais pour mettre ordre à ces dernières acquisitions et qui  
sait par impossible se les rendre propices  
Ton vieux bahut en cœur de chêne est toujours bon  
Tout tient sinon se plaît dans ses douze tiroirs



## I. ÉTAT DES RESSORTS SENSUELS

### 1° LE TACT :

a) *sur le plan des faits tangibles* – hiver d'une rigueur jusqu'alors inconnue en Europe (destruction des foyers, pénurie de vêtements, abaissement calorique dû à la sous-alimentation), b) *dans le domaine des idées* – « expliquer c'est identifier » (tu l'avais mieux dit) mais expliquer = rechercher la vraie réalité. Or, plus on traque de près cette réalité, plus elle se dérobe. L'école : « L'effort réaliste en quête de l'authentique nature physique aboutit en fin de compte à un immatérialisme. »

### 2° LA VUE :

a) *vers l'extérieur* – elle est déchirée de toutes parts (les camps de concentration, les bombardements massifs l'ont tenue à l'extrême limite du supportable) ; b) *vers l'intérieur* – elle venait de se découvrir tout un nouveau continent dont

l'exploration se poursuivra (grands repères déjà pris en psychopathie et en art).

### 3° L'OUÏE :

obstruée systématiquement par le caquetage le plus éhonté et le plus nocif de tous les temps (radiophonie). La note poétique en plein discord poste du mont Everest.

### 4° LE GOÛT :

a) *langue et palais* – rétrogradation de la *gastronomie cabalistique* au-delà de l'enfance de la terre par retrait pur et simple de tous les comestibles qui n'étaient pas réservés au bétail. Premier accès de convoitise à l'apparition de la conserve américaine qui sauvegarde du moins la belle apparence du petit pois ; b) *au sens de discernement du beau* – passions.

### 5° L'ODORAT :

On n'a pas surpassé les parfums de Paris.

## II. ÉTAT DES RESSORTS AFFECTUEUX

### 6° L'AMITIÉ :

En croissante et presque complète aliénation d'elle-même. Une des malédictions d'aujourd'hui : qu'aux plus rares affinités, aux accords initiaux les plus vastes sur lesquels se fonde l'amitié entre deux êtres succède au moindre frottement comme par renversement de signe un antagonisme sans appel qui les porte aux mouvements les plus contradictoires et dans les cas de plus vive rancœur va jusqu'à fausser le témoignage de leur vie (maladie à étudier : elle af-

fecte d'autant plus la collectivité qu'elle frappe de préférence des individus placés en vedette).

#### 7° L'AMOUR :

Je ne m'explique pas ce qui t'a fait occulter ici le Grand Brillant et nous tendre une perle baroque mais l'*attraction passionnée* ou *révélation sociale permanente* n'en est pas moins la projection enthousiaste de ce Brillant dans toutes les autres sphères. Vérité embryonnaire en philosophie moderne : « Celui qui n'aime que l'humanité n'aime pas mais bien celui qui aime tel être humain déterminé » (c'est au plus haut période de l'amour électif pour tel être que s'ouvrent toutes grandes les écluses de l'amour pour l'humanité non certes telle qu'elle est mais telle qu'on se prend à vouloir activement qu'elle *devienne*). Accorder sans autre chicane au même auteur que « c'est dans le fait d'être soi-même de la façon la plus décisive que prend racine notre amour le plus pur pour la nature ».

#### 8° L'AMBITION :

*Babiolisme* – la tombola-infernale de la guerre a eu pour effet dérisoire de combler les adultes des satisfactions que tu proposais d'accorder à un *enfant de trois ans, haut lutin* – il aurait déjà pour le moins une vingtaine de dignités et décorations, comme celles de :

*Licencié au groupe des allumettes,*  
*Bachelier au groupe d'égoûssage,*  
*Néophyte au groupe du réséda, etc..., etc...*

*avec ornements distinctifs de toutes ces fonctions* (certaines prétentions non moins puériles mais plus inquiétantes n'impliquant pas aujourd'hui le port extérieur de rubans).

## 9° LA FAMILLE :

Lieu actuel de culmination du système deux poids deux mesures : fils à papa et enfants perdus. Dans l'œil vacillant du serf l'aplomb du château féodal. La famille ressort d'aparté, de piétinement, d'égoïsme, de vanité, de division, d'hypocrisie et de mensonge tel que le sanctionne le scandale persistant et sans égal de l'héritage.

## III. ÉTAT DES PASSIONS MÉCANISANTES

### 10° LA CABALISTE :

Vient d'être assujettie en masse aux cadres les plus contraires à sa raison d'être, aussi désadaptée que possible du besoin de *consommation*, de *préparation* et de *production* qui peut la motiver. L'esprit du lendemain ne hasarde pas plus de trois poils de moustache hors du terrier. Maigre feu d'artifice. Haute feuille d'acanthé de l'ornière.

### 11° LA COMPOSITE :

À peine moins rétive à se reconnaître. Encore sous le coup de l'invitation peu déclinable à penser sur commande, tout au moins à se mouvoir par rangs arbitraires, aux creux impalpables. Tout à retrouver, à rapporter au réseau de la solidarité humaine.

### 12° LA PAPILLONNE :

Cri du sphinx Atropos. Travail à la chaîne.



Fourier qu'a-t-on fait de ton clavier  
Qui répondait à tout par un accord  
Réglant au cours des étoiles jusqu'au grand écart du plus fier  
trois-mâts depuis les entrechats de la plus petite barque  
sur la mer

Tu as embrassé l'unité tu l'as montrée non comme perdue  
mais comme intégralement réalisable

Et si tu as nommé « Dieu » ç'a été pour inférer que ce dieu  
tombait sous le sens (*Son corps est le feu*)

Mais ce qui me débuche à jamais la pensée socialiste

C'est que tu aies éprouvé le besoin de *différencier au moins en  
quadruple forme la virgule*

Et de faire passer la clé de sol de seconde en première ligne  
dans la notation musicale

Parce que c'est le monde entier qui doit être non seulement  
retourné mais de toutes parts aiguillonné dans ses con-  
ventions

Qu'il n'est pas une manette à quoi se fier une fois pour toutes  
Comme pas un lieu commun dogmatique qui ne chancelle  
devant le doute et l'exigence ingénus

Parce que le « *Voile d'airain* » a survécu à l'accroc que tu lui  
as fait

Qu'il couvre de plus belle la *cécité scientifique*

« Personne n'a jamais vu de molécule, ni d'atome, ni de lien  
atomique et sans doute ne les verra jamais » (Philo-  
sophe). Prompt démenti : entre en se dandinant la molé-  
cule du caoutchouc

Un savant bien que muni de lunettes noires perd la vue pour  
avoir assisté à plusieurs milles de distance aux premiers  
essais de la bombe atomique (Les journaux)

Fourier je te salue du Grand Canon du Colorado  
Je vois l'aigle qui s'échappe de ta tête  
Il tient dans ses serres le mouton de Panurge  
Et le vent du souvenir et de l'avenir  
Dans les plumes de ses ailes fait passer les visages  
de mes amis  
Parmi lesquels nombreux ceux qui n'ont plus ou  
n'ont pas encore de visage

Parce que persistent on ne peut plus vainement à s'opposer  
les rétrogrades conscients et tant d'apôtres du progrès  
social en fait farouchement *immobilistes* que tu mettais  
dans le même sac

Je te salue de la Forêt Pétrifiée de la culture  
humaine  
Où plus rien n'est debout  
Mais où rôdent de grandes lueurs tournoyantes  
Qui appellent la délivrance du feuillage et de  
l'oiseau  
De tes doigts part la sève des arbres en fleurs

Parce que disposant de la pierre philosophale  
Tu n'as écouté que ton premier mouvement qui était de la  
tendre aux hommes  
Mais entre eux et toi nul intercesseur  
Pas un jour qu'avec confiance tu ne l'attendisses pendant  
une heure dans les jardins du Palais-Royal  
*Les attractions sont proportionnelles aux destinées*

En foi de quoi je viens aujourd'hui vers toi

Je te salue du Névéda des chercheurs d'or  
De la terre promise et tenue  
À la terre en veine de promesses plus hautes qu'elle  
doit tenir encore  
Du fond de la mine d'azurite qui mire le plus beau  
ciel  
Pour toujours par delà cette enseigne de bar qui  
continue à battre la rue d'une ville morte – Vir-  
ginia-City – « Au vieux baquet de sang »

Parce que se perd de plus en plus le sens de la fête  
Que les plus vertigineux autostrades ne laissent pas de nous  
faire regretter ton *trottoir à zèbres*  
Que l'Europe prête à voler en poudre n'a trouvé rien de plus  
expédient que de prendre des mesures de défense contre  
les confetti  
Et que parmi les exercices chorégraphiques que tu suggérais  
de multiplier  
Il serait peut-être temps d'omettre ceux du fusil et de  
*l'encensoir*

Je te salue de l'instant où viennent de prendre fin  
les danses indiennes  
Au cœur de l'orage  
Et les participants se groupent en amande autour  
des brasiers à la prenante odeur de pin-pignon  
contre la pluie bien aimée  
Une amande qui est une opale  
Exaltant au possible ses feux rouges dans la nuit

Parce que tu as compris que l'état *surcomposé* ou *supra-mondain* de l'âme (qu'il ne s'agit plus de reporter à l'autre monde mais de promouvoir dans celui-ci) devait entretenir des relations plus étroites avec l'état *simple* ou *infra-mondain*, le sommeil, qu'avec l'état *composé* ou *mondain*, la veille, qui leur est intermédiaire

Je te salue de la croisée des chemins en signe de preuve et de la trajectoire toujours en puissance de cette flèche précieusement recueillie à mes pieds : « Il n'y a pas de séparation, d'hétérogénéité entre le surnaturel et le naturel (le réel et le surnaturel). Aucun hiatus. C'est un « continuum », on croit entendre André Breton : c'est un ethnographe qui nous parle au nom des Indiens Soulteaux »

Parce que si le serpent à sonnettes était une de tes bêtes noires du moins tu n'as pas douté que les passions sans en excepter celles que la morale fait passer pour les plus indignes égarements de l'esprit et des sens constituent un cryptogramme indivisible que l'homme est appelé à déchiffrer

Et que tenant pour hors de question que la nature et l'âme humaine répondent au même modèle

Dare-dare tu t'es mis en quête de repères dans le potager

Je te salue du bas de l'échelle qui plonge en grand mystère dans la *kiwa* hopi la chambre souterraine et sacrée ce 22 août 1945 à Mishongnovi à l'heure où les serpents d'un nœud ultime marquent qu'ils sont prêts à opérer leur conjonction avec la bouche humaine



Du fond du pacte millénaire qui dans l'angoisse a  
pour objet de maintenir l'intégrité du verbe  
Des plus lointaines ondes de l'écho qu'éveille le pied  
frappant impérieusement le sol pour sceller  
l'alliance avec les puissances qui font lever la  
graine

Fourier tranchant sur la grisaille des idées et des aspirations  
d'aujourd'hui ta lumière

Filtrant la soif de mieux-être et la maintenant à l'abri de tout  
ce qui pourrait la rendre moins pure quand bien même  
et c'est le cas je tiendrais pour avéré que l'amélioration  
du sort humain ne s'opère que très lentement par à  
coups au prix de revendications terre à terre et de froids  
calculs le vrai levier n'en demeure pas moins la  
croyance irraisonnée à l'acheminement vers un futur  
édénique et après tout c'est elle aussi le seul levain des  
générations ta jeunesse

*« Si la série des cerisistes est en nombreuse réunion à son  
grand verger, à un quart de lieue du phalanstère, il con-  
vient que, dans la séance de quatre à six heures du soir,  
elle voie se réunir avec elle et à son voisinage ;*

*1° Une cohorte de la phalange voisine et des deux sexes, ve-  
nue pour aider aux cerisistes ;*

*2° Un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver  
une ligne de cent toises de Mauves et Dahlias qui for-  
ment perspective pour la route voisine, et bordure en  
équerre pour un champ de légumes contigu au verger ;*

*3° Un groupe de la Série des légumistes, venu pour cultiver  
les légumes de ce champ ;*

*4° Un groupe de la Série des mille fleurs, venu pour la culture d'un autel de secte, placé entre le champ de légumes et le verger de cerisiers ;*

*5° Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine ;*

*À cinq heures trois quarts, des fourgons suspendus partis du phalanstère amènent le goûte pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart, ensuite les groupes se dispersent après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivants »*

Pointant sur champ d'étoiles la main hardiment portée vers la ruche où la reine Herschel rassemble ses satellites connus et non encore découverts en haine irréductible de la frustration en tous genres qui découvre à la honte des sociétés les plus arrogantes le visage noirci d'un enfant près d'un four d'usine et s'abîme dans la douceur des coups frappés par l'horloge de Pol de Limbourg ton tact suprême dans la démesure

Au grand scandale des uns sous l'œil à peine moins sévère des autres soulevant son poids d'ailes ta liberté

Les lacés du serpent corail  
L'entrée du lierre dans les ruines  
*Elle a tout le temps devant elle*

L'étreinte poétique comme l'étreinte de chair  
Tant qu'elle dure  
Défend toute échappée sur la misère du monde

*1948.*

# CONSTELLATIONS<sup>6</sup>

## LE LEVER DU SOLEIL

Il était dit que le jeu de mains devait mal finir. C'en est fait, une bonne fois le canut et le gnaf ont réglé leur compte ; on en est quitte pour une tourbe à ne pas démêler la soie du chégros. Voilà pour le spectacle extérieur : il a pris fin sur les hauts cris du petit monde que les mères entraînent et rassurent. Mais l'enfant décidément oublié à son banc bien après l'heure est seul à pouvoir montrer, dans le gland du rideau qu'attisent les spasmes de la veilleuse, la patte héraldique haut levée du tout jeune lion qui s'avance et qui joue.

## L'ÉCHELLE DE L'ÉVASION

Tout est encore froncé comme un bouton de coquelicot mais l'air baille de chausse-trapes. Il n'est que de mettre le nez dehors pour évoluer entre des boîtes à surprise de toutes tailles d'où ne demande qu'à jaillir de son corps d'annelé la tête de Pierre-le-Hérissé devenu adulte épandant sa barbe de

---

<sup>6</sup> La série des planches de Miró auxquelles se rapportent ces textes ne sont pas libres de droit. Mais la valeur de ceux-ci leur permet d'être reproduits isolément. (ELG.)

braise. Nantis au grand complet de leur attirail, les rameurs échangent leurs plus longs « Ooooh-Ooooh » par le tuyau de la cheminée.

## **PERSONNAGES DANS LA NUIT GUIDÉS PAR LES TRACES PHOSPHORESCENTES DES ESCARGOTS**

Rares sont ceux qui ont éprouvé le besoin d'une aide semblable en plein jour, – ce plein jour où le commun des mortels a l'aimable prétention de voir clair. Ils s'appellent Gérard, Xavier, Arthur... ceux qui ont su qu'au regard de ce qui serait à atteindre les chemins tracés, si fiers de leurs poteaux indicateurs et ne laissant rien à désirer sous le rapport du bien tangible appui du pied, ne mènent strictement nulle part. Je dis que les autres, qui se flattent d'avoir les yeux grands ouverts, sont à leur insu perdus dans un bois. À l'éveil, le tout serait de refuser à la fallacieuse clarté le sacrifice de cette lueur de labradorite qui nous dérobe trop vite et si vainement les prémonitions et les incitations du rêve de la nuit quand elle est tout ce que nous avons en propre pour nous diriger sans coup férir dans le dédale de la rue.

## **FEMMES SUR LA PLAGE**

Le sable dit au liège : « Comme le lit de sa plus belle nuit je moule ses formes qui suspendent en leur centre la navette de la mer. Je la flatte comme un chat, à la démembrer vers

tous ses pôles. Je la tourne vers l'ambre, d'où fusent en tous sens les Broadways électriques. Je la prends comme la balle au bond, je l'étends sur un fil, j'évapore jusqu'à la dernière bulle ses lingeries et, de ses membres jetés, je lui fais faire la roue de la seule ivresse d'être. » Et le liège dit au sable : « Je suis la palette de son grain, je creuse le même vertige à la carresse. Je l'abîme et je la sublime, ainsi les yeux mi-clos jusqu'à l'effigie de la déité immémoriale au long du sillage des pierres levées et je vaux ce que pour son amant, la première fois qu'elle s'abandonne, elle pèse dans ses bras. »

## **FEMME À LA BLONDE AISSELLE COIFFANT SA CHEVELURE À LA LUEUR DES ÉTOILES**

Qu'y a-t-il entre cette cavité sans profondeur tant la pente en est douce à croire que c'est sur elle que s'est moulé le baiser, qu'y a-t-il entre elle et cette savane déroulant imperturbablement au-dessus de nous ses sphères de lucioles ? Qui sait, peut-être le reflet des ramures du cerf dans l'eau troublée qu'il va boire parmi les tournoiements en nappes du pollen et l'amant luge tout doucement vers l'extase. Que sous le pouvoir du peigne cette masse fluide, mûrement brassée de sarrasin et d'avoine, tout au long épinglée de décharges électriques, n'est pas plus confondant dans sa chute le torrent qui bondit couleur de rouille à chaque détour du parc du château de Fougères aux treize tours par la grâce du geste qui découvre et recouvre le nid surnoisement tramé des vrilles de la clématite.

## L'ÉTOILE MATINALE

Elle dit au berger : « Approche. C'est moi qui t'attirais enfant vers ces caves profondes où la mer en se retirant gare les œufs des tempêtes que lustre le varech, aux myriades de paupières baissées. Seulement à la lumière frissante, comme on met la main sur les superbes fossiles au long de la route qui se cherche dans la montagne dynamitée, tu brûlais de voir jaillir l'arête d'un coffre de très ancien ouvrage qui contient (ce n'est même pas la peine de le forcer) tout ce qui peut ruisseler d'aveuglant au monde. Je te le donne *parce que c'est toi* comme chaque jour pour que tes sillons grisollent et que, plus flattée qu'aucune, ta compagne sourie en te retrouvant. »

## PERSONNAGE BLESSÉ

L'homme tourne toute la vie autour d'un petit bois cadencé dont il ne distingue que les fûts noirs d'où s'élève une vapeur rose. Les souvenirs de l'enfance lui font à la dérobée croiser la vieille femme que la toute première fois il en a vu sortir avec un très mince fagot d'épines incandescentes. (Il avait été fasciné en même temps qu'il s'était entendu crier, puis ses larmes par enchantement s'étaient tariées au scintillement du bandeau de lin qu'aujourd'hui il retrouve dénoué dans le ciel.) Cette lointaine initiation le penche malgré lui sur le fil des poignards et lui fait obsessionnellement caresser cette balle d'argent que le comte Potocki passe pour avoir polie des saisons durant à dessein de se la loger dans la tête. Sans savoir comment il a bien pu y pénétrer, à tout

moment l'homme peut s'éveiller à l'intérieur du bois en douce chute libre d'ascenseur au Palais des Mirages entre les arbres éclairés du dedans dont vainement il tentera d'écarter de lui une feuille cramoisie.

## **FEMME ET OISEAU**

Le chat rêve et ronronne dans la lutherie brune. Il scrute le fond de l'ébène et de biais lape à distance le tout vif acajou. C'est l'heure où le sphinx de la garance détend par milliers sa trompe autour de la fontaine de Vaucluse et où partout la femme n'est plus qu'un calice débordant de voyelles en liaison avec le magnolia inimitable de la nuit.

## **FEMME DANS LA NUIT**

À dix heures du soir toutes les femmes en une courent au rendez-vous en rase campagne, sur mer, dans les villes. C'est elle qui fait la vole des cartons de la fête et des tamis de rosée dans les bois. Par-dessus les toits la reine des cormorans, le point de guêpe au niveau du sablier, fait tinter de son bec le sac des présages fermé giclant entre les promesses. « Mir Bernat, dit Sifre adossé au rempart de Carcassonne, d'une dame j'ai la moitié, mais je n'ai pas bien pu décider s'il me vaut mieux le bas ou le haut. » Rien ne résonne encore plus loin dans les folies, les gares, les hôtels. Une vie protoplasmique profuse se taille dans la Voie lactée, à hauteur de soupir, une amande qui germe. Du ciel de la journée reste un nid d'accenteur.



## DANSEUSES ACROBATES

Parlez-moi de ces femmes dont la double huppe de coq de roche déploie à volonté l'arc semi-circulaire qui relie leurs narines à leurs talons, leur nuque à leur pubis et qui dans un bruit sourd toujours déchirant choisissent de s'abîmer en étoile à même la terre. L'écuyère dérive sur son patin de soie, c'est la plume au vent et son cheval n'a laissé qu'un fer étincelant dans le ciel. Corsetée de mousse, en maillot de lumière, l'exquise Marie Spelterini s'avance sur un fil au-dessus du Niagara. Rien non plus en esprit ne se gouvernera sans le trait d'éperdu à l'expiration duquel le plus haut période d'assouplissement commande l'abandon au radar qui aiguille infailliblement les rencontres et, le doute au rebut, de tropisme en giration, doit toujours permettre de *ressaisir par la main*.

## LE CHANT DU ROSSIGNOL À MINUIT ET LA PLUIE MATINALE

La clé de sol enjambe la lune. Le criocère sertit la pointe de l'épée du sacre. Un voilier porté par les alizés s'ouvre une passe dans les bois. Et les douze gouttes du philtre s'extravasent en un flot de sève qui emparadise les cœurs et feint de dégager cette merveille (on ne peut que l'entrevoir) qui, du côté bonheur, ferait contrepoids au sanglot. Les chères vieilles croches tout embrasées reposent le couvercle de leur marmite.

## LE 13 L'ÉCHELLE A FRÔLÉ LE FIRMAMENT

Celle qu'aima l'Amour, on sait que, pour avoir voulu le voir en l'éclairant d'une lampe alors qu'il dormait, elle le mit en fuite en lui laissant tomber sur la main une goutte d'huile enflammée. Il lui est dit qu'elle ne le retrouvera que tout en haut de la Tour dont l'escalier commence comme celui de l'Hôtel de la Reine Blanche à Paris mais se rompt et se hérisse de toujours plus d'obstacles en s'élevant labyrinthe vertical en coupe de murex tombé en ruines. On la voit sans souffle atteindre le sommet, sa gaze plus lacérée et plus lucide qu'une nuit d'été. Hélas, le dieu n'y est pas et les tentations d'en bas, innombrables joueuses de tympanon à tête de courtilière, y vont de leur ronde pour lui pomper le cœur : chérie, c'en sera fait, tu ne sentiras plus rien. C'est alors, mais seulement alors, que dans l'inouï s'assure et à toute volée retentit la voix de la Tour : « Les yeux fermés redescends par où tu es venue. Tu ne t'arrêteras pas au niveau du sol. C'est quand à nouveau tu seras parvenue ici *en reflet* que te sera révélé l'équilibre des forces et que tu poseras le doigt sur le coffret de parfums. »

## LA POÉTESSE

La Belle Cordière de nos jours retrouve sa mission, qui est de faire grésiller le sel de la terre. Elle mire l'instant où le soleil doit devenir « noir comme un sac fait de poil » et le vent joncher la terre de figues vertes. C'est, il semble, amorcé, quoique la lune persiste à répandre l'odeur de seringa.

Les jeux de l'amour et de la mort se poursuivent sous le péristyle dans des détonations d'armes à feu. Des taillis où couve une chanson ensorcelante perce par éclairs et ondule la pointe du sein de la belladone. Lamiel, le tison aux doigts, s'apprête à incendier le Palais de Justice.

## LE RÉVEIL AU PETIT JOUR

À tire-d'aile s'éloigne le bonnet de la meunière et voilà qu'il survole le clocher, repoussant les cerfs-volants de la nuit, comme les autres en forme de cœurs et de cages. La charrue à tête d'alouette le contemple de l'herbe grasse. Au diapason de tout ce qui s'étire au-dehors, une dernière flamme se cambre au centre du lit frais défait. En contrepoint, dans le murmure qui s'amplifie s'essore une barcarolle dont jaillit tintinnabulant notre grand ami Obéron, qui règne sur le cresson de fontaine. Chut ! Sans plus bouger il nous convie à entendre le beau Huon frapper à la fois aux Cent Portes. En effet le cor magique brame en chandelier dans le lointain. Le sang coulera mais il ne sera pas dit que le Chevalier manque à nous rapporter les quatre molaires et les moustaches au prix desquelles est Esclarmonde et s'accomplit le sacrifice quotidien.

## VERS L'ARC-EN-CIEL

« 22, 23, 24... » D'un froment plus fondant que la neige la rose monstre du saut à la corde s'évase dans la chère cour grise quitte enfin de ses fenêtres piaillantes. D'entre les vo-

lutes de la fleur sableuse s'élance un cœur d'enfant toujours plus haut jusqu'à se détacher en diabolo vers le fuchsia de la mansarde. « 38, 39, 40... » Le leurre passe avec la muleta du sang qui bout et, dans l'éblouissant, la manche de vers lumineux seule fuse de la garde insensible à force de prestesse. Tandis que, du chaudron immémorial d'où sa chevelure se soulève par saccades à flots d'ailes de corbeau, s'exhale le haut fumet des esquives et des feintes, Concha épelle jusques et y compris le mot défailir l'alphabet de l'amour.

## **FEMMES ENCERCLÉES PAR LE VOL D'UN OISEAU**

« Il est sur mon talon, il en veut à chacune de mes boucles, il me traite comme un violon qu'on accorde, il m'oublie dans son labyrinthe où tourne l'agate œillée ! – Où ai-je déjà vu cette plume en fronde de capillaire filer vermeille dans l'éclair d'un fleuret ? – Tous les soirs que fait l'engouement, il regagne, moi en croupe, son poste d'aiguilleur, d'où il a la haute main sur les cônes, trompes, lanternes, balises, pavillons et flammes. »

## **FEMMES AU BORD D'UN LAC À LA SURFACE IRISÉE PAR LE PASSAGE D'UN CYGNE**

Leur rêverie se veloute de la chair d'une pensée proportionnée aux dimensions de l'œil cyclopéen qu'ouvrent les

lacs et dont la fixité fascina qui devait se faire le terrible héraut du Retour Éternel. Le beau sillage partant du cœur innerve les trois pétales de base de l'immense fleur qui vogue se consumant sans fin pour renaître dans une flambée de vitraux. Ce sont les oratoires sous-jacents, plus que profanes, où se retirent les belles, chacune dans son secret. Elles s'y rendent en tapis volant, sur le merveilleux nuage d'inconnnaissance. C'est là que la vapeur des alambics fait ruche et que le bras, qui reflète à s'y méprendre le col de cygne, pointe tout distraitement sur l'angle du miel. Plus, entre les mots, la moindre brise : le luxe est dans la volupté. – Toute femme est la Dame du Lac.

## L'OISEAU MIGRATEUR

Sur les murs des petits bourgs, des hameaux perdus, ces beaux signes à la craie, au charbon, c'est l'*alphabet des vagabonds* qui se déroule : un quignon de pain, peut-être un verre à trois maisons après la forge ; château : gare au molosse qui peut sauter la haie. Ailleurs le petit homme nu, qui tient la clé des rébus, est toujours assis sur sa pierre. À qui veut l'entendre, mais c'est si rare, il enseigne *la langue des oiseaux* : « Qui rencontre cette vérité de lettres, de mots et de suite ne peut jamais, en s'exprimant, tomber au-dessous de sa conception. » Sous les ponts de Paris, le fleuve monnaie, entre autres méreaux, le souvenir des priapées au temps où le chef des jongleurs levait tribut sur chaque folle femme. Et chacun de nous passe et repasse, traquant inlassablement sa chimère, la tête en calebasse au bout de son bourdon.

## **CHIFFRES ET CONSTELLATIONS AMOUREUX D'UNE FEMME**

Au globule de vie toute la chance et pour cela qu'il s'agglomère à lui-même autant de fois que la goutte de pluie sur la feuille et la vitre, selon les tracés pas plus tôt décidés que disparus dont elle garde le secret et cela en autant de sens qu'indiquent les rayons du soleil. C'est comme les perles de ces petites boîtes rondes de l'enfance jouet comme on n'en voit plus qui ne tenaient pas quitte tant qu'au prix d'une longue patience on n'en avait pas ponctué jusqu'au dernier alvéole une bouche esquissant un sourire. La tête d'Ogmios coiffée du sanglier sonne toujours aussi clair par l'ondée d'orage : à jamais elle nous offre un visage frappé du même coin que les cieux. Au centre, la beauté originelle, balbutiante de voyelles, servie d'un suprême doigté par les nombres.

## **LE BEL OISEAU DÉCHIFFRANT L'INCONNU AU COUPLE D'AMOUREUX**

Les bancs des boulevards extérieurs s'infléchissent avec le temps sous l'étreinte des lianes qui s'étoilent tout bas de beaux yeux et de lèvres. Alors qu'ils nous paraissent libres continuent autour d'eux à voleter et fondre les unes sur les autres ces fleurs ardentes. Elles sont pour nous traduire en termes concrets l'adage des mythographes qui veut que l'attraction universelle soit une qualité de l'espace et l'attraction charnelle la fille de cette qualité mais oublie par

trop de spécifier que c'est ici à la fille, pour le bal, de parer la mère. Il suffit d'un souffle pour libérer ces myriades d'aigrettes porteuses d'akènes. Entre leur essor et leur retombée selon la courbe sans fin du désir s'inscrivent en harmonie tous les signes qu'englobe la partition céleste.

## **LE CRÉPUSCULE ROSE CARESSE LES FEMMES ET LES OISEAUX**

Le sorbier entre dans la lyre ou bien la lyre dans le sorbier. Vous pouvez fuir, les belles, la poursuite ne sera pas longue ! Le souffle des chevaux lacère d'un nuage les vestes des piqueurs et les disperse comme il ne peut advenir qu'à l'approche du Grand Veneur en personne. Vous n'arriverez pas jusqu'à la grille... C'était bien la peine, votre gorge est un flot de bouvreuils. Saviez-vous qu'à la cathédrale de Sens on montra des grelots de vermeil dont le rôle fut de tinter aux franges d'une étoile et d'un manipule ?

## **LE PASSAGE DE L'OISEAU DIVIN**

Le monde se distend comme la pelure en impeccable hélice d'un citron vert. En scintille la boucle de celle qui supplia : « Encore une minute, monsieur le bourreau ! » Et la bouleversante cornemuse, conçue en des temps toujours reculables pour épouser les mouvements du cœur auquel elle s'applique étroitement quoi qu'il arrive, donne de tous ses bourdons à l'étoile du berger. Où se délance – d'un flot de ru-

bans de Riemann – la beauté, qui l’appréhende a déjà le pied sur la pédale : « La partie matérielle de la plante est tout à fait consentante à être mangée. » C’est très volontiers que la chenille qui la dévore, se fit-elle arrogante comme celle de la dicranure vinule, s’expose, dans le subtil du devenir, à être la proie de l’oiseau. Plus rien n’en transparaît dans l’aromal : « Un oiseau, un papillon ne sont jamais tristes. Les papillons sont très élevés en esprit ; ils jouent avec les enfants ; le papillon le sait et s’en amuse : il s’échappe toujours, même quand on l’attrape et qu’on le tue. »

*Paris, octobre-décembre 1958.*



# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le  
groupe :

*Ebooks libres et gratuits*

<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

**Septembre 2018**

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : GuyL, FrançoiseS, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES  
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**